

LE LOTUS

BULLETIN DE L'ACADEMIE

COLLEGE S^{te} CATHERINE

ALEXANDRIE (Égypte)

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE

DU

Collège S^{te}-Catherine

ALEXANDRIE (Égypte)

JUILLET 1927

N^o 37

J. Hilaire

Académie du Collège Sainte-Catherine

au 15 Juillet 1927

BUREAU

MM. Georges Betcher , <i>Président</i>	Classe de Mathématiques
Aldo Ramacciotti , <i>Vice-Président</i>	Classe de Mathématiques
René Zarb , <i>Secrétaire</i>	Deuxième Année Com ^{le}
Félix Romano , <i>Trésorier</i>	Classe de Première D
Georges Ouzounian , <i>Bibliothécaire</i> ...	Classe de Mathématiques
Louis Tramoni , <i>Archiviste</i>	Classe de Mathématiques

MEMBRES

MM. Louis Yelda	Classe de Philosophie
Armand Germain	Classe de Philosophie
Jean Tramoni	Classe de Première D
Aziz Amad	Classe de Première D
Joseph Bonett	Classe de Première D
Edouard Lanzillo	Classe de Première D
William Chikhani	Première Année Com ^{le}
Edouard Guessarian	Première Année Com ^{le}
Ugo Giardina	Classe de Seconde D
Robert Coulon	Classe de Seconde D
Charles Herse	Classe de Seconde D
Henri Kaïm	Classe de Seconde D
Guy Solari	Classe de Seconde D
Robert Aouad	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Victor Ayoub	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Victor Calvi	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Mario Gambi	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Raymond Stefani	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Bruno Lucchesi	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Charles Gémayel	Classe de Première D
Philippe Sfeir	Première Année Com ^{le}
Joseph Chlala	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)

ASPIRANTS

MM. Paul Chalhoub	Classe de Seconde D
Antoine Arfanis	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Ugo Ramacciotti	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Georges Bittar	Classe de Troisième B
Georges Zimméris	Classe de Troisième D
Nubar Enokian	Classe de Seconde D
Alfred Salama	Année prépr ^{re} (Crs Com ^l)
Constantin Vianello	Classe de Troisième A
Marcel Salinas	Classe de Troisième B
Charles Gargour	Classe de Troisième B
Raymond Thierrard	Classe de Troisième B
Georges Caracostas	Classe de Troisième C
Henri Slama	Classe de Troisième C

LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Ste-Catherine

ALEXANDRIE, Egypte.

JUILLET 1927

N° 37

N° 2 de la 18^e Année



ALEXANDRIE

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

1927

LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Sainte-Catherine

JUILLET

1927

SOMMAIRE

Echos de l'Académie. — De Février à Juin. — Promenade académique. — Tournois littéraires et artistiques.

Travaux littéraires. — La vie aventureuse d'Arthur Rimbaud (A. AMAD). — Le Vésuve (A. RAMACCIOTTI). — Monsieur Autogire (A. GERMAIN). — Le Dialogue des ombres (G. CHARLES). — Une partie de chasse (J. BONETT). — Noctambulant (A. RAMACCIOTTI). — Aïn Zhalta (Henri KAÏM). — Evocation (A. AMAD). — Une excursion ratée (P. CHALHOUB). — Musique et Poésie (O.C. et F.M.). — Néron (B. LUCCHESI).

Chronique du Collège. — Monsieur Lucien Boyer. — Comment j'ai tué mon enfant. — Une Division Navale Française à Alexandrie. — Visite de M. Jean Marx. — Avec nos artistes. — Triduum en l'honneur du Bienh. Frère Salomon. — Fête Sportive. — Retraite de fin d'études. — La Conférence St.-Marc. — Examens Officiels. — Au Palmarès.

Les Anciens et Amis. — Figures disparues. — Distinctions. — Succès. — L'« ABC ». — Le Coin des Anciens.

En Marge.....

leur auteur, devait être un chef-d'œuvre ? Le chef-d'œuvre — si chef-d'œuvre il y a — ne fut point exhibé ; il dort encore dans les cartons, rêvant à des jours plus heureux. Ces jours viendront-ils jamais ?

Résultat ? Point d'amélioration de note, et partant point de prix d'académie ; le fait est notoire et sérieux. Il faillit devenir tragique, lors de l'ultime réunion du conseil où fut débattue l'attribution du *Prix des Anciens Académiciens*.

A la lecture du *Palmarès* d'aucuns s'étonneront, et voudront, auprès des compétences, éclaircir ce mystère ; qu'ils aillent aux sources : « Ainsi il a été décidé », leur sera-t-il gravement répondu. Et l'incident sera clos.

Mais là n'est point l'affaire.

« Peu m'importe ce prix, puisqu'il ne m'a pas été décerné », s'exclamera Monsieur Grincheux qui précisément attendait une séance pour étourdir nos oreilles d'une composition magistrale ou d'un discours retentissant.

« Ma foi, je n'en sais rien, dira très placidement Monsieur Tranquille, son plus proche voisin, voyez plutôt la direction ». Or la direction pourrait bien lui faire entendre, qu'en l'occurrence, il est quelque peu indiscret, et qu'il n'a qu'à se placer devant le fait accompli sans plus se fatiguer les méninges.

Quant à moi, je crois savoir qu'en raison des congés et des séances récréatives largement octroyés aux élèves du collège, nos réunions hebdomadaires de fin avril et de mai ont été supprimées.

Voilà qui est clair et qui me satisfait pleinement.

Qu'en pense Monsieur Grincheux ?.

— J'en pense, j'en pense que puisqu'on en était aux suppressions, pourquoi n'a-t-on pas supprimé la séance du 28 mai ?

— Tout doux, Monsieur ! cette séance n'étant pas une séance ordinaire devait, par le fait même, déroger aux lois arbitraires qui avaient jeté l'interdit sur celles que nous avons regrettées tout à l'heure.



La séance du 28 devait donc être — ou plutôt — fut la séance de clôture. Séance des mieux réussies, à part le compte-rendu général — le coup d'œil puissant du maître qui juge de haut et saisit, dans leurs grandes lignes, les faits saillants d'une année telle que peut en fournir une société littéraire qui groupe quarante membres actifs : ce coup d'œil n'eut rien de ferme et de bien transcendant.

On ne saurait cependant en incriminer notre secrétaire qui,



ÉCHOS DE L'ACADÉMIE

De Février à Juin



ÉPREUVE d'admission, tentée au cours du 1^{er} trimestre de cette année scolaire, ayant encore laissé quelques places vacantes parmi les aspirants, un second appel fut lancé qui, cette fois, satisfait pleinement nos prévisions. Nous eûmes ainsi la joie de recevoir :

MM. Nubar ENOKIAN	de la 2 ^{me} Secondaire
Alfred SALAMA	de la Préparatoire B (C ^{rs} Com ^l)
Constantin VIANELLO	de la Troisième classe A
Marcel SALINAS	de la Troisième classe B
Charles GARGOUR	d ^o
Raymond THIERRARD	d ^o
Georges CARACOSTAS	de la Troisième classe C
Henri SLAMA	d ^o

La réception de ces huit nouveaux aspirants eut lieu le 12 mars ; elle portait à *Quarante* le nombre des membres de notre société.

A eux et à leurs camarades nos meilleurs vœux de succès.

*
* *

l'exprimerons-nous le regret de n'avoir pas eu cette année régulièrement, et jusqu'à la fin de l'exercice 1926-1927, toutes les séances prévues par nos statuts ? Regret oui, et regret unanime ! N'a-t-il pas jeté dans le désarroi plusieurs de nos camarades qui, pour renforcer une note, quelque peu faible, attribuée à leur premier travail, s'étaient privés d'une notable partie de leurs dernières vacances pour la sérieuse confection d'un devoir qui, selon

pris dans l'étau rigide des examens officiels, n'eut que le temps de glaner d'ici, delà, quelques idées qu'il habilla au petit bonheur pour le grand jour de la présentation. Ce fut plutôt un bariolage dans le fond comme dans la forme que ne sut point dissimuler un malencontreux ton de voix.

Je ne dis rien du discours de Monsieur le Président, qui fut simplement académique.

L'état de la caisse fit sensation, puisqu'il accusa un avoir de P. T. 100.

Ensuite il y eut la remise du cordon de la société à :

MM. Charles GEMAYEL	de la classe de Première D
Philippe SFEIR	de la 1 ^{re} année Commerciale
Joseph CHLALA	de la Préparatoire B (C ^{rs} Com ^l)

Après quoi :

MM. Georges BETCHER	de la classe de Mathématiques
Aldo RAMACCIOTTI	d ^o
René ZARB	de la 2 ^{me} année Commerciale
Félix ROMANO	de la classe de Première D
Georges OUZOUNIAN	de la classe de Mathématiques
Louis TRAMONI	d ^o
Louis YELDA	de la classe de Philosophie
Armand GERMAIN	d ^o

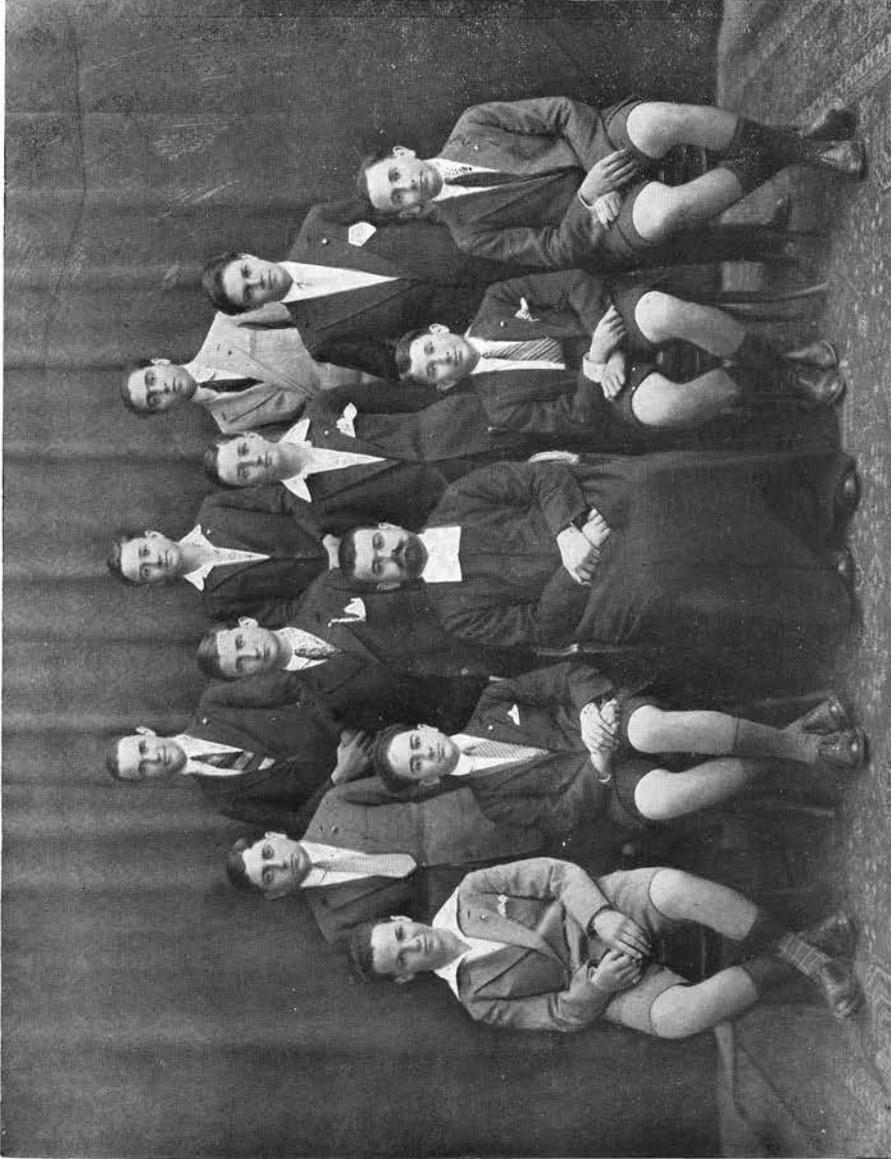
reçurent le diplôme d'académicien, attestant qu'ils avaient fréquenté la société, et qu'ils y avaient rempli les fonctions de Président ou de Vice-Président, etc., ou simplement d'Académicien.

Ainsi se clôtura notre année académique 1926-1927 qui fut intéressante et féconde.

Honneur donc et gloire à l'académie St-Jean-Baptiste de la Salle !

L'ARCHIVISTE.





LES ASPIRANTS

Au 1^{er} Rang : MM. N. Enokian, P. Chalhoub, G. Zimméris, G. Bittar.
Au 2^{me} Rang : MM. J. Salama, U. Ramacciotti, R. Thierard, C. Vianello.
Au 3^o Rang : MM. A. Arfanis, G. Caracostas, C. Gargour.

Photo U. Dorés.

Prix des Anciens Académiciens

Le *Prix des Anciens Académiciens* ⁽¹⁾ a été décerné à MM. René ZARB et Georges OUZOUNIAN.

Prix d'Académie

Ont obtenu le *Prix d'Académie* :

MM. René ZARB }
G. OUZOUNIAN } *ex æquo*
Aldo RAMACCIOTTI
Georges BETCHER
Aziz AMAD
Armand GERMAIN
Louis YELDA

MM. Félix ROMANO
Ugo GIARDINA
Henri KAIM
Bruno LUCCHESI
Mario GAMBÌ
Robert AOUAD
Charles HERSE

(1) Ce Prix est décerné à l'académicien qui a été classé premier pour l'obtention du *Prix d'Académie*. Il doit en outre, être titulaire de son *Prix d'Honneur*.





Photo U. Dorès.

LES ACADEMICIENS

- Au 1^{er} Rang : MM. G. Ouzounian, R. Zarb, G. Betcher, A. Ramacciotti, F. Romano, L. Tramoni,
 Au 2^{me} Rang : MM. P. Steir, R. Aouad, J. Chlala, V. Calvi, M. Gambi, G. Solari, C. Herse, L. Yelda,
 Au 3^{me} Rang : MM. A. Germain, U. Giardina, J. Tramoni, E. Guessarian, J. Bonett, R. Stéfani, V. Ayoub,
 Au 4^{me} Rang : MM. R. Coulon, E. Lanzillo, A. Amad, W. Chikhani, B. Lucchesi, C. Gémayel.

Promenade de l'Académie

Jeudi, 26 Mai, en la fête de l'Ascension.

*Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme cestuy la qui conquist la toison
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parens le reste de son aage !*

J. DU BELLAY (*Les Regrets*, XXI).

Les pieuses personnes qui, en ce frais matin de mai, assistaient à la messe de 6 heures à la Cathédrale Sainte-Catherine, étaient loin de soupçonner, dans le groupe d'élèves qui suivaient l'office avec recueillement, de hardis excursionnistes au jarret ferme et au pied marin, sur le point d'entreprendre, non un long voyage, comme pourrait le faire supposer l'épigraphe empruntée aux *Regrets* de du Bellay, mais une promenade qui, chaque année, compte, dans les annales académiques et dont chacun se remémore avec plaisir les excitantes péripéties.

Que la même susdite épigraphe ne fasse pas non plus prendre le change au sujet des intentions du modeste signataire de ces lignes, qui n'a pas la prétention de comparer de studieux et pacifiques académiciens en rupture de classe et d'Académie aux vaillants et immortels compagnons d'Ulysse, pèlerinant sans fin sur la grande Bleue. Leurs aventures tiennent beaucoup moins de chants et de lignes. Point n'est besoin non plus d'indiquer qu'aucune toison d'or, dans aucune hypothétique et lointaine Colchide, n'était le but à eux assigné. Que les mânes d'Homère et d'Apollonios reposent en pleine quiétude. Nulle concurrence déloyale et surtout redoutable n'est ici esquissée.

Après tous les préparatifs nécessaires, la joyeuse bande se met donc en route, vers 7 heures, à travers les rues de la ville encore à demi ensommeillées et surprises de tant de babil de si bon matin. Les costumes clairs font bel effet au milieu de la maussaderie matinale des magasins fermés. Les kodacks, en nombre respectable, sont mis au point et dare-dare nous arrivons à la station terminus de la ligne de Ramleh.

Embarquement pour *Eleusis*.

Plaine d'Eleusis portent les cartes de l'antique Alexandrie et aussi *Mare Eleusinium*.

Plus prosaïquement le tout est groupé aujourd'hui sous le nom de « Ramleh », le sable. Sable de plus en plus apprécié et dont les moindres parcelles deviennent villas, palais, écoles ou

jardins, depuis la ville jusqu'à Sidi-Bishr, y compris, même, le « riant », bénéfique et providentiel « domaine de Siouf » dont une facétieuse réclame vante les charmes périodiquement, dans un journal de la ville : — eau, gaz, service d'autobus, route de 18 m. de large, absence d'humidité, de *khamsin* et de voleurs — puisqu'il n'y a rien à voler, le dit domaine étant vierge de toute construction — véritable cité-jardin, pour tout dire en un mot. Il ne manque que le chauffage central, ce qui, pour ici, est un peu superflu ; mais cela pourra venir. — *Loqueris !*

Les ombres de César, d'Auguste et de Pompée, d'Antoine et Cléopâtre qui hantent ces lieux depuis deux mille ans, doivent en rire si elles en ont le loisir et les moyens.

Après *Eleusis*, c'est *Nicopolis* et *Juliopolis* qui sont évoquées du haut de notre impériale de tram, véritable perchoir-observatoire. En passant, nous saluons le nouveau collège Saint-Marc qui fait des progrès à vue d'œil et promet aux regards sa future splendeur. Les civilisations se succèdent, les pierres remplacent les pierres, artificielles ou autres. Les réflexions, sérieuses ou banales, vont ainsi leur train, cependant que certains, dédaigneux des contingences, discutent gravement de philosophie ou de littérature, des valeurs et charmes respectifs des classiques et des romantiques, d'Aristote et St. Thomas jusqu'au philosophe de Kœnigsberg. Et le temps de passer et le tram de rouler.

Nous voici à Sidi-Bishr.

Trois ânes, bien comptés, attendent seuls les touristes. Déception et tête de ceux qui se sont promis la classique bourricade. L'âne devient une « denrée » de plus en plus rare en Alexandrie.

Je crois qu'il faudra dorénavant se déplacer jusqu'au cap des Zéphyr, pour voir les derniers représentants de cette race arcadienne qui, malgré tout, avait son charme. Mais, voilà... maître Aliboron ne fait plus vivre son maître : quiconque a mis une fois le pied dans un taxi se croirait déshonoré s'il enfourchait cette monture à longues oreilles. Si cela continue nous verrons bientôt le dernier représentant de la race dans quelque muséum, étiqueté comme le *diplodocus*, l'*œpiornis* ou le plésiosaure : *Asinus Africanus*, espèce disparue ; à moins que la Société protectrice des animaux ou le Syndicat d'initiative, récemment créé, n'avisent au plus tôt à parer au danger, en créant des parcs d'élevage, tout comme pour les autruches dans le Sud-Africain.

Ces trois solitaires — si l'on peut dire — sont tout de même mis à contribution par les plus belliqueux de la bande ; les autres poursuivent pédestrement dans une vague direction qu'on nous dit être celle du *Trou du Diable*. En cheminant, nous consta-

tons avec mélancolie que le moulin à vent qui donnait un peu de charme à l'aride paysage, a fini par perdre complètement ses ailes et ne montre désormais, au passant surpris, que le moignon de son axe, réduit à l'immobilité.

Cependant, deux éclaireurs qui paraissent mieux connaître les aîtres, prennent les devants et nous mènent à une petite boutique au milieu des sables, construite près de la mosquée de Sidi-Bishr. On nous dit que c'est le *Grand Café des Familles*, et nous voulons bien le croire. Une petite feuille bleue, rédigée en



Au trou du Diable. Photo Gambi.

français et en italien, que distribue le patron, en guise de réclame, porte cette mention, avec, en sus, *Sidi-Bishr-Plage-Puits du Diable — Pozzo del Diavolo* — dit le texte italien. A vrai dire, « grand » me paraît une façon de parler, et la « Direction » qui signe cette feuille semble suivre les traces de M. Jourdain. Elle fait des hyperboles sans le savoir. La classique comparaison du mouchoir de poche, paraît ici parfaitement convenir. Mais, ceci dit pour mettre les choses au point, l'endroit n'est pas déplaisant ; la bière est fraîche et les fauteuils de rotin confortables. Sur le comptoir, de minuscules poissons rou-

ges, semblables aux aérocabs de Robida accrochés à la tour Saint-Jacques, font des acrobaties dans leur bocal et viennent faire crever des bulles d'air à la surface de l'eau.

Le tenancier est aimable et les sandwiches excellents — de longs sandwiches à n'en plus finir et qui nécessitent un vrai courage pour en venir à bout.

Et la plage est tout près, et le « Trou du Diable » ou plutôt le « puits » — « pozzo », d'après la feuille bleue — n'est pas loin non plus. La falaise arrondit sa croupe à deux cents mètres de là. Le patron du « Grand Café » veut bien nous assurer que beaucoup

de touristes, anglais en particulier, viennent là pour le visiter. Des Anglais, en effet, il s'en trouve à Sidi-Bishr, à domicile, même plus que certains en souhaiteraient. Nous sommes passés tout à l'heure devant la sentinelle impassible qui garde l'entrée du Camp et regarde flegmatiquement tout ce qui passe.

Les langues deviennent plus loquaces à mesure que l'appétit s'apaise et l'on s'achemine vers le fameux « Trou » que d'aucuns connaissent, mais dont presque tous ignorent l'activité. Nous tombons à merveille. La mer, démontée, mugit sourdement dans les profondeurs de la roche et se projette en gerbes irisées par l'ouverture principale, cependant que les mille pertuis du promontoire font, tour à tour, office de pompe aspirante et foulante. C'est



Au cap infernal.

Photo Gambi.

très excitant. Certains se font copieusement asperger, sans grand dommage d'ailleurs, puisque le soleil commence à donner dur et sèche vite ; d'autres, prennent des poses romantiques, à la façon de René, cheveux au vent, ou de Corinne au cap Misène.

Les photographes amateurs s'en donnent à cœur joie, avec plus ou moins de bonheur. Un groupe de bons marcheurs qui avait voulu atteindre Montazah, dont la nouvelle tour se profile dans le lointain, est arrêté par un exercice de tir des soldats anglais et obligé de rebrousser chemin. Comme le temps passe nous les rejoignons pour repartir en chœur afin d'arriver au Salamlek à l'heure propice et impatientement attendue du banquet. Une courte halte nous réunit encore au « Grand Café » où les rafraîchissements sont les bienvenus. Et puis c'est le départ joyeux mais un peu chaud. Le soleil darde violemment ses rayons et la

réverbération gêne la vue. Pour si peu les troupiers anglais n'arrêtent pas de jouer au cricket avec la plus placide assurance et suivant les règles les plus strictes. La sentinelle est toujours aussi rigide sous les armes.

Trois quarts d'heure de tram, pendant lesquels nous savourons la brise du large, et nous voilà rendus à la Campagne qui nous est largement ouverte.

Un excellent banquet nous y attend. L'ordonnance du repas est parfaite et les mets des plus savoureux. Il convient de louer sans réserve la maison « Baudrot » qui a su contenter tout le monde. Voici le Menu :

Hors-d'œuvre littéraires
Sole du Permesse
Sauce homérique
Pommes fondantes des Symbolistes
Salade balzacienne
Fruits poétiques
Savarin « Baudrot »
Elixir

Sous la rotonde du Salamlek, merveilleusement coquette et appropriée pour la circonstance, le ton des voix s'élève peu à peu, va crescendo jusqu'au dessert où notre Président, Monsieur BETCHER, dans un toast délicat, lève son verre à la santé du Très C. F. CYPRIEN, Directeur du Collège, qui a bien voulu présider ce banquet, du T. C. F. FÉLIX, Directeur de l'Académie, des autres Frères présents, invités aux agapes académiques et de M^e AYOUB,



Au bord du gouffre.

Photo Lucchesi.

Président du Cercle Sainte-Catherine, qui nous a fait le grand honneur d'accepter notre invitation.

Le T. C. F. Directeur du Collège répond ensuite au Président quelques mots bien sentis et vivement applaudis. M^e AYOUB se lève à son tour et dans une série de phrases élégamment balancées félicite l'Académie pour la place qu'elle occupe, les résultats qu'elle obtient et termine en invitant les élèves qui doivent finir leurs études à s'engager dans la milice du Cercle.

Ce cordial banquet se clôture donc sur des congratulations réciproques et l'on se lève de table au milieu de la gaieté générale.



Villa de la Salle.

Photo Bonguardo.

La première partie du programme est remplie. Il reste à passer à la seconde.

Trois autobus nous attendent à la porte, dans lesquels chacun s'engouffre en vitesse, car il s'agit d'arriver, le plus tôt possible, à la porte N° 6 pour la promenade en mer. Le C. F. PIERRE, organisateur émérite, nous y attend avec deux cotres réquisitionnés à notre intention.

Et l'on s'embarque : d'un côté, les « courageux » qui tenteront d'atteindre Agamy, malgré la grosse mer, et de l'autre les « prudents » et les « timides », qui craignent que sous l'effort et l'attirance des vagues la sole de midi ne rejoigne son élément. Parmi eux se trouvent également les amateurs de bains qui s'en

donneront à l'aise et tranquillement pendant une bonne partie de la soirée. Mais laissons pour un instant ces sages déguster leur plaisir sans dommage — les peuples heureux n'ont pas d'histoire — et suivons les téméraires qui préfèrent l'attrait du danger.

La séparation des deux cotres ne se fait pas sans bruit ni altercations, voire sans invectives, à la façon des héros d'Homère sous les murs de Troie. Evidemment, le tout dans les formes les plus académiques. Sur ce point, le chroniqueur impartial doit à la vérité de dire que les « courageux » ont eu l'avantage. Ils avaient



En cotre.

Photo Ramacciotti.

l'inestimable fortune de posséder à bord M. Ed. J...ch, haut en couleur et en timbre, véritable Silène déchainé, ventripotent et tonitruant à merveille. Que durent subir les « prudents » et les « sages » ? Eux seuls pourraient le dire.

Les deux embarcations étant bientôt hors de portée, le combat cessa, non faute de combattants, mais de moyens de s'atteindre.

Et le cotre des « courageux »,

nouvel *Argo*, de voguer avec élégance et de bondir sur la croupe des vagues, sitôt que la passe fut franchie. Tout va pour le mieux, d'abord. M. Ed...d J...ch qui s'agite au poste du barreur — à peine assez large pour lui — nous sert les meilleures facéties de son répertoire : il est tour à tour chef d'orchestre, soliste et la vivante incarnation de la plus grande variété d'instruments, jusques et y compris le trombone à coulisse ; à lui seul, il mène un train d'enfer et asperge copieusement ses bénévoles auditeurs, au moyen d'un vaporisateur à pression.

Le temps passe ainsi gaîment, cependant que défilent devant nous les maisons du Mex, les cheminées des pompes, la maison

de M. H. Thuile — boîte de craie à balcon circulaire — et que, dans le lointain, Agamy profile ses ruines. Mais patatras!... Quelques figures s'allongent et blémissent. On devine pourquoi. Les estomacs peu habitués aux montagnes russes que sont les vagues en courroux, n'y tiennent plus : il faut qu'ils se soulagent : mainte sole regagne précipitamment son premier domaine.

Aussitôt, la meilleure solution nous paraît être de retourner en mer plus calme ; ce que nous faisons. Un peu après la passe, franchie de nouveau, tout est remis en place et les estomacs aussi. Rien ou presque n'y paraît, de telle façon qu'on peut donner le change aux baigneurs en pleins ébats.

Un tour est ensuite fait dans le port ; nous passons à côté d'*El-Amir-I'arouk* dont un clairon nous lance la *Marseillaise* avec quelques canards. Nous soulignons la politesse par des applaudissements et lui répondons en entonnant l'hymne égyptien. Le clairon s'épanouit d'aise : sa rangée de dents éclaire sa face brune, d'une oreille à l'autre.

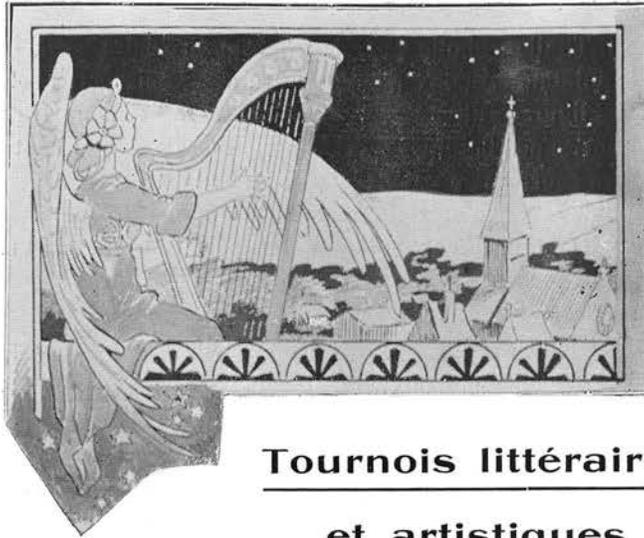
Vers 5 heures, un succulent goûter réunit les deux équipes sur le môle, battu furieusement des vagues. Nous avons peine à trouver une place où nous puissions nous installer sans danger de nous faire doucher. Ce goûter achève de remettre tout en place et les derniers vestiges du mal de mer disparaissent.

C'est enfin l'embarquement définitif pour le retour, les chants à tue-tête, les impayables trouvailles de M. J...ch, ponctuées du rire homérique de M. C...ch, le débarquement et le défilé sensationnel par quatre, à travers les rues, depuis le port jusqu'au Collège.

Nos remerciements les plus chaleureux vont à MM. ZÉNIÉ, JAOUICH, CÉPICH, SABBAGH et VIVANTE, qui ont bien voulu augmenter par leur présence et leur concours, l'intérêt de la promenade.

ELPÉNOR.





Tournois littéraires et artistiques

Concours de Versification

C'est avec un réel plaisir que nous voyons augmenter, à chaque nouveau concours, le nombre de ceux qui osent affronter nos joutes littéraires ; alors que l'année dernière, à pareille date, nous ne comptons que trente-deux candidats pour le concours de versification, aujourd'hui ils sont quarante-six.

Mais, si quarante-six sont entrés en lice, quatre seulement :

MM. Henri AZOUZ
Marcel THIÉRAIN

MM. Robert AOUAD
Tewfik DIB

ont mérité la *mention Très Bien* ;

sept :

MM. Charles GÉMAYEL
Gérald VIVALDI
Georges CHALHOUB

MM. Charles HERSE
Tewfik DIB
A. SCHMALZBAUER

M. Edouard LANZILLO

la *mention Bien* ;

et onze :

MM. Joseph BONETT
Edouard RISGALLA
Edouard LANZILLO
Félix ROMANO
Guido di GIORGIO

MM. Edouard TAHTADJIAN
Charles HERSE
Alexandre PÉPITONE
Marcel AZAR
A. SCHMALZBAUER

M. A. MONFRONT

la *mention Assez Bien*.

Que les vingt-quatre qui n'ont obtenu que la *mention Passable*, ou qui ont été exclus pour quelques fautes contre les règles de la versification, n'abandonnent point la partie : qu'ils sachent que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et qu'au travail persévérant appartient le succès.

Courage donc et confiance !

La Rapidité de la Vie.

Entraîné par un poids maudit, inéluctable,
Malgré moi je m'en vais sur la route où je suis :
Mes pas ne pourront plus revenir sur ce sable.

Et du premier moment de mon malheur instruit
Je n'ai guère ignoré quel abîme de Dante
Limite le chemin harassant que je suis.

Combien j'ai désiré remonter cette pente !
Non, mes efforts sont vains... « Marche, il faut avancer,
Être plus près encor du but qui t'épouvante.

« Marche, connais la peur... marche, il faut te presser ! »
Toujours, malgré l'ennui, malgré l'inquiétude,
Je foulerai le sol qui déjà m'a blessé.

Si parfois, au milieu d'une course trop rude,
Je pose mon regard sur le miroir d'une eau
Et tente d'oublier un peu ma lassitude,

J'entends la même voix retentir de nouveau ;
Je ne puis m'arrêter au pied d'une ruine,
Pas même m'attendrir sur le seuil d'un tombeau.

Si j'emporte en passant une fleur purpurine,
A peine je la garde une heure entre les doigts,
Elle s'effeuille avant que le jour ne décline.

Plus proche hélas ! voici le gouffre que je vois —
Tout s'estompe déjà... : les jardins défleurissent ;
Moins vive est la couleur de l'azur et des bois ;

Les oiseaux dans le soir plus tristement gémissent ;
L'onde perd son cristal... ; il n'est plus de clarté ;
Les champs sont moins rians et les fleurs se ternissent.

Est-ce ta face, ô mort, sombre divinité ?
Mais si près que je sois de l'inferral abîme,
Un pas reste à franchir avant de tout quitter.

L'horreur est dans mes yeux et l'angoisse m'opprime :
Tout fuit, tout m'abandonne... ; il faut marcher encor,
Va, n'espère plus rien, malheureuse victime,
Ce chemin, c'est ta vie et ce gouffre, la mort.

MARCEL THIÉRAIN.



La Rapidité de la Vie.

Cette existence humaine est une étroite voie,
Un chemin dont l'issue est un gouffre profond :
On avance toujours ; on est bientôt la proie
De l'abîme béant sans rivage et sans fond.

Dans cet âpre sentier où tout nous dit : Avance !
Point d'arrêt, de repos : il faut marcher, courir.
Nous devons, malgré nous, respect, obéissance
A la fatale main qui nous fait tant souffrir.

Pourtant on se console en cueillant une rose
Que l'on voit s'effeuiller dans ses débiles mains ;
Le plaisir d'un moment ne rend que plus morose
Cette vie où les soirs touchent aux lendemains.

Ivresse, ambition, volupté passagère
Que laissez-vous à l'homme, au pauvre être mortel ?
Vous tournez son regard vers la trompeuse terre,
Quand ses yeux ne devraient regarder que le ciel.

Il sent bien quand il est au bord du sombre abîme,
Ce qu'ont été pour lui ses plaisirs d'un seul jour ;
Il sent l'éternité, voit sa grandeur sublime,
Et peut à peine croire au terrestre séjour.

TEWFIK DIB

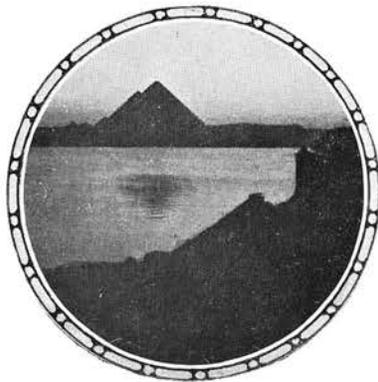


Promenade sur le Nil.

Le soir, quand tout se tait, quand l'ombre et le silence
Présent à la nature un long voile de deuil,
Voguant sur l'onde grise et triste, je m'avance
Au milieu des roseaux, respecté de l'écueil.
La lune au regard blanc, l'étoile pâissante
Qu'entoure, dans le ciel, un halo vaporeux,
Versent sur la campagne une ombre languissante,
Enveloppant la nuit d'un frêle éclat laiteux.
Les miroitantes eaux, fraîches et murmurantes
Me poussent en avant, puis, ondoyant sans bruit,
Meurent dans un soupir sur les rives fuyantes,
Que d'un souffle alanguit l'haleine de la nuit.

La Pyramide, au loin, profilant sa stature,
Découpe mollement sa masse à l'horizon ;
La plaine se déroule, humble robe de bure,
Stérile, sans gaieté, sans vie et sans gazon.
Moi, promenant mes yeux sur ces mondes sauvages,
Silencieux, je rêve et médite en ce lieu ;
Je contemple le flot, ce symbole des âges,
Qui se brise sans cesse et roule jusqu'à Dieu.
Poursuivant mon chemin, rêveur et solitaire,
Je laisse, tour à tour, défiler devant moi,
Tous les aspects divers de la fertile terre
Que trouble, par instant, un sombre et morne aboi.
Mais déjà dans les cieus un gai soleil se lève,
N'osant pas de ses feux éblouir l'horizon ;
Pâle, rond, printanier, il échauffe la sève
Qui bientôt mûrira la coque du coton ;
Encore fugitif et timide, il se joue
Sur l'eau qu'il fait briller comme un miroir d'argent :
Il darde ses rayons sur la féconde boue
Qui nourrira, demain, le fellah diligent.
Enfin, las d'amortir son éclat grandiose,
Déchirant le rideau fragile de brouillards,
Il paraît comme un dieu dans une apothéose,
Splendide, étincelant qui lasse les regards.

HENRI AZOUZ.



Le Meschacebé.

Tandis que le courant entraîne dans sa course,
Des chênes et des pins les cadavres géants,
Près des humides bords, remontant vers sa source,
Se dressent des îlots de nénuphars flottants.

Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses,
S'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs ;
De jeunes caïmans, les paupières mi-closes,
Dorment tout à côté des serpents oiseleurs.

Suspendus sur les eaux, groupés sur les collines,
Dispersés dans le val ou sur les grands coteaux,
Des arbres variés, des buissons d'aubépines,
Garnissent les sommets, les creux et les plateaux.

De toutes les couleurs et de toutes les formes,
Hêtres, chênes, sapins, bouleaux, peupliers, ormes,
Ils grandissent ensemble et montent dans les airs,
Formant à des hauteurs qui fatiguent la vue,

Des grottes, des bosquets, de grandes avenues,
Au sein desquels le vent module des concerts.
La main du Créateur a mis dans ces retraites,
Tant au bord des vallons que sur les hautes crêtes,

Des êtres revêtus des plus riches couleurs ;
Par eux sont répandues et la joie et la vie,
Et la gaité sauvage, encore inasservie,
Que n'altèrent jamais la crainte et les malheurs.

ROBERT AOUAD.

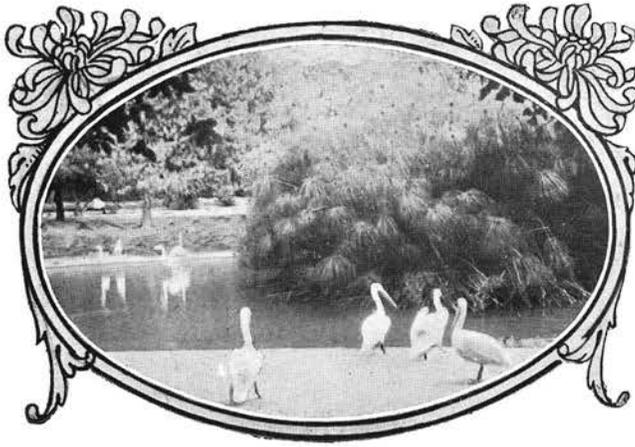


Le Meschacebé.

Tandis que le courant
De ce grand fleuve entraîne
En son milieu mouvant
Le tronc pesant du chêne,
Les îles de pistia, les fleurs des nénuphars
Dont la rose s'entr'ouvre et flatte les regards,
Remontent le cours d'eau, longent ses beaux rivages.
Sur ces vaisseaux de fleurs, en créatures sages,
S'embarquent passagers, hérons bleus, serpents verts ;
Et cette colonie, en voguant sur les mers,
Déploie au vent l'or de ses voiles ;
Dans quelque anse du chemin,
A la lumière des étoiles,
Elle échoue un beau matin.

Groupés sur les rochers, suspendus sur les eaux,
Croissant sur la montagne ou le long des ruisseaux,
Des arbres élancés caressent de leurs cimes
Les neigeuses vapeurs qui couvrent les abîmes
De l'azur infini que notre Créateur,
En ces pays nouveaux a rendu si charmeur.
Dans ces bois du soleil, croît la vigne sauvage,
Qui ceinture les troncs, enchaîne le branchage,
Forme une vaste grotte où les chênes sacrés
Abritent des ours bruns de raisin enivrés;
Le vif écureuil noir, perdu dans le feuillage,
Ecoute en sautillant l'harmonieux ramage...

CHARLES GEMAYEL.



Les Pélicans.

Photo J. Radouan.
(Photo primée).

Le Meschacebé.

Le fleuve en son milieu, dans son courant rapide,
Entraîne vers la mer les cadavres des pins ;
Il répand la fraîcheur dans la forêt aride,
Sous les cieux de bleu peints.

Telle une ile flottante on voit de blanches roses
Elever leur corolle, et de beaux nénuphars
Etaler fièrement leurs jeunes fleurs écloses,
Sous les saules épars.

Mille êtres scintillant ainsi que des étoiles,
S'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs,
Qui voguent doucement en déployant leurs voiles
Aux superbes couleurs,

Alors que dispersés dans toute la vallée
Ou couvrant les coteaux de tissus ondoyants,
Des arbres élancés dans la nue argentée
S'élèvent verdoyants.

Les animaux placés dans ces forêts si vastes
Y répandent la vie ; un doux enchantement
Que donnent les couleurs et les jolis contrastes
Saisit tout doucement.

Des ours bruns enivrés de la grappe mûrie
Chancellent lourdement et de mille façons ;
Tandis que la colombe, oiseau de Virginie,
Descend sur les gazons.

Sur les rameaux ployants ou dans l'épais feuillage
De jolis écureils sautillent lestement,
Et des perroquets verts au bruyant babillage
Se balancent gaïment.

 Tout est magnificence,
 Tout est vie et splendeur,
 Tout chante la clémence
 Du divin Créateur.

TEWFIK DIB.



Le Meschacebé.

Du haut d'une colline, au lever du soleil,
J'admire dans le val la nature en éveil.
Un décor merveilleux se déroule à ma vue,
La colline elle-même en paraît tout émue.

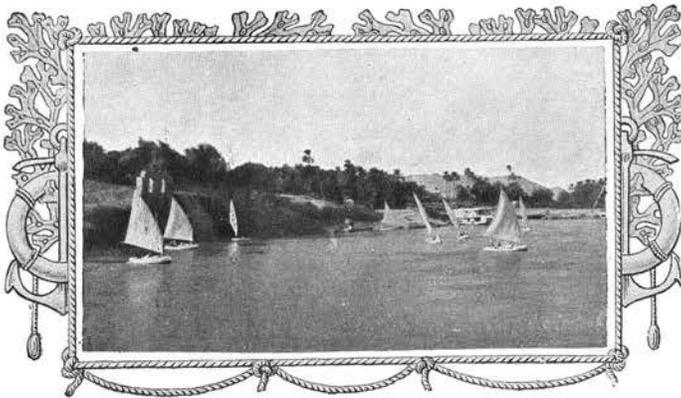
Le fleuve, dans sa course, entraîne vers les mers
Les troncs géants des pins, des chênes encor verts ;
Et, sur les flancs noueux de ces îles flottantes
Naviguent des oiseaux aux couleurs éclatantes.

Tandis que sur les bords, de brillants nénuphars
Transportent dans leurs lents et magnifiques chars
De jeunes crocodiles habitant ces rivages,
Dont la présence rend ces terres plus sauvages.

Suspendus sur le cours rapide et gris des eaux,
Groupés sur les rochers, sur les flancs des coteaux,
Des chênes vigoureux et des banians difformes
Dessinent dans les airs mille voûtes énormes.

Dans ces berceaux placés par la bonté de Dieu,
Des piverts empourprés, des cardinaux de feu,
De charmants bengalis piquent le vert feuillage
De notes d'arc-en-ciel, d'éclatant babillage...

GEORGES CHALHOUB.



Concours de Déclamation

Classes Modernes et Commerciales

(7 Concurrents — 2 Lauréats)

Lauréats :

M. Robert COULON | M. Guy SOLARI

Classes de Troisième

(13 Concurrents — 3 Lauréats)

Lauréats :

M. Raymond THIERRARD | M. Georges BITTAR
M. Charles GARGOUR

Classes de Quatrième

(21 Concurrents — 4 Lauréats)

Lauréats :

MM. Edouard CASSAR | MM. Alexandre KHOURI
Rinaldo AMBRA | Charles LUZIANOVICH

Classes de Cinquième et de Sixième

(19 Concurrents — 9 Lauréats)

Lauréats :

MM. Lucien AOUAD | MM. Jules SÈNÈS
Jack LEVATON | Alexandre GINNA
Pierre FARAH | Antoine PIPERCOU
Joseph BITTAR | Aimé MÉJEAN
M. Michel HANANIA

Classes Primaires

(32 Concurrents — 7 Lauréats)

Lauréats :

MM. Walter BUHAGIAR	MM. Ugo SANGUINAZZI
Gabriel DAHAN	Nicolas FRANKISKOS
Charles SADRADZÉ	Jean LUZIANOVICH
M. René AOUAD	

Concours Général de Déclamation

Premières Classes

Lauréats :

1 ^{er} MM. Robert COULON	Classe de Seconde D
2 ^e Raymond STÉFANI	Classe Préparatoire B

Classes de Troisième

Lauréats :

1 ^{er} MM. Georges ZIMMÉRIS	Classe de 3 ^e D
2 ^e Richard STEPHAN	» 3 ^e A
3 ^e Georges BITTAR	» 3 ^e B
4 ^e Raymond THIERRARD	» 3 ^e B
5 ^e Charles GARGOUR	» 3 ^e B

Classes de Quatrième

Lauréats :

1 ^{er} MM. Edouard CASSAR	Classe de 4 ^e C
2 ^e Charles LUZIANOVICH	» 4 ^e C
3 ^e Alexandre KHOURI	» 4 ^e C

Classes de Cinquième et de Sixième

Lauréats :

1 ^{er} MM. Pierre FARAH	Classe de 6 ^e B
2 ^e Joseph BITTAR	» 6 ^e B
3 ^e Joseph LEVATON	» 6 ^e B
4 ^e Lucien AOUAD	» 6 ^e B

Classes Primaires

Lauréats :

1 ^{er}	MM. Ugo SANGUINAZZI	Classe de 7 ^e B
2 ^e	Walter BUGHAGIAR	» 7 ^e A
3 ^e	Jean LUZIANOVICH	» 7 ^e B

Concours de Photographie

(16 Concurrents — 2 Hors Concours — 10 Lauréats)

Hors Concours

M. Bernard DUTTON

M. Marcel BONGUARDO

Lauréats :

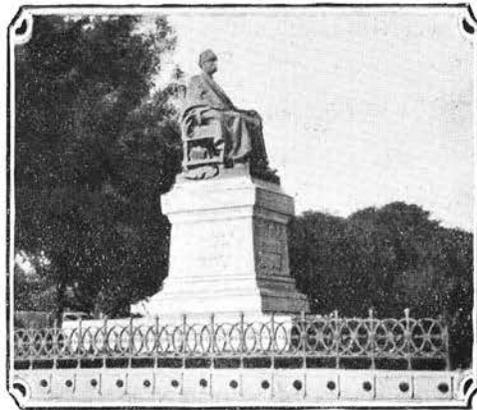
MM. Joseph RADOUAN
Victor CALVI
Olando COEN
Ugo RAMACCIOTTI
Antoine HABRA

MM. Bruno LUCCHESI
Mario GAMBÌ
Paul CHALHOUB
Guy SOLARI
Joseph SALAMA

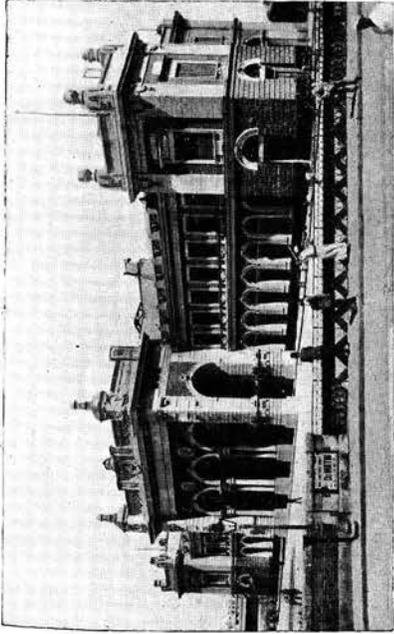
Mention :

MM. Joseph BONETT
Solon DOUROS

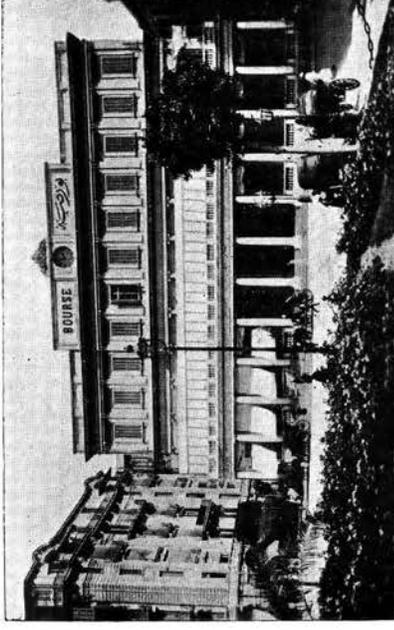
MM. Guido di GIORGIO
Georges ZIMMERIS



Nubar Pacha. Photo J. Radouan
(Photo primée).



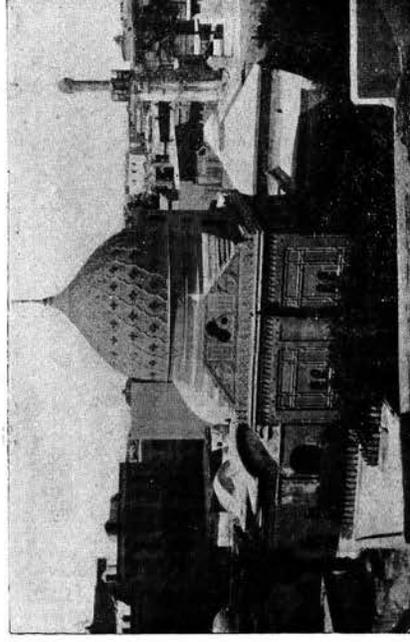
La nouvelle Gare.
*Photo J. Radouan.
(Photo primée).*



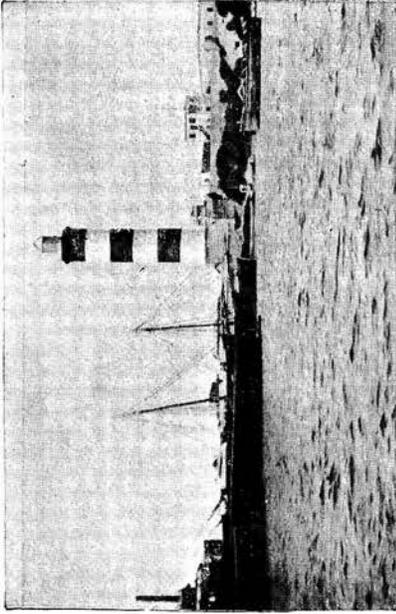
La Bourse.
*Photo J. Radouan.
(Photo primée).*



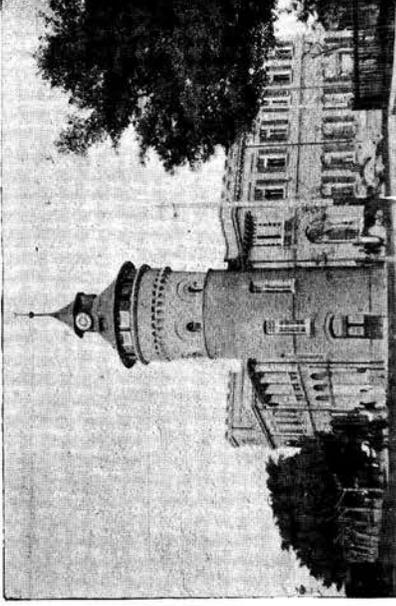
Jardin Antoniadis.
*Photo J. Radouan.
(Photo primée).*



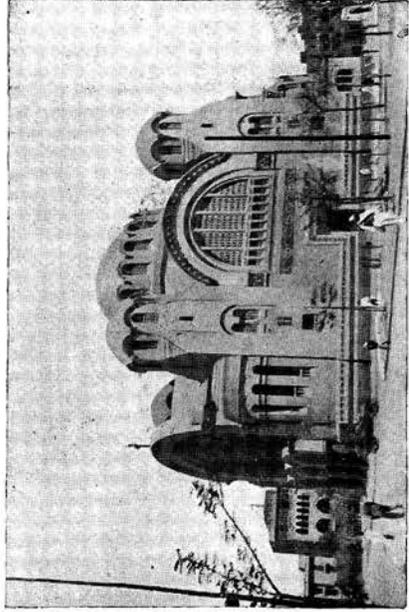
Mosquée Nabi-Daniel.
*Photo J. Radouan.
(Photo primée).*



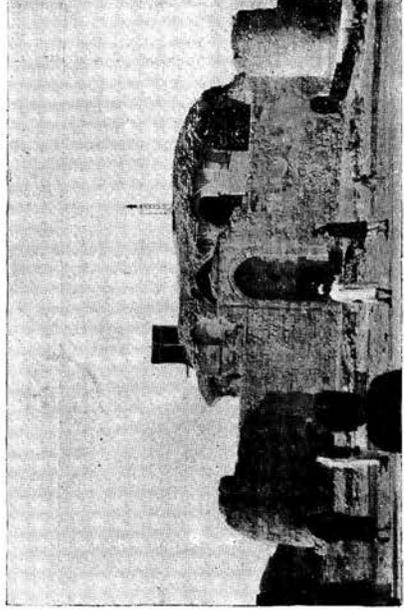
Le Phare.
*Photo J. Radouan.
(Photo primée).*



Le Caracol de la Porte Rosette.
*Photo J. Salama.
(Photo primée).*



Cathédrale latine d'Héliopolis.
*Photo B. Lucchesi.
(Photo primée).*



L'intérieur du fort Caïed Bey.
*Photo G. Solari.
(Photo primée).*

Sujets proposés pour le prochain Concours

Concours de Versification

Mettre en vers, de mesure et de rimes libres, l'un des deux sujets suivants :

L'Hirondelle.

Je suis la messagère du printemps qui revient ; je suis gracieuse et tout le monde me connaît.

Je suis frêle, je suis vive ; peu me suffit : et ce peu, c'est Dieu qui me le donne. Une goutte de rosée, le moindre vermisseau, c'est tout pour dire mes chansons.

Un coin de toit loin du bruit, un nid dans un bosquet, voilà tout mon bonheur.

A moi les prés, l'espace, les ciels clairs et la lumière ; jamais mes ailes se fatiguent.

A moi les fleurs, les arbres où vont nicher les oiseaux ; à moi la laine qui s'accroche à l'épine des buissons.

A moi les vents légers, le jour pur, les flots bleus ; à moi surtout la liberté.

*
**

Où vont les fleurs.

Où donc allez-vous, fleurs fanées, roses jaunies, lis d'argent, humbles violettes ? Où donc allons-nous toutes, mes sœurs ? . . .

Je suis la fleur du souvenir, murmure le myosotis. J'ai fleuri sous la ramée, dans une atmosphère chargée des senteurs de la mousse sèche et du gazon. Ma tige était frêle et gracieuse, mon étoile bleue délicate et mignonne. Un bel enfant passa, me prit et m'envoya parler de lui à son plus intime ami, car j'ai le privilège de rappeler les promesses échangées et de vanter les charmes de l'amitié. Ma mission terminée, je me fanai . . . Depuis, j'erre au caprice de la brise, où vais-je donc ? Où donc allons-nous toutes, mes sœurs ? . . .

Je ne le sais, répartit doucement la rose ; et moi pourtant, je suis la fleur des fêtes. J'étais radieuse de beauté à l'extrémité de ma branche frêle qui se balançait sous son gracieux fardeau . . . Mes tons étaient si purs, mes formes si délicates et mon élégance si merveilleuse ! Quelquefois une goutte de rosée restait oubliée dans mon calice embaumé, et le soleil toujours prompt à m'embellir en faisait un diamant. Mais, hélas ! un jour vint, terrible ! il s'agissait de parer les salons d'une fête . . . Le soir, une jeune personne me prit distraitemment et me glissa dans sa chevelure blonde. Je tombai foulée aux pieds . . . Depuis, j'erre au caprice de la brise. Où vais-je donc ? Où donc allons-nous toutes, mes sœurs ? . . .

Où donc allons-nous, soupira le lis ; qui le sait ? Je suis la fleur de l'autel ; ma blancheur symbolise la pureté, et voilà pourquoi on me place aux pieds de la Vierge immaculée. Bien beau et bien enviable est mon sort puisque mon dernier parfum monte à Dieu.

Mais fleur, je subis le sort de mes compagnes, je me flétris et je meurs . .
Depuis, j'erre au caprice de la brise. Où vais-je donc ? Où donc allons-nous toutes,
mes sœurs ? . . .

Ecoutez-moi, disait l'immortelle. Je suis la fleur des morts et meurs sur un
tombeau.

Comme vous j'ai été belle, fraîche, heureuse ; comme vous, ma vie s'est
écoulée vite, car les fleurs ainsi que les hommes vivent peu. Et maintenant je me
mêle à la ronde des feuilles mortes, car la brise se joue de moi.

Eh bien ! quand mes pétales seront complètement flétris, quand la ronde des
feuilles mortes aura cessé, il restera de nous, mes sœurs, une poussière fine et
odorante que le moindre vent soufflera aux quatre coins du ciel. Où s'envolera-
t-elle ensuite ? Mystère ! . . .

Une légende bretonne bien gracieuse et bien consolante dit qu'il est dans le
ciel un ange aux ailes de neige, chargé par Dieu de descendre sur la terre pour
recueillir dans des coupes d'or cette pauvre poussière de fleur. Là-haut, elle sert
à sabler les jardins du paradis . . .

Mais nous errons au caprice de la brise.

Où donc allons-nous toutes, mes sœurs ?

Est-ce que l'ange ne va pas venir ?

Les travaux de versification devront être présentés vers la
fin de novembre 1927.

Concours de Photographie

- 1° Scènes de la vie de collège, de la vie de famille.
- 2° Souvenirs de vos vacances.
- 3° Le nouveau collège Saint-Marc dans ses métamorphoses.

Ce Concours se clôturera le 15 novembre 1927



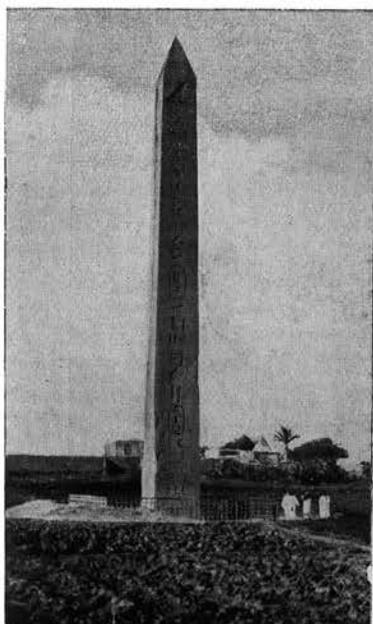


Photo J. Radouan.
L'Obélisque de Matarieh. (*Photo primée*)

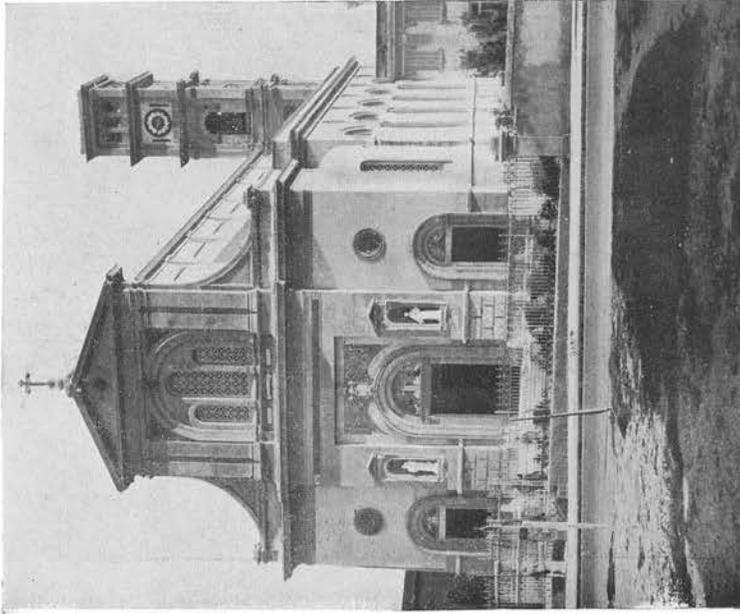


Photo J. Radouan.
La Colonne Pompée. (*Photo primée*)

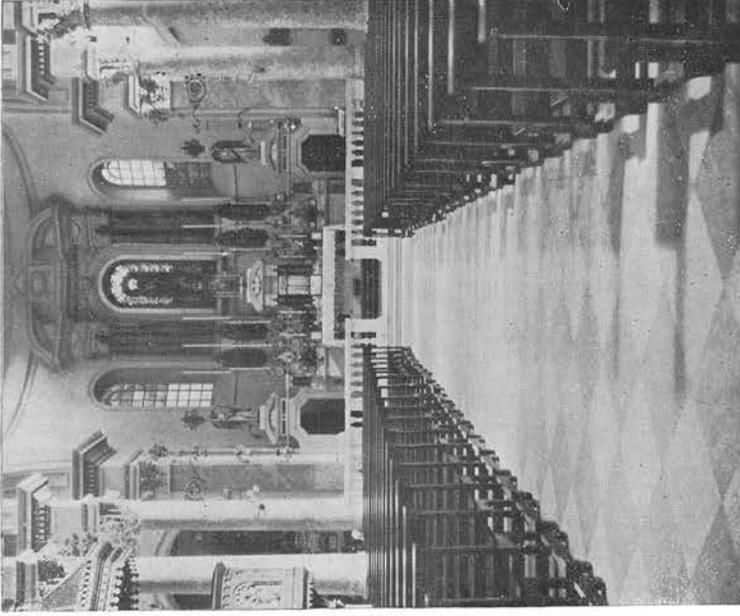


Le Nil.

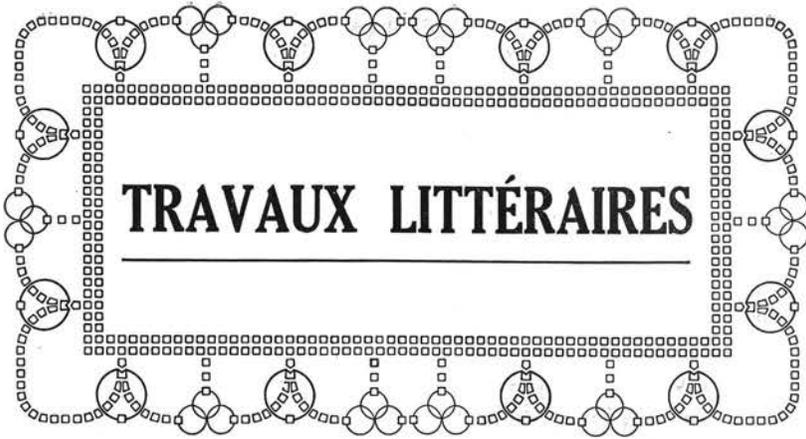
Photo A. Habra.
(*Photo primée*).



L'Eglise d'Ibrahimieh. (La façade). *Photo Bonguardo.*
(*Photo primée*).



L'Eglise d'Ibrahimieh. (L'intérieur). *Photo Bonguardo*
(*Photo primée*).



TRAVAUX LITTÉRAIRES

La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud

d'après l'ouvrage de Jean-Marie CARRÉ.



On a donné de Rimbaud les opinions les plus diverses. Victor Hugo l'a salué du nom de « Shakespeare enfant ». Paul Claudel l'appelle « l'illuminateur de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie », tandis que Jacques Rivière glorifiait en lui « le messager terrible qui descend dans l'éclair, le porte-glaive ». François Coppée, au contraire, le qualifie de « fumiste réussi », et Remy de Gourmont le traite de « crapaud pustuleux ». Comme on le voit, aucun poète n'a exercé des réactions, des bouleversements si profonds que Rimbaud. C'a été un être qui tenait de l'homme et du démon. Mais les opinions précitées sont toutes exagérées. Il garde le juste milieu entre le génie et la bassesse. Mal dirigée dès l'enfance, son âme s'est trompée de chemin. Nourri des auteurs aux idées avancées, il s'est engagé dans l'impiété. Il a pérégriné durant toute sa vie, et sa mort fut sa délivrance.

Il naquit à Charleville dans les Ardennes, en 1854. Son père, il ne l'a presque pas connu. Il ne paraît pas aimer beaucoup sa mère, à cause de son caractère entier et inflexible. Quoi qu'il en soit, l'enfance de Rimbaud ne fut pas malheureuse. Malgré sa mère, le petit Arthur s'amusait beaucoup. Il parle de ses jeux avec la petite voisine dans son *Poète de sept ans* et à l'entendre parler, on voit qu'il ne s'ennuyait pas. A huit ans, il commence.

avec son frère, à apprendre le latin. La règle à suivre dans les écoles incommodait Arthur, et il s'indigne contre les examens, les livres et les maîtres ; il voulait de la liberté, et sa réclusion l'aigrit. Néanmoins, il travailla pour être, selon son mot, le « chef » de la classe et il y réussit.

Mais, son intelligence sommeillait encore. Deux facteurs vont bientôt la réveiller : l'un de ses maîtres et la guerre. Ce professeur fut M. Georges Izambard. Entre le maître et l'élève, se noua une amitié qui dura toujours. Ils se promènent ensemble, se prêtent des livres, échangent leurs idées. Sous l'impulsion de ce maître complaisant, Arthur se forme l'esprit et prend goût à la littérature. Il lit toute la bibliothèque de son professeur. Il avait à peine seize ans que la guerre de Soixante-Dix éclate. Plus de nouvelles de Paris, plus de livres, plus de journaux. Rimbaud décide de partir pour la capitale, et, un soir, sans rien dire à personne, il s'en va. A Paris, on l'arrête, on l'emprisonne et on le ramène à Charleville. A peine a-t-il réintégré la maison paternelle qu'il s'en va de nouveau à pied vers Bruxelles, où il arrive malade, éreinté, fourbu. En route, il compose quelques poèmes sans grande valeur : le *Buffet*, les *Douaniers*, la *Bohême*, où il plaint les pauvres hères comme lui.

Mon unique culotte avait un large trou ;
Petit Poucet rêveur, j'égrenais, dans ma course,
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse,
Mes étoiles, au ciel, avaient un doux froufrou.

De Bruxelles, il revient à Douai chez M. Izambard, et cette fois, sur la demande de sa mère, c'est la police qui se charge de le ramener chez lui.

Cependant, les Allemands passent, et Rimbaud voit avec rage son pays dévasté. Son mépris va des envahisseurs à ceux qui ne savent pas défendre la France. Il écrit à cette époque *Rages de César*, *L'éclatante Victoire de Sarrebrück*, *le Dormeur du Val*, sonnet très touchant, où il montre un jeune soldat mort au milieu d'une nature luxuriante. Citons encore le sonnet intitulé *le Mal*, où toute la haine de Rimbaud se traduit.

Devant tant de malheurs, Rimbaud commence à douter de Dieu. Bientôt, il n'y croit même plus. Personne n'est là pour lui rappeler son devoir et, petit à petit, Rimbaud passe de l'indifférence à l'insulte et au blasphème. Il jure par habitude et se fait haïr de tout le monde. Cependant, s'il ne croit pas en Dieu, il aime encore les pauvres, et compose un poème, *les Effarés*, où il nous dépeint avec tendresse les mendiants en extase devant le pain qui cuit :

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire ;
Le boulanger au gros sourire
Grogne un vieil air.

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons.

Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie,
Sous les haillons !

Ils se ressentent si bien vivre.
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous,

Collant leurs petit museau rose
Au treillage ; grognant des choses
Entre les trous.

Pour occuper son temps, il lit les livres de la bibliothèque de Charleville. Dédaignant Corneille et Lamartine, méprisant les Parnassiens, il se plonge dans Helvétius et Jean-Jacques Rousseau, aggravant ainsi, et par sa faute, son athéisme. Mais, savait-il bien ce qu'il faisait ? Il avait à peine dix-sept ans, et je suis porté à croire qu'il agissait ainsi par bravade. Pour s'amuser, il se moque un peu des assidus de la Municipale, qui affectent de le mépriser. Il compose le poème, *les Assis* :

Ils ont greffé dans leurs amours épileptiques
Leur fantasque ossature, aux grands squelettes noirs
De leurs chaises ; leurs pieds, aux barreaux rachitiques,
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs.

Mais, tout à coup, dans sa retraite arrive ce cri : Paris a capitulé. C'est le règne de la Commune. A moitié communard. Rimbaud veut partir. Il se figure que l'on doit mener dans la capitale une vie de fraternité. Il y va deux fois, mais revient désabusé. Il a vu les horreurs, les incendies, les massacres, les crimes. Dégoûté, il écrit un poème, *Le cœur volé*, où il exprime toute son amertume et sa désillusion.

En ville, on se le montre du doigt, on lui jette des pierres. Mais lui, indifférent, se promène, la pipe en bouche, et, de temps en temps, pour s'amuser, il écrit, sur un mur ou sur un banc, avec un morceau de craie, quelque blasphème. Il veut épater son temps qui ne le comprend pas. Dans deux lettres à ses amis, il

expose sa théorie du poète-voyant. Il a honte d'avoir déjà écrit dans les anciennes formes. Il veut une poésie nouvelle, toute de rythme et de couleurs. Et, pour réaliser sa poétique idéale, il va écrire *Ce qu'on dit à propos des fleurs* et *Bateau ivre*.

Dans son premier poème, aux végétaux français, toujours hargneux et ridicules, il oppose la flore des tropiques et de ses songes. Puis, devant l'impossibilité de ce qu'il demande, il injurie, il condamne sa sottise et son absurdité. Mais c'est *Bateau ivre* qui le fera le plus connaître. Là, il rompt toute attache avec le monde et sous le symbole d'un bateau sans gouvernail et abandonné aux flots, il raconte sa destinée : tout voir, tout sentir, tout explorer. Son imagination puissante et sa soif du nouveau l'entraînent vers l'inouï, le fantastique. Il dit :

Je sais les cieux crevants en éclairs et en trombes
Et les ressacs et les courants, je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu, quelquefois, ce que l'homme a cru voir.

Le voyage se poursuit dans le monde entier :

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braise,
Echouages hideux, au fond des golfes bruns.

Il se baigne « dans le poème de la mer infusée d'astres » où nagent des « poissons d'or » parmi « les écumes de fleurs » poussé par « d'ineffables vents ». Comme son bateau, « planche folle escortée des hippocampes noirs », il a parcouru l'océan des idées et des rivages. Ce poème est beau : il enthousiasme par ses mots, par son rythme, et je dirai presque par son désespoir. En somme, *Bateau ivre* résume tout l'état d'âme de Rimbaud : ses colères, son impuissance, ses imprécations, son fantastique.

Par ses amis, Rimbaud connut Verlaine ; il s'embarque de nouveau pour Paris, où, par sa liberté de propos et ses idées avancées, il se fait remarquer, mais aussi haïr de tout le monde. Il n'y eut que Verlaine qui le comprit et qui admira sa « prose de diamant ».

Puis, atteint de la frénésie des voyages, il entraîne deux fois Verlaine : en Belgique, puis en Angleterre. A Londres, ils se brouillent, puis se réconcilient de nouveau à la suite d'une maladie de Verlaine. Bons amis, ils se rencontrent de nouveau en Belgique, où éclate un incident ou plutôt un drame. Un soir, Verlaine revient à la maison commune dans un étrange état de surexcitation. Il s'adosse à la porte et tirant un pistolet de sa poche, il blesse son ami au bras. Dégrisé, il s'excuse et accompagne Rimbaud à la gare. En route, sa folie le reprend, on l'arrête

et on le condamne à deux ans de prison. Rimbaud retourne à Charleville plus maussade que jamais, et là, il compose un poème intitulé *Une saison en Enfer*. C'est une suite de mots alignés sans ordre, des imprécations, des blasphèmes, des bénédictions, des appels, enfin, un fouillis inextricable. Les uns y ont cru voir le christianisme de Rimbaud, d'autres y discernent son athéisme déclaré ! Mais on apprend soudain que Rimbaud a brûlé presque tous les exemplaires d'*Une saison en Enfer*. Que s'est-il passé ? Voulant le calme, la paix, « le vide », Rimbaud a fait disparaître son œuvre. Il essaie maintenant de se reposer. Mais son amour des voyages ne le lui permet pas.

Il repart en Angleterre, se perfectionner dans la langue. De Londres, il va en Allemagne, traverse la Suisse, le Tyrol, et tombe malade. Guéri, il revient à Charleville où il passe l'hiver de 1875. Au printemps, il part pour l'Extrême-Orient, s'enrôle dans l'armée hollandaise à Java, déserte et revient en Europe. Il voit la Suède, repasse en Angleterre, descend jusqu'à Bordeaux, et revient chez lui à pied. Dégoûté de l'Extrême-Orient, il veut voir l'Arabie, l'Égypte. Il tente de traverser la Roumanie, mais on l'arrête. Enfin, en 1878, il descend à pied jusqu'à Gênes et s'embarque pour Chypre où il travaille dans les carrières. Malade, il revient se reposer chez lui et repart pour Chypre, puis pour Alexandrie et les ports de la mer Rouge. Enfin il arrive à Aden où il trouve un emploi d'acheteur de café. Son patron l'envoie à Harrar au sud de l'Abyssinie. Il apprend le dialecte du pays et se fixe à Harrar, qui lui sert de quartier général. A partir de ce moment, Rimbaud a trouvé sa vraie voie. L'Abyssinie va l'occuper jusqu'à sa mort. Il est pris tout entier par le charme de ce pays. Il aime la terre africaine, et songe à l'explorer. Mais les moyens lui manquent. La guerre éclate entre l'Abyssinie et l'Égypte. Harrar est mis en état de siège. Enfermé comme dans une prison. Rimbaud rongé son frein. Enfin, sa maison d'Aden lui fournit le nécessaire, et le voilà qui s'enfonce dans l'intérieur, à la tête de sa caravane, plus explorateur que marchand. Il s'enfonça le plus avant possible dans cette Abyssinie mystérieuse, dans l'Ogaden, que personne avant lui n'avait violé. Il revient de là avec toutes sortes de richesses et un compte rendu détaillé pour la Société de géographie.

Les affaires le rappellent un moment à Aden, puis, avec quelques milliers de fusils, il repart pour la capitale de Ménéliék qui se prépare à la guerre. Du port où débarqua Rimbaud, à Ankober, il y a une route affreuse à suivre. C'est un pays dénué de tout, aride, sec, sablonneux et infesté de brigands.

Néanmoins, il part. A mesure qu'il avance dans le pays, le charme mystérieux abyssin le saisit, le pénètre et malgré la fatigue et les privations, Rimbaud est heureux. Il est ivre de grand air et d'espace, il veut s'étendre, voir, visiter, approfondir tout. Sur le petit cheval à la crinière fauve, les pistolets dans les fontes, la carabine en bandoulière, il marche derrière sa colonne, à travers sables, herbes, montagnes, fleuves et marais. Il traverse un pays dangereux avec une paix sereine dont il n'avait jusqu'ici jamais joui. Il pénètre partout. Il observe et étudie le terrain, dresse des plans et des rapports qu'il envoie plus tard à ses amis. La vie nomade qu'il s'impose lui plaît. Pour rien au monde il n'abandonnerait son état. Son âme, jusqu'ici jamais satisfaite, a enfin trouvé un chemin, un canal par où elle va s'épancher. L'air sec et chaud du désert le frappe au visage, et, dressé sur ses étriers, il l'aspire avec volupté, il en emplît sa poitrine. Son visage bronzé par le soleil africain a pris une dureté qui donne à Rimbaud un tout autre aspect. Il est sûr que ses amis ne le reconnaîtraient pas. Au fait, se souvient-il bien de ce que furent ses amis ? Il semble les avoir tous oubliés. Il n'entend plus parler de Verlaine même. D'ailleurs, que lui importent maintenant ses amis et tout le monde ? Il les ignore. Il se donne tout entier à cette Afrique, à cet Orient qui l'attirent depuis son enfance. Il a voyagé partout, et nulle part il n'a trouvé de satisfaction. Eternel désabusé, il a vu toutes les contrées de l'Europe et l'Europe ne lui a rien dit. Il ne se rappelle plus très bien sa jeunesse. Il revoit encore, mais vaguement, ce jeune homme bien bâti, en pleine santé, la mine débraillée se promenant dans les rues de Charleville ! C'est là qu'il est né. Charleville, pour lui, ce fut son port d'attache. La maison, l'école et surtout la Meuse aux beaux méandres, il s'en souvient encore. Mais que tout cela est loin derrière lui. Puis il songe à ses écrits. Ses vers ! ce qu'il en rit maintenant de ses vers sans queue ni tête. *Bateau ivre*, *Une saison en Enfer* ! Que de supplications, de bénédictions, d'imprécations ! Quelle rage comique ! Comment a-t-il pu écrire tout cela ? Mais il était fou. Il hausse les épaules : « Que j'étais bête en ces temps-là. » Il convient de son erreur. Le désert l'a charmé, et devant le désert, son désert, son âme s'ouvre enfin.

Il arrive à Ankober avec sa marchandise. Déception ! Ménélick n'est pas là. Il faut de nouveau voyager. Mais à lui, que lui fait la fatigue ? Marcher ! la belle affaire ! Il a été « l'homme aux semelles de vent » ; en avant donc ! D'ailleurs, c'est dans le désert qu'il marche. Il surmonte les plus grands obstacles, car le pays est en guerre, et arrive enfin à Ménélick à qui il vend sa mar-

chandise. Puis, le voyage continue vers le sud. C'est toujours le même désert, mais aussi le même enchantement et la même joie. On arrive enfin à Harrar. Il va se reposer au Caire, puis revient à son quartier général avec trois mille fusils pour Ménélick, en lutte avec les Italiens. En 1888, il ouvre un comptoir à Harrar. Quelques Européens, entre autres l'explorateur Borelli, viennent le visiter. Ses affaires vont assez bien, il réalise d'importants bénéfices. Son caractère a évolué ; il est toujours emporté et fougueux, mais maintenant, il ne rit presque plus, son visage se voile de mélancolie, loin de France. Bientôt, il dirige sa marchandise vers Djibouti, port français. Il songe même à aller se marier à Charleville. Mais le destin veille : Rimbaud va être enfin vaincu.

En février 1891, en pleine prospérité, Rimbaud est atteint d'une tumeur au genou droit. Il décide de partir. Après d'indicibles souffrances, il s'embarque pour Aden. Il traverse la mer Rouge, la Méditerranée et arrive à Marseille. Il fallut lui couper la jambe. Il revient chez lui et s'installe dans sa ferme. Mais pour lui, habitué à la chaleur, à la vie d'Afrique, au climat d'Abyssinie, l'existence froide des Ardennes ne convient pas. Il veut retourner mourir en Abyssinie, revoir Harrar et ses blanches terrasses, ses caféiers, et ses plantations de coton. Il veut revoir le ciel abyssin, le beau ciel pur et les belles nuits torrides. Il part. Le voyage jusqu'à Marseille le fait horriblement souffrir ; il doit se remettre au lit.

Dès lors, la mort approche. Cependant, Rimbaud appelle toujours Harrar dans son délire. Il veut revoir Harrar. Qu'on l'y transporte, qu'il souffre, mais qu'il revoie la ville de ses rêves. Sa sœur Isabelle l'incite à la conversion. Il ne résiste pas ; il se convertit, se confesse et meurt calme et serein.

Rimbaud fut un homme extraordinaire. Quel homme et quel malheureux ! Il a été en quelque sorte le « Juif-Erreur du XIX^e siècle. » Mais qu'on ne s'y trompe pas : Rimbaud n'a fait que parcourir les étapes de toute vie humaine. Etant une âme plus passionnée que les autres, il a exagéré toutes les occasions de sa vie, voilà tout. Il a été un homme d'une insatiable avidité, doué de surhumaines puissances de révolte et de renoncement, affamé de bien, mais trouvant dans le mal une enivrante volupté.

Pauvre Rimbaud : Il eût été capable de grandes choses : à des hommes de sa trempe, rien n'est impossible. Tout dépend simplement du premier coup de barre. Il n'a été qu'un « homme de génie, de révolte, de misère et de douleur. »

Aziz AMAD.

LE VÉSUVÉ

*Le jour, en son déclin, de ses rayons caresse,
De l'horizon songeur, l'empire vapoureux ;
Sphinx noir et fier d'orgueil, le Vésuve saigneux
Semble, la bouche au vent, aspirer la noblesse ;*

*Sur son torse brûlant, fulgurant de hardiesse,
Le zéphyr vient tout frais et s'en va tout fiévreux ;
Sur son aride pied, au contour écumeux,
En crinière s'abat l'onde dans son ivresse.*

*Jaloux de sa puissance et traitant en vainqueur,
De sa gorge s'échappe une âcreur sulfurique
Donnant à chaque chose un souvenir antique.*

*Et quand ce souffle amer devient provocateur,
Que le géant frémit dans toute sa colère,
Alors d'Herculanum, se lève l'ombre austère.*

ALDO RAMACCIOTTI.



— *Monsieur Autogire* —

MONSIEUR Autogire a, sans doute, beaucoup à faire, car à n'importe quel moment que vous l'abordiez, il vous toise d'un air ennuyé en disant d'un ton rogue : « Monsieur, je suis pressé ».

Monsieur Autogire porte des souliers bas à bout exagérément carré au-dessus desquels flottent les jambes d'un pantalon gris-vert que l'usage a plissé en accordéon. Un gilet marron, à longues pointes, et entièrement boutonné, encadre une cravate cerise négligemment nouée à un col de chemise plus ou moins chiffonné ; la silhouette est originalement complétée par une longue redingote à l'antique, de couleur noisette, toujours flottante.

Monsieur Autogire vient de descendre de chez lui. Dans l'escalier, il a failli, trois fois, se rompre le cou par excès de vitesse ; il a à moitié renversé le propriétaire en le saluant, et à la porte, il est entré en collision avec sa puissante concierge.

Bref, le voilà sur le trottoir. Monsieur Autogire se met en marche. Il est extrêmement curieux de voir marcher Monsieur Autogire. Tout d'abord il se fend d'un angle de 45°, puis il avance fougueusement une jambe, puis l'autre, manque de tomber en glissant sur une pelure d'orange, repart, plante cavalièrement son gibus sur ses sourcils, fait tourner sa canne, et, redingote au vent, tourne au coin de la rue.

Suivons-le.

Monsieur Autogire, au pas accéléré, se dirige vers la plus proche station de tramway. Pour ce faire, il doit traverser la rue. Aussitôt il lève sa canne au-dessus de sa tête en manière de signal d'arrêt. Malheureusement un cycliste, facétieux ou distrait, fait gentiment asseoir sur son guidon Monsieur Autogire, après lui avoir préalablement passé sa roue d'avant, entre les jambes. Monsieur Autogire, à grand'peine, retrouve son équilibre et repart de plus belle, le teint un peu plus congestionné qu'auparavant.

Arrivé à destination, il s'élance d'un bond dans le tramway et marche assez lourdement sur les pieds de cinq ou six voyageurs

qui ne manquent pas de le regarder de travers. Monsieur Autogire salue et fait mine de s'asseoir, mais le véhicule démarrant brusquement, Monsieur s'affale sur les genoux du voyageur d'en face ; Monsieur Autogire s'excuse et prend enfin contact avec la banquette...

Au terminus, tout le monde descend. Monsieur Autogire brandit sa canne et prend la portière d'assaut ; mais là, il est projeté dehors, un peu trop vite à son gré, car il s'écroute dans les bras d'une brave femme nantie d'un énorme panier d'œufs frais : voilà Monsieur Autogire transformé en omelette ambulante. Il est obligé de rentrer chez lui ; il est furieux, aussi arrose-t-il les passants de blanc et de jaune au moyen de gestes de menaces effrayants et suggestifs. Certains ne trouvant pas l'aspersion de leur goût, transforment Monsieur Autogire en véritable omelette battue.

Enfin, il réintègre son domicile plus pressé que jamais... de se débarbouiller.

Je tiens à vous dire que, tout dernièrement, Monsieur Autogire a conquis de haute lutte le record de la bosse.

ARMAND GERMAIN.



Statue équestre de Méhémet-Ali.

Photo P. Chalhoub.
(Photo primée).

Le Dialogue des Ombres

C'est par une soirée hivernale et brumeuse
Où la gent écolière ardente mais frileuse
Trépigne en attendant le signal du départ...
Par un nouveau volume absorbé pour ma part,
Peu s'en faut qu'une chute imprévue et fâcheuse,
Sur le vieil escalier aux degrés si fuyants,
De tous les écoliers rompe l'ordre des rangs
En les arrêtant net dans leur course tougueuse.
Attiré par le calme, ou par distraction,
Je viens en cette salle, et sans prétention,
Dans un certain fauteuil commode, presque large,
Servant au président pour mieux remplir sa charge,
Je m'affale et déguste, avec un grand plaisir,
Les lignes de mon livre et les mots à loisir...
Cependant le jour baisse et vraiment je regrette
D'être obligé si tôt de relever la tête.
Je médite un instant sur ces grands différends
Qui surgirent un jour entre tous ces géants :
« Viens défendre, Perrault, la France qui t'appelle ! »
Ce cri de Desmarets dénotant tout son zèle
A mon oreille encor retentit faiblement.
Dans mon large fauteuil, m'étendant mollement,
« Ah ! vraiment ce Perrault ! » que soudain je murmure ;
O surprise ! ô stupeur ! les bustes blancs et froids
De nos maîtres à tous pour la littérature
Semblent se ranimer, et tout comme autrefois,
Leur âme, leur génie et leur voix, leur visage,
S'éveillent à la fois. Racine en son langage,
A gauche se tournant, s'adresse à son voisin :
« Est-ce admiration, lui dit-il, ou dédain ? »
— De l'admiration pour Perrault, cher Racine !
— Pourquoi n'en avoir point ? intervient Lamartine.
Molière lui répond : « Est-ce que par hasard
Vous en pourriez montrer encore à son égard ?
— Loin de tout parti pris, souvent je me demande
Si le génie ancien ne fut qu'une légende.

— Ami, soyez prudent ; Corneille est là tout près ;
Si jamais son oreille à vos accents outrés...
— Je suis loin d'être sourd ; je vous entends, Molière.
Votre mot, Lamartine, est plus que téméraire,
Oserez-vous nier la valeur des Latins ?
— Les Grecs, jette Racine, en valent-ils donc moins ? »
Lamartine ne veut, selon toute apparence,
Par un dire inhabile ou manquant de prudence
S'aliéner un Corneille. Aussi Chateaubriand,
Evitant un rival si noble et si puissant
S'adresse au sentiment incarné dans Racine ;
Son buste émerge, blanc, de la pénombre fine
Qui règne dans la salle entre ces quatre murs.
« Il est vrai, lui dit-il, que bien loin d'être obscurs,
Les Anciens sont toujours vos maîtres et les nôtres,
Mais dans certain sujet écrit par l'un des vôtres
Et qui ne manque pas de goût très sûr et bon,
Intitulé je crois... « Lettre à l'Académie »,
— Je suis présent, messire.

— Ainsi quoique affermie

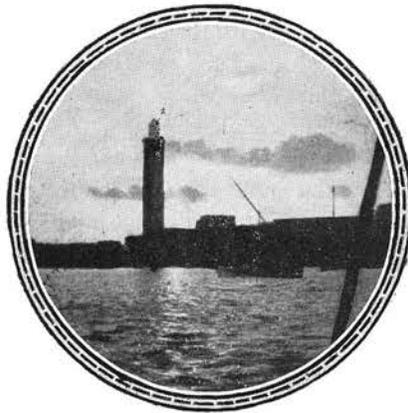
Votre voix toujours pure, ô le doux Fénelon... »
Victor Hugo l'arrête et lui demande grâce :
« Je ne fus pas prélat et n'aurais pas l'audace
De convaincre sitôt un si brillant auteur
Dont l'esprit tout classique a rendu discoureur.
— A moi, Victor, deux mots, clame aussitôt Corneille,
Qu'avez-vous prononcé ! mais qu'entend mon oreille ?
— Vous-même tout d'abord, veuillez bien m'exprimer
Vos propres sentiments, vos façons d'estimer.
Le Romantisme est-il ou non appréciable ?
— Je ne puis le louer ; il n'est pas condamnable,
Soit. Mais cette couronne enviée en tous temps
Par de plus grands que vous et par de plus puissants,
Cette couronne, dis-je, est pour notre génie.
— D'accord ! mais donnez-nous une autre « Iphigénie »,
Un « Misanthrope », un « Cid », un « Pompée », une « Esther »,
Afin que je m'incline en un sourire amer.
— Hernani ne vaut-il votre fougueux Horace ?
— Ruy Blas peut égaler Rodrigue ou Curiace ?
— Rien ne vaut Giliatt ; aussi, dans les dangers,
Il n'a rien de commun avec vos grands guerriers.
— Eh quoi ! La grandeur d'âme incarnée en Rodrigue
Ne serait préférable à toute votre intrigue ?

- A libérer le vers nos cœurs ont concouru.
— Avec plus de rigueur nos chefs-d'œuvre ont paru.
— Pourquoi vous bornez-vous à ces règles prescrites
Par Despréaux, sans doute, et dont les justes suites...
— Que faites-vous d'abord de l'ode et du quatrain ?
— Je disloquai ce grand niais d'alexandrin.
— Acte peu réfléchi, répréhensible, indigne,
Par lequel à jamais on aurait vu le signe
De notre décadence après nos si beaux vers.
— Le rationalisme et tous ces grands travers,
Vous les attribuez aux auteurs romantiques ?
— Oui, je le fais ; et vous, et les néo-classiques
Avez contribué, par vos méchants écrits,
A détourner de nous, les cœurs et les esprits ;
Ainsi quoi d'étonnant si les goûts romantiques
Absorbent la plupart des grands talents critiques
Qui fréquentent ce lieu ? Nous avons, en entrant,
A droite Lamartine, à gauche Hugo le maître ;
Et ces puissants géoliers regardent la fenêtre
Près de laquelle, altier, se tient Chateaubriand ;
Flattez-vous de régner sur les intelligences.
— De quoi vous plaignez-vous ? Où donc sont nos offenses ?
Vous trônez presque tous en la place d'honneur ;
Recevez notre hommage, et dans votre grandeur
Laissez-nous l'action.
— Vos fautes sont perfides,
Agissez-vous en bien ? Sous des dehors candides
Vous cachez vos projets. C'est bien original.
— Mais je préfère encor que l'esprit général,
Malgré vos jugements, soit un peu romantique.
— Et moi, mon cher monsieur, je le voudrais classique.
— Alors, chacun son goût.
— Le vôtre est dépravé,
— Je m'y confie encor...
— Bien qu'il soit réprouvé.
— Quel mal avons-nous fait, que faut-il pour vous plaire ?
— Un peu plus de raison. Pourquoi ne faire taire,
Ou tempérer du moins, l'imagination,
La personnalité, le rêve, le lyrisme,
Votre mélancolie et votre pessimisme ?
Pourquoi n'étudier...
— Le « moi », la passion...

- Méritent-ils l'honneur ?
— Vous aime-t-on à l'aise ?
— Nous sommes les flambeaux de la langue française.
— Nous le sommes aussi.
— Nous égaleriez-vous ?
— Vous êtes écrasés et prenez le dessous.
— Ne terminerez-vous vos coups et vos morsures ?
— Ne mettez-vous un terme à toutes vos injures ?
— Ton insolence, Hugo...
— Bon Corneille, tout doux.
— Ah ! grand saint fondateur de l'École chrétienne
Vous m'imposez silence et ma voix incertaine
Sans indignation se tairait sous ces coups ?
— La charité, Corneille.
— Il me faudrait bien rendre...
— Vous la prêchez si bien ; mais ne dois-je défendre
Notre esprit, notre sang, nos travaux, notre honneur ?
Oui, j'acclame bien haut notre siècle penseur.
Ah ! le beau dix-septième et sa psychologie,
Ses mœurs et sa raison, sans grande analogie
Avec les autres temps. C'est le plus florissant
De la littérature. Otez-le de l'histoire ;
Que peut-il bien rester ? Un vide bien notoire
Que le fier Romantisme en son ressort puissant
Aurait voulu combler. Que les murs de la salle,
De tous mes sentiments envers cette cabale,
Soient témoins en ce jour. Nous seuls avons ancré
L'honneur du lis de France. Et sous ce lis sacré
D'un roi noble et vainqueur, ou faible ou débonnaire,
Sous le trophée affreux, révolutionnaire,
Sous l'Aigle impérial ou la « Res publica »
Que l'avis général, que Dieu même attaqua,
Notre esprit a toujours fait l'âme équilibrée.
Partout on nous bénit, mais sans nous imiter.
On nous jalouse en tout, on ne fait que citer
Notre œuvre gigantesque, admirable, admirée.
Que les Classiques donc, vrais maîtres absolus
De la langue française évincent ces perclus.
Puisse-t-ils tous régner sous la voûte azurée
Et répandre... » Il se tait. Sa voix est refoulée
Par son émotion. Alors se redressant,
En sa noble attitude, où perce cependant
Le bonhomme, il s'écrie en accents énergiques :
« Vivent nos chers Anciens et vivent les classiques ! »

Ceux-ci frémissent tous et d'exaltation
Ils répondent en chœur : « Honneur, affection
A notre sympathique et vieil ami Corneille ! »
Les Romantiques, eux, gardent leur sérieux.
De tels mots et surtout une oraison pareille
Ne peut déconcerter leurs cœurs ambitieux.
Ils se sont regardés et leurs yeux semblent dire :
« Nonobstant la fureur d'un Corneille et son dire,
Le Romantisme encor conserve sa valeur ».
Les bustes, là-dessus, reprennent leur froideur.
J'écarquille les yeux ; obscurité complète,
Rêve ou réalité. Je ne le sais encor.
Je retrouve à tâtons la porte humble et discrète,
Après avoir heurté dans mon rapide essor
La totalité nette... au moins une partie,
Des sièges qui là-bas entravent la sortie.
Quant à l'extérieur, je me retrouve enfin,
Je médite en mon cœur et redis en refrain
Tous les mots de Corneille, en murmurant pour clore :
« Ames de nos auteurs, revenez-vous encore ? ».

G. CHARLES.



Le Phare d'Alexandrie.

*Photo O. Coen,
(Photo prime.)*



Une Partie de Chasse

L'AUTO filait à vive allure sur la route blanchâtre qui s'étendait devant nous ; de temps en temps, l'aboiement d'un chien interrompait seul la monotonie du silence qui pesait sur la nature. Le ciel que n'éclairait encore aucun rayon, était sombre et sans étoiles ; la lune, qui semblait nous bouder, se cachait dédaigneusement à l'horizon.

A gauche de la route, des trous noirs et béants nous décelaient la présence des carrières ; çà et là, les étincelles et les flammes d'un four à chaux criblaient l'obscurité de mille points brillants. A droite, la mer s'étendait calme et dans une obscurité que ne perçaient que les lumières pâles de quelques falots de pêcheurs. Mais la route s'en éloignait progressivement. Bientôt se succédèrent les villages de Dehela, Shindidi, Agami, dont les sombres dattiers s'estompaient sur le ciel.

Devant nous, une chaîne de collines barrait la route. Bientôt nous les atteignîmes et l'auto, ronflant et trépidant, entreprit leur escalade.

A moitié endormi, je m'étais couché au fond de la voiture, lorsque des cris d'admiration me réveillèrent en sursaut

« Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Regarde ! » fut la seule réponse.

Je regardai et je vis à plus de cent mètres au-dessous de nous, le lac Mariout étendant ses eaux calmes bordées d'un côté par une ligne de dattiers et de l'autre par les sables du désert qu'interrompait çà et là la verdure d'une oasis. Nous étions en ce moment sur le point culminant de la chaîne, dans un col rocheux que nous surnommâmes le « Col de la Mort », à cause de son aspect sombre et défiant, qui ressemblait à certains passages des montagnes rocheuses bien décrits par Fenimore Cooper ou Gustave Aymard. La descente fut vraiment impressionnante ; la route, avec une pente vertigineuse, serpentait à travers les replis du terrain assez accidenté.

Mais bientôt à la route empierrée que nous venions de suivre, succéda une piste en terre battue comparable au meilleur macadam de la ville.

Jugeant que notre situation n'avait plus rien de critique, je m'étais rejeté au fond de la voiture et allais me rendormir, lorsque des éclats de rire frappèrent mes oreilles : notre chauffeur, trompé par l'obscurité, avait tout simplement quitté la route pour s'engager dans les champs. L'erreur réparée, nous dépassâmes bientôt la maison, déjà en ruine, dans laquelle les bédouins massacrèrent, il y a trois ou quatre ans, un Russe et sa fille.

La nuit étendait encore son manteau sur la nature que nous étions déjà arrivés au rendez-vous fixé avec le bédouin Aly, grand chasseur, que ses compatriotes considèrent comme leur chef.

Au son de trompe de l'auto répondit un appel, et notre guide apparut sur la route, surgissant d'un buisson dans lequel il dormait depuis la veille.

Alors, une fois les salamaleks d'usage échangés, nous abandonnâmes la route pour nous engager dans le lit desséché du lac Mariout.

Bientôt, nous atteignîmes les montagnes, et notre guide, jugeant leur traversée difficile, se lança en éclaireur devant nous, avec l'air de dire à la proéminence : « Tu dois céder ! » L'auto, haletant, ronflant, grinçant, nous secouait horriblement ; enfin, sans trop de maux, ni de contusions, nous parvînmes à l'endroit critique de la chasse. L'aube qui pointait à l'horizon, en éclaira le début ; enfin, le soleil resplendissant dans un ciel sans nuage, apparut peu à peu au-dessus des monticules.

Dispersés aux quatre coins de la plaine, nous en battions les plus maigres fourrés ; de temps en temps, une détonation retentissait, suivie d'une explosion de joie.

Tout à coup, un cri se fit entendre : c'était le bédouin qui nous faisait signe de nous coucher dans les herbes, nous montrant sur les bords d'un petit étang, à cent mètres au-devant de nous, un héron « au long bec emmanché d'un long cou ».

Se jetant à plat ventre, l'indigène rampa vers le bel oiseau qui se promenait sans inquiétude.

Notre émotion était intense ; un héron à aigrette, quelle belle proie ! Nous dévorions l'oiseau du regard, nous observions le moindre de ses mouvements ; soudain, il releva vivement la tête, il semblait flairer quelque danger : allait-il s'envoler ?

Le chasseur, ayant chargé son fusil à gros plombs, s'avança jusqu'à une trentaine de mètres, puis se redressant à demi, il déchargea le premier coup de son arme sur l'animal qui s'abattit et mourut après quelques sursauts d'agonie. Aussitôt, nous nous

levâmes comme des fous, et, en poussant des cris de triomphe, nous courûmes vers l'oiseau qui gisait à terre, sa belle tête toute maculée de sang et de boue.

Ce premier exploit cynégétique était de bon augure ; Diane nous livrait son empire.

Nous entrâmes résolument dans un terrain en friche et où il nous fallut marcher parmi des buissons épineux au risque d'ensanglanter nos jambes, mais l'endroit était si giboyeux et la capture si facile que nous ne prîmes pas garde aux morsures de l'épine. Les cailles, les tourterelles, les alouettes même qui gazouillaient joyeusement dans l'air, tombaient impitoyablement sous nos coups.

Vers les huit heures, notre hôte nous fit changer de terrain afin de chasser le pigeon sauvage. Ces volatiles, qui volent parfois par centaines, s'attroupent autour des puits, justement à cette heure. Il nous était donc facile d'en attraper une grande quantité au moyen de quelques ruses. Mais par malheur, les pigeons s'étaient déjà installés autour de la source et, dès qu'ils nous virent venir, ils s'enfuirent à notre grand dépit. Nous ne pûmes en prendre aucun car, s'étant désaltérés, ils ne revinrent plus.

Nous parcourûmes ensuite les dunes de sable le long de la mer. Nos pieds s'enfonçaient dans ce sol mouvant, et bientôt la fatigue nous envahit.

Il nous fallut penser au retour, d'autant plus que le soleil dardait ses rayons brûlants sur nos têtes.

Ayant envoyé l'auto en avant pour franchir la montagne, nous la gravîmes par un autre endroit plus rapproché, mais plus escarpé. Je marchais péniblement, le fusil jeté sur l'épaule, lorsque, apercevant devant moi un tas de pierres sèches, j'allai y chercher quelque peau de serpent ; m'étant incliné, je bouleversais déjà quelques blocs, lorsqu'un animal à robe fauve en bondit, je me rejetai vivement en arrière, mais, reconnaissant un lièvre, j'épaulai, et je déchargeai vivement mon fusil sur l'animal qui était déjà loin.

Le bédouin qui marchait à quelques mètres devant moi, entendant mon cri, se retourna, et tira aussi ; mais nos deux coups portèrent à faux ; le lièvre s'enfuit et... court encore.

Tout dépité de mon échec, je pestai contre mon manque de sang-froid, lorsqu'un vol de perdrix passa assez près, au-dessus de nos têtes. Aussitôt, mes compagnons résolurent de les poursuivre, mais je refusai de les accompagner, sachant que ces oiseaux sont très difficiles à capturer.

Je descendis dans la plaine où paissait un troupeau de chameaux : en examinant ces bêtes qui broutaient si paisiblement, mon regard s'arrêta sur un buisson que quelques plumes vertes piquaient de leur belle couleur. Je m'en approchai, lorsque l'oiseau dont elles formaient le plumage partit à tire d'aile ; cette fois, possesseur de tout mon sang-froid, je l'abattis. C'était un oiseau au superbe plumage vert, bleu, et violet. Bientôt je vis arriver mes compagnons qui n'avaient pas pris de perdrix ni de courlis, mais qui, par contre, exhibaient non sans fierté deux engoulevents et un coucou.

Alors, après nous être restaurés, nous remerciâmes notre obligéant bédouin et nous partîmes.

L'auto roulait tranquillement sur le bord du lac, lorsque le chauffeur qui suivait attentivement la piste, nous montra un oiseau perché sur une pierre ; c'était un épervier qui guettait une alouette planant dans l'air. Une décharge eut tôt fait d'abattre l'oiseau. C'était un beau spécimen de l'espèce, il avait les pattes et les plumes inférieures du corps ainsi que le bec jaunes et les parties supérieures grisâtres.

Ce fut la dernière pièce de gibier qui s'ajouta à l'hécatombe déjà faite.

JOSEPH BONETT.





Noctambulant

Sur ma terrasse

Un subtil air bleuté, presque noir, mais humide flotte
Sur ma terrasse, où je m'enivre des senteurs vespérales,
il me semble que je ne pourrai m'endormir

Je hasarde un regard vers le ciel. Les étoiles semblent briller
comme des points de suspension, logique conséquence des folâtres
projets que conçoit, sans chercher, mon plus folâtre esprit ...

La lune sourit.... Qu'elle est belle la lune orientale, sultane
des déserts !

Quelques souvenirs effleurent le présent qui s'enfuit

Autour de moi, des formes sombres : terrasses, minarets,
chevelure de palmier, ont l'air de vouloir me pénétrer de poésie.
Je souris, d'abord, de leur naïveté. Mais elles se font plus sombres,
plus tragiques. Par moment, je crois qu'elles arrivent à m'émou-
voir

J'essaye de me distraire

Un miaulement sinistre ... du papier qui érafle la pierre ...
de nocturnes oiseaux qui font des éclairs sombres dans le soir
qui s'accuse ...

Et je livre mon âme à toute la poésie qu'offre le paysage

Je l'abandonne à quelque doux souvenir du passé, à quelque
doux projet d'avenir, à quelque douce fantaisie de jamais

Des voix montent qui interprètent, en accords mélodieux, les
harmonies présentes de la nature

Tout se tait ... puis tout chante : c'est le jour après la
nuit ; ce sont les joies après les deuils

Mais la voix rauque d'un muezzin trouble l'immense harmo-
nie de la terre dans son rêve

Son timbre reste profane et dur ...

Mes nerfs se détendent : je sens mes paupières qui s'alour-
dissent : je m'endors

Un soir de pluie

Il pleut, par petits coups réguliers, énergiques

Pluie subtile, mais drue

Toute ma chambre est pleine du crépitement que font les gouttes de cristal en frappant chaque vitre

C'est encore la note gaie qui fuse du triste accord que rend le mauvais temps

Il pleut !

Mais, ce n'est pas une méchante pluie

Le ciel n'est pas très sombre; et là-haut, il y a même un bout de lune qui tremble, puis sourit

Comme on est bien, dans sa chambre, un soir de pluie ! ...

Il pleut !

Les gouttes se font maintenant plus rares, et plus molles, et plus larges, et plus lourdes

Les murs sont humides et froids; ils reluisent et frissonnent...

J'ouvre ma fenêtre; il me semble que je m'en trouverai mieux

Un air léger flotte dans l'atmosphère attiédie ...

Je sens des vapeurs capiteuses qui m'enlacent, qui m'enivrent ...

Le croissant de la lune a surgi tout entier de la nue qui le voilait

La pluie s'est faite plus frêle, plus menue

Un temps.

La pluie a cessé.

En mer.

UN petit vent versatile et taquin qui va, vient, monte, descend, tourbillonne en plissant, en ployant, en tordant pavillons, cordages, ou voiles, en imprimant à l'esquif qui m'emporte, un roulis qui me fait impression, mais dont bientôt je m'accommode

Son rythme devient souple

Le vent se fait plus doux

La mer est silencieuse

Dans l'air une sensation de passé

Sur les flancs de ma voile, une vaguelette, puis deux, puis trois qui donnent le branle à tout un carillon de pensées, d'impressions, de projets

Et je regarde l'eau qui tremblote et qui chante puis les astres qui scintillent et là-bas le port, la ville, le phare ..

Des danses de lueurs, des jaillissements de lumière, quelque chose qui saute, qui brille et disparaît quelque chose de très mouvant, fugitif, étrange parfois

Puis la nuit, le silence . . .

Un silence d'où montent le clapotis des vagues, le froissement joyeux de l'écume

La lune joue sur l'eau

Seules, les étoiles restent sévères dans leur fixité éternelle ...

Là-bas, la masse plombée de la ville, percée de mille points brillants

Et la mer ! O la mer !

Voluptueusement, je plonge les doigts dans l'eau qui court

Une ride à la surface qui tremble un remous une écume ... et de nouveau le calme insondable de la mer

Je pense aux grands navires partis sur la grande mer

Je pense à ceux qui voyagent ou s'exilent

Je pense à ceux qui ne reviendront pas

Mais il fait si bon rêver à la poupe du navire, et mesurer du cœur la distance croissante qui sépare des lieux aimés !...

Il fait si bon rêver à la proue du navire, et mesurer du cœur la distance décroissante qui sépare des nouveaux avenir, des nouveaux horizons et sonder, des yeux, les ténèbres pour y découvrir le faisceau lumineux et consolateur d'un phare très lointain

Je suis du regard une vague qui nonchalamment, naïvement, pousse son blanc bourrelet d'écume, vers la pleine mer .. Je la suis je la suis encore ... elle se perd

Ainsi s'en vont les jours et les êtres qu'on chérit

ALDO RAMACCIOTTI.



Coucher de soleil, en mer.

*Photo J. B. Dutton.
(Photo primée).*



= *Aïn-Zhalta* =

J'AIME beaucoup les voyages, c'est pourquoi je me permettrai, cette fois encore, de vous relater la randonnée que nous fîmes, en Syrie, au cours des vacances dernières.

Le pourquoi de ce voyage ? Hé ! mon Dieu, nous distraire, passer deux longs mois de complète liberté dans la montagne libanaise, loin des tracasseries quotidiennes de l'emploi ou de l'étude.

Mais, comme notre exode fut de longue durée et que je ne voudrais pas vous imposer la fastidieuse lecture d'un complet récit de voyage, j'en limiterai le compte rendu à notre seul séjour à Aïn-Zhalta.

Nous voilà sur la grand'route poussiéreuse qui zigzague sur la crête ou sur le flanc des montagnes. Le soleil est déjà haut et darde avec fureur.

Nous sommes confortablement installés dans deux superbes Renault de grandeur différente : la plus petite est pour la jeunesse, tandis que l'autre, une 40 chevaux, véhicule les grands.

Le paysage qui s'offre à nos yeux n'a rien de bien agréable : des champs incultes, des montagnes grises au visage sévère bordent la route et constituent la chaîne de l'Anti-Liban.

À la sortie de ces défilés s'ouvre la riche plaine de la Békaa. La route s'accompagne d'immenses étendues de vigne, de pastèques et d'autres végétaux aux fruits des plus savoureux. Nous atteignons bientôt le pied de la chaîne libanaise, à l'endroit où s'érige le petit village de Chtora, de quelque importance économique, car il se trouve être le point de départ de toutes les routes de pénétration qui rayonnent vers Zahlé, Baalbeck, Damas et Beyrouth.

Chtora veut bien pour quelques instants nous faire le geste d'une hospitalité fort engageante ! Nous en profitons pour nous rafraîchir et remettre les machines en état de fournir d'une seule traite et sans arrêt forcé la course qui nous reste à faire...

Cinq heures ! En route donc, et nous voilà repartis...

Une heure après, nous parvenions très heureusement au lieu de notre villégiature.

Aïn-Zhalta est un joli petit village blotti dans le fond d'une vallée où coulent d'abondants ruisseaux transformés, dans les coins agréables, en multiples cascades ; cependant beaucoup de maisonnettes neuves sont accrochées au versant parfois abrupt de la montagne que couronnent des bouquets de pins. Quelques hôtels, fort bien aménagés, rendent aux touristes le séjour des plus reposants, car l'air y est pur et sain, grâce aux effluves résineux des conifères qui y ont, eux aussi, élu domicile, et aux mille plantes odoriférantes qui tapissent les creux et les parois du terrain.

Après informations à un café tout plein du bruit d'une violente cascade, nous nous installons dans un hôtel de mine simple mais proprette que peuplent déjà une quinzaine de voyageurs.

De ma chambre qui surplombe la vallée, je jouis d'un point de vue magnifique. Il est regrettable que je ne puisse y séjourner plus longtemps, car notre halte sera de courte durée. Un brin de toilette, et nous descendons au café d'en face... Quel plaisir que celui de regarder l'eau bouillonnante et écumeuse jaillir du flanc de la colline. Là, groupés autour d'une table bien garnie, nous nous mettons à l'aise et restaurons, de mets du pays, l'économie de notre organisme quelque peu délabré.

Cela fait, et sur l'invitation de Papa, nous décidons de pousser une pointe à mi-côte de la montagne d'où s'échappe tant d'eau si bruisante et si fraîche ; il y a, paraît-il, une cascade d'une chute impressionnante : c'est la merveille de l'endroit. Nous voilà en route. Nous traversons des plantations très variées qu'arrosent abondamment des ruisselets limpides : nous sautons maints canaux qui s'élargissent au fur et à mesure que nous avançons ; puis, nous nous engageons dans des fouillis de verdure rendus presque inaccessibles par un enchevêtrement d'herbes hautes, de bois mort, de roches éboulées, moussues ou largement polies par le lavage des eaux courantes. Enfin, après beaucoup de fatigue, et non sans égratignures au visage et aux mains, nous nous trouvons en présence d'une superbe chute d'eau de 15 mètres de hauteur et tombant avec fracas dans une immense cuvette-réservoir alimentant et fécondant le pays d'alentour.

De là, point d'échappée : ni sur le ciel, ni dans la vallée : en haut, en bas, de tous côtés, de la verdure et de l'eau ; et cette verdure est si riche, si belle ! cette eau si chantante et si fraîche ! que, dans la lumière tamisée qui le baigne, cet endroit est un délice, un vrai coin de paradis.

Il était déjà tard quand nous revînmes à l'hôtel : j'étais bien las. Cependant, avant de me livrer au repos de la nuit, je voulus

revoir le site enchanteur qui s'étalait devant moi, mais, cette fois, dans la clarté argentée de la lune, vraiment belle dans le ciel pur et doux de cette région privilégiée du Liban...

La nuit fut calme et reposante...

Alors que les rayons du soleil levant filtraient à travers les rideaux de ma fenêtre, je m'habillai en hâte, afin de réveiller mes parents, comme il avait été convenu la veille, mais c'étaient bien eux qui m'attendaient dans le petit salon, ne demandant qu'à faire quelque escapade semblable à celle des jours précédents. Quant à moi, armé de mon flobert, je m'enfonçai dans un petit bois près de l'hôtel, et là, je chassai, je tuai impitoyablement toutes les pièces de gibier qui passaient à portée de mon arme. Après avoir abattu une douzaine de petits oiseaux, je retournai triomphant chez Papa, qui me félicita, non sans avoir jeté un regard de pitié sur mes petites victimes innocentes et frêles.

L'après-midi se passa à escalader le versant opposé d'Aïn Zhalta, à courir deçà et delà à la poursuite des papillons et à la cueillette des fleurs ; nous eûmes bientôt les bras chargés de toute la flore embaumée et de toute la faune légère de l'endroit.

Le lendemain, nous avions le plaisir d'aiguiller sur Deir-el-Kamar pour y saluer des parents...

Nous filons à toute allure ; la route superbe et assez étroite se taille au bord de précipices dont la vue me donne le vertige. De jeunes arbres longent le chemin sur un parcours de huit kilomètres et l'ombragent. Puis la montée se fait rude ; nos autos la gravissent avec peine. Après maints détours, on arrive sur une route fort bien aménagée. Quelques minutes encore et... nous y sommes.

On nous attendait avec impatience. Je fis connaissance avec mes nouveaux cousins. Leur maison est juchée sur un rocher hardi qui commande le val profond et étroit qui enserre la montagne taillée en pyramide et recouverte de florissantes plantations de vigne.

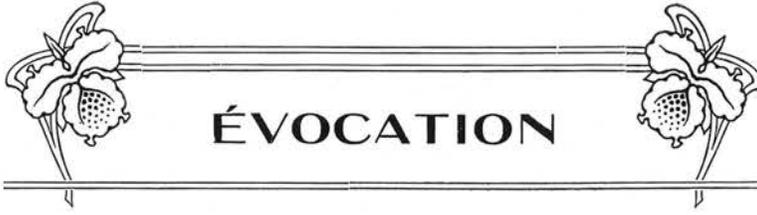
Par delà la gorge verdoyante, se dresse le fameux monastère où furent martyrisés des prêtres maronites.

Notre halte à Deir-el-Kamar n'eut qu'un temps très court, attendu que mon oncle de Damas, redoutant les randonnées nocturnes, ne voulait voyager qu'éclairé par la belle lumière du soleil du bon Dieu ; aussi brusquons-nous le retour...

Il est six heures quand nous réintégrons notre hôtel à Aïn-Zhalta.

Le lendemain matin nous quittions cet éden et prenions la route d'Aïtanit, le pays de mes pères.

HENRI KAIM.



*O Nil mystérieux, toi qui vis sur ta rive
Le Pharaon mystique et les bouillants Romains,
Tu baignes en passant et la plante chétive
Et le pied de granit des grands dieux africains.*

*Tu roules dans ton cours les terres nourricières
Qui font germer de l'or où ton flot a passé ;
Tu mêles, tu confonds lotus, roses trémières,
Emportant avec toi les odeurs du passé.*

*Tu mires dans tes eaux les beaux temples antiques,
Cénacles de tes dieux ou héros fabuleux ;
Et l'ibis sacro-saint, à l'angle des portiques,
Contemple avec respect tes flots miraculeux.*

*Le bœuf au front d'argent, premier dieu de l'Égypte,
S'est baigné dans ton cours, afin de le bénir ;
Et tes grands Pharaons faisaient creuser des cryptes
Pour t'honorer, afin de ne jamais mourir.*

*Et pourtant ils sont morts. Tu vis leurs funérailles,
Leur cadavre embaumé dans leur tombe d'argent,
Toi qui depuis toujours tous les siècles tu railles,
Et seul pour qui le temps paraît être indulgent.*

*Tu vis martyriser, formidables phalanges,
Sur tes rives en feu les Hébreux éplorés :
Et tu vis s'avancer, escorté par les anges,
Le Sauveur Jésus-Christ près des temples sacrés.*

*Plus d'une fois encor, de ton eau limoneuse
Tu rafraîchis Jésus reposant sur tes bords ;
Et depuis ce moment ce fut l'Égypte heureuse
Que tu baignas toujours dans d'éternels décors.*

*O Nil, tu vis venir, près de tes pyramides,
Les disciples du Christ, ardents au cœur de feu,
Qui devinrent des saints, peuplant les Thébâïdes ;
Par toi s'affermis le triomphe de Dieu.*

*Bien des siècles pourtant tu restas, là, dans l'ombre
En prodiguant à tous, tes dons et tes bienfaits ;
Mais les fiers Mamelouks, avec leur turban sombre,
T'éveillaient chaque jour au bruit de leurs forfaits.*

*Puis un jour des soldats venus du sol de France
Te franchirent, Nil, toi qui dois être admiré ;
Tu distinguas leur chef, modèle de vaillance,
Au regard clair et droit, et jamais éploré.*

*Oui, tu le protégeas, ce grand homme de guerre,
Car ainsi que le Sphinx, tu voyais l'avenir,
Et tu pus deviner sous sa sombre paupière
Sa gloire impérissable aux siècles à venir.*

*Et désormais, ô Nil, sur tes rives très calmes,
Fais jaunir l'or des blés, fais frissonner les palmes,
Fais neiger le coton qui deviendra de l'or ;
De l'Égypte sois dieu, sois bonheur, sois trésor !*

AZIZ AMAD.





Une Excursion ratée

Evian : 13 août, 7 heures du matin.

Je pars pour Genève. De ce pas, je vais rejoindre mes petits amis Henri et Charles Dulac, mes heureux compagnons de voyage.

Evian : Même jour, 9 heures du soir.

Dieu ! quelle Miss ! et quelle journée ! . . .

Vous vous étonnez de me savoir encore à Evian ? Eh bien ! cela ne m'étonne pas du tout, car cela devait m'arriver. Mais lisez plutôt.

J'étais donc parti, ce matin, de chez moi, tout heureux de pouvoir me donner libre carrière, et de faire, en compagnie de mes deux bons amis, une fugue à la ville-patrie de Rousseau.

Malgré l'heure matinale, Henri et Charles Dulac m'attendaient, encadrés dans la fenêtre à meneaux du salon. Du plus loin qu'ils m'aperçurent, ils dévalèrent les quelques marches de la villa, et ouvrant la petite porte du jardin, ils accoururent vers moi : et, nous voilà riant, sautant, gambadant comme des échappés d'une maison de santé.

Soudain, Henri m'annonce alors une nouvelle qui me glace d'effroi : « Miss vient avec nous ; ce sera notre mentor ! » A ce même moment, je vis apparaître, sur le perron, une femme longue, anguleuse, sèche et plate qui nous appela à grands renforts de gestes et de cris. « Si je ne me trompe, dis-je, c'est miss Edith Longwood. — Tu as deviné, me répondit-il, c'est elle. »

A son geste d'appel, nous nous précipitons, car mademoiselle rechigne quand on lui désobéit. Je lui dis alors bonjour, et ayant daigné me tendre la main, elle nous conduisit chez madame Dulac qui tint à nous faire les ultimes recommandations. Elles furent nombreuses et traitées par le menu ; mais elles pouvaient se résumer toutes en celle-ci : obéissez aveuglément à miss Edith Longwood. « Surtout soyez corrects », ne manqua pas de souligner cette vieille fille d'Albion, au teint couleur de brique, cependant qu'elle imprimait à sa main effilée et osseuse, un mouvement de vibration si drôle que nous faillîmes partir aux éclats.

Mais le coucou suisse du corridor sonnait 8 heures trois

quarts, nous levâmes brusquement la séance, afin de donner un dernier coup à nos préparatifs de voyage.

Enfin, miss Edith nous appela.

Elle avait mis, pour la circonstance, un grand chapeau surmonté de trois énormes plumes qui s'agitaient comiquement sur une tête des plus acrocéphales. . . .

Comme nous brûlions d'impatience, nous primes le pas accéléré ; mais Mademoiselle qui voulait garder sa dignité de gouvernante nous rappela bientôt à l'ordre.

Enfin, voilà la gare !

C'est Miss qui se charge de prendre les billets. D'ailleurs c'est à elle que revient de droit ce devoir ; et puis, n'en a-t-elle pas toutes les aptitudes ? ! Sa taille svelte et élancée, ses coudes anguleux, sa parole sèche et mordante, son regard qui perce et qui glace, lui donnent un avantage des plus notoires sur les plus redoutables adversaires qu'elle pourrait rencontrer.

La voilà qui se faufile entre les voyageurs pressés qui se ruent au guichet. Elle passe, avance, cogne l'un, cogne l'autre, joue des coudes, et fait tant qu'elle progresse toujours et pense arriver enfin au point stratégique, quand un obstacle, aussi imprévu qu' encombrant, l'arrête net dans sa marche triomphale : un gros monsieur bien replet et bien rouge, immobile comme le rocher au milieu de la tempête, tient tête à la vague anglaise qui, lasse de tant d'inertie, se brise et écume. Force est donc d'attendre son tour. Ouf ! Ça y est ! Elle demande quatre billets pour Genève. Puis : « En wagon » ! dit-elle en brandissant son ombrelle, après nous avoir rejoints. « Nelson n'aurait pas mieux fait », dis-je à Henri qui partit d'un fou rire à intriguer toute la galerie.

Ici, nouveaux contacts, nouvelles luttes épiques. Enfin ! . . . Hourrah ! m'écriai-je, après avoir pris place ; nous y arriverons quand même.

Le train siffle. On part.

Nous ne sommes pas les seuls à occuper notre compartiment. En face de nous, un couple, un peu défraîchi, se coudoie sans rien se dire. Nous voudrions bien quitter notre place, mettre le nez à la portière, en un mot, nous comporter comme des enfants en rupture d'école, mais notre cerbère nous fige sur la banquette, au lieu et place assignés au départ.

Miss Edith a bien apporté un gros livre jauni par le temps et l'usage, mais il n'a pas le don de l'absorber beaucoup ; elle le feuillette distraitement, car son regard erre ici et là, se pose sur chacun de nous et sur le couple d'en face. . . .

Une heure de pareil supplice, et nous arrivons à Anemasse, petite station, d'importance stratégique, où s'embranche la ligne du P. L. M. Pendant que nous hasardons un regard par la portière, passe un employé du chemin de fer qui crie : « Anemasse, dix minutes d'arrêt ; les voyageurs pour Genève descendent de voiture ». A cet avertissement, nous nous levons, et nous nous disposons à quitter le compartiment, quand miss Longwood, encore plongée dans son livre et n'ayant pas entendu l'avis de l'employé, nous arrête d'un air courroucé : « Où allez-vous donc ? Restez tranquilles ! » « Miss, lui fis-je remarquer très respectueusement, nous devons changer de train — Taisez-vous et ne plaisantez pas avec moi — Miss, essayai-je encore de protester... » Rien à faire, miss Edith se leva raide comme la justice, et d'un mouvement brusque de ses deux poignets nous replanta incontinent à droite et à gauche de sa sèche personne.

Le train démarra, et nous voilà filant à toute allure sur Paris. Qu'allions-nous devenir ? Du coup, notre excursion avait sombré : Genève, comme un brouillard, s'évanouissait : je rageais, je pestais, j'envoyais à tous les diables miss Edith Longwood et son livre, tous deux dignes tableaux à figurer dans quelque coin oublié d'un musée sans crédit.

Cependant Miss s'agite ; elle semble en proie à quelque inquiétude : un remords la tenaille. Son regard très mobile a le don d'émouvoir le vieux couple d'en face. L'homme hasarde un mot, puis s'informe de la destination où nous allons. « Mais à Genève, Monsieur, répond alors miss Edith encore plus inquiète. A Genève ! mais il fallait descendre à Anemasse et changer de train ; maintenant, nous allons sur Paris. — Paris ! dis-je, je l'avais bien deviné, tout de même ! — *God help us !* s'écria Miss, affolée, perdant la tête. — Calmez-vous, Mademoiselle, sauf erreur, nous approchons de Bellegarde à la frontière franco-suisse, là vous pourrez descendre, et après avoir demandé un laissez-passer, vous pourrez, sauf erreur, retourner à Evian. »

Ce conseil s'adressait à Miss, notre mentor, qui était debout et avait déjà le bras tendu vers la sonnette d'alarme pour en tirer le cordon. « Gardez-vous-en bien, s'exclama le vieux Monsieur, il y aurait désagrément de mettre en émoi le chef du train ainsi que les voyageurs. Prenez patience, et sauf erreur, vous arriverez à bon port. »

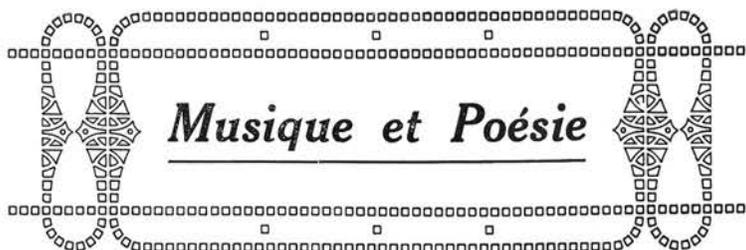
Nous merciâmes alors Monsieur « sauf erreur » du fond du cœur, puis mettant ses conseils en pratique, et toujours courant, toujours geignant, toujours bousculant, toujours nous renseignant, nous arrivions enfin à Evian, notre point de départ.

Nos mésaventures amusèrent follement les Dulac qui se promirent bien de ne plus nous faire accompagner par miss Edith Longwood, notre mauvais génie.

PAUL CHALHOUB.



Au Musée. *Photo O. Coen
(Photo primée)*



Musique et Poésie

N'A-T-ON pas dit que la poésie a toujours été pour Lamartine une musique ? N'a-t-il pas lui-même appelé « une sonate de poésie » son poème intitulé *Les Préludes*, et qui se compose de quatre thèmes :

- 1° Élégie mêlée de tristesse et de douceur ;
- 2° Déchantement du poète en face de la monotonie de l'existence humaine ;
- 3° La guerre : — 4° La vie champêtre, ou le retour du poète au foyer paternel.

Voilà pourquoi j'ai tenu à lire les œuvres de Lamartine comme j'aurais lu une œuvre musicale.

Je me suis donc mis au piano, avec sous les yeux : *Le Soir*, tiré des *Méditations*, mis en musique par Ch. Gounod.

Les premiers accords me plongèrent dans une atmosphère de calme et de paix qui me fit impression : je fermai les yeux, fredonnant à mi-voix le reste de la première strophe ; les mots qui passaient sur mes lèvres semblaient les toucher à peine tant ils étaient légers et comme portés sur des ailes... ; quand je rouvris les yeux, une demi-obscurité flottait autour de moi...

Par la baie du salon largement ouverte sur la mer qui caresse la plage de Sporting, une fraîcheur marine mêlée d'ombre et de rumeurs vagues m'apportait tout le mystère du soir...

Le velours bleu profond du ciel se piquait de légions d'étoiles. Vénus se levant à l'horizon enveloppait « de sa lueur mystérieuse » le rêve qui montait de mon âme...

La mer immense et calme reflétait dans son large miroir sombre toutes les constellations qui, une à une, impressionnaient le trou béant de la nuit... Un bruit vague mais profond et qui se répercutait à l'infini, se dégageait de cette masse mouvante : c'était le *Lac* qui poussait sa plainte. Je chantai donc *Le Lac* dont les flots murmuraient en cadence soutenue par les suaves accords de Niedermeyer.

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de mes jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux :
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit :
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit ».

Mis en verve par ce prélude, j'ouvris au hasard les *Méditations poétiques*, et à la lueur tamisée d'une veilleuse électrique, je lus *L'Isolément*, comme un récitatif. Chaque vers se terminait par un accord qui le soutenait et le prolongeait : accords plaintifs d'abord, mais bientôt ils prirent de l'allure, ils s'accrochèrent pour éclater en longs sanglots, puis en mouvements saccadés, désordonnés :

« Emportez-moi comme elle, orageux aquilons ! »

Dans cette évocation, mon esprit s'exalta ; et l'inspiration voulut qu'en tournant les pages de mon recueil poétique, mon doigt en s'arrêtant soulignât l'Ode au Malheur : *Le Désespoir*. J'y adaptai la « Chanson russe » de Sidney. Les accès de désespoir et de révolte de l'âme tourmentée et blasphématrice du poète, mêlés à la terreur presque sauvage inspirée par la musique de l'artiste déchaînèrent la tempête dans mon âme. Mais à l'idée déprimante de cette

« Mort ouvrant son aile immense »,
et qui engloutira

« à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur ! »

tout mon être se révolta.

Je me repris à croire, et je chantai :

« La Foi, se réveillant comme un doux souvenir,
Jette un rayon d'espoir sur mon pâle avenir,
Sous l'ombre de la mort me ranime et m'enflamme,
Et rend à mes vieux jours la jeunesse de l'âme.

.....
L'espoir ferme après moi les portes du néant,
Et rouvrant l'horizon à mon âme ravie,
M'explique par la mort l'énigme de la vie ».

Je chantai aussi *La Providence à l'Homme*, puis *L'Immortalité !* :

« Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
.....

Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messenger ! porte un flambeau divin ;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière ;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau ».

J'étais rasséréné ; de nouveau je croyais, j'espérais et j'aimais.
Oui, j'aimais :

« Ces globes d'or, ces îles de lumière
Que cherche par instinct la rêveuse paupière » ;
« l'ombre qui s'enfuit
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit » ;
« .. Et le souffle du soir qui vole sur sa trace » ;
« Et l'étoile qui tremble au bord du firmament » ;
« Et le vent qui gémit, le roseau qui soupire » ;
« .. Et les parfums légers ... la lumière si pure ! »
« Et les bois couronnés d'un reste de verdure !
Les feuillages jaunis sur les gazons épars ... »
L'aurore se levant, la mer battant la plage » ;
Et tous les feux du jour, et toutes
Les voix du soir dans les airs répandues » ...

Il était minuit quand mes doigts fatigués quittèrent l'ivoire
de mon piano.

Au front du ciel, toutes les étoiles de mai brillaient d'un
éclat très pur, alors qu'à mes pieds, la mer miroitante et paisible,
dormait ...

Dans la grande paix du soir, je fis ma prière que je terminais
avec le poète :

Cieux et mer, et vous belle nature
« Gardez de cette nuit, gardez
Au moins le souvenir ! »

En collaboration :

O. C. et F. M.





NÉRON

NÉRON était un beau chien danois, mais il n'avait rien de commun avec les autres chiens de son espèce : tandis que ceux-ci sont trapus et pesants, Néron semblait plutôt svelte et délicat.

Il était d'un beau noir, sauf la gorge et les pattes qui étaient blanches et ressortaient vivement sous son brillant manteau.

Ce chien d'une très grande valeur m'appartenait alors. Comment m'appartenait-il ? Voici.

Orphelin à l'âge de trois ans, je fus élevé par ma grand-mère paternelle. Mon père ayant été ruiné, nous étions dans une grande misère, et mon aïeule parvenait à grand-peine à joindre les deux bouts.

L'excès de travail, les privations, les souffrances physiques et morales eurent tôt fait d'exténuer la brave femme qui dut s'aliter pour ne plus se relever. Quelques jours avant sa mort elle me confia Néron, me faisant jurer de ne jamais m'en séparer : « Il a été le compagnon fidèle de ton père, me dit-elle, il sera aussi le tien ».

J'avais alors dix ans.

Une vie nouvelle allait donc commencer pour moi ; elle fut pénible et dure ; elle fut surtout aventureuse. Mais dans mon chagrin comme dans ma joie, je n'étais point seul : Néron était mon compagnon de jeu, de table et de lit. Il ne me quittait jamais, et veillait sur moi comme l'aurait fait le plus tendre, le plus fidèle des amis. N'ayant que lui au monde, il possédait toute mon affection ; et nous faisons toujours la part à deux.

Nous vivions de la charité des autres. Quelquefois j'allais d'une ferme à une autre rendre de petits services ou faire des commissions : j'étais toujours récompensé par un frugal repas que je partageais fraternellement avec Néron. Nous couchions tantôt dans une ferme hospitalière, tantôt dans une grange abandonnée ; mais, en été, nous préférions n'avoir pour lit que le talus de la route, et pour unique couverture que le ciel étoilé.

Un soir d'hiver — le dernier, hélas ! que nous devions passer ensemble, — je demandai l'hospitalité à un riche fermier : il accepta de nous abriter tous deux, mais à la condition de

faire parvenir une lettre très urgente, disait-il, à un certain fermier qui habitait non loin de là.

Au dehors, la neige tombait à gros flocons ; le vent hurlait à travers les branches, et me faisait frissonner ; mais, la perspective d'un bon gîte et d'un souper copieux me donna du courage. J'acceptai, et après m'être muni d'une lanterne, je partis aussitôt, toujours accompagné de mon fidèle Néron.

Le sol était recouvert d'un immense linceul blanc ; mes pieds enfonçaient jusqu'à la cheville, ce qui rendait ma marche fort pénible. Au bout de trois quarts d'heure, j'arrivai à destination. Ayant remis la lettre, je pris, sans me reposer, le chemin du retour. La neige tombait de plus belle.

Pour abréger ma route, je résolus de prendre le raccourci. Pour cela, il fallait traverser un bois qui, au dire des gens, était pendant la nuit, le repaire de tous les loups du voisinage. Pour moi je n'en croyais rien ; j'avais plusieurs fois, en plein jour, traversé ce même bois et rien de fâcheux ne m'était arrivé.

Cependant, en m'engageant sous la voûte sombre, mon cœur frémit ; je ne suis pas poltron, mais je sentais que je n'étais pas à l'aise ; le silence, qu'interrompait seulement le bruit de mes pas, m'impressionnait.

Un moment, je crus que je ne pouvais aller plus loin ; mais voyant Néron trotter allègrement, la queue au vent, la démarche assurée, je chassai mes craintes et me reprenai à espérer, à avoir confiance.

Je faisais encore ces réflexions, quand je vis mon chien s'arrêter net et refuser d'avancer. Son poil s'était hérissé, et sa gueule entr'ouverte laissait échapper des grognements sourds, ses yeux fixaient les ténèbres ; je suivis son regard et dirigeai le feu de ma lanterne du même côté. Je reculai d'effroi : à vingt pas devant moi, surgissait une affreuse tête noire qu'éclairaient deux yeux brillants qui me fixaient.

C'était un loup de grande taille.

En un instant, toutes les terrifiantes histoires qu'on m'avait racontées hantèrent mon imagination ; je me voyais étranglé, déchiré, broyé. C'en était trop pour ma pauvre raison, ma frayeur ne connut plus de borne, mes jambes ne me soutenaient plus et je sentais que la raison allait me quitter. Je fermai les yeux et tombai en criant : « Néron ! Néron ! sauve-moi ! »

Je sentis qu'il léchait mes mains, puis des cris, des hurlements, des gémissements, puis plus rien, j'avais perdu connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me vis entouré de plusieurs

personnes. Tout à coup dans mon esprit égaré la lumière se fit : « Néron ! » m'écriai-je en regardant autour de moi.

Un spectacle navrant s'offrit à ma vue. Un loup ensanglanté gisait sur la neige ; à deux pas de lui. Néron, mon pauvre Néron, le corps lacéré, la bouche en sang agonisait. Je me précipitai vers lui. Il n'était pas encore mort ; tout en l'appelant des noms les plus familiers, les plus doux, je bandais ses blessures avec des lambeaux de mon unique chemise.

Flairant mes mains, la pauvre bête ouvrit un instant ses deux grands yeux noirs mi-voilés par les ombres de la mort, et les referma à tout jamais. Il était mort.

Néron, mon cher ami, tu m'as aimé jusqu'à la mort : je t'en remercie ; mon souvenir pour toi ne périra jamais.

BRUNO LUCCHESI.

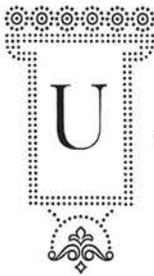




CHRONIQUE du COLLÈGE

Matinée récréative

offerte par M. LUCIEN BOYER et sa troupe.



Un précédent *Lotus*, leurré par une fâcheuse homonymie, avait annoncé la mort de ce sympathique chansonnier. Nous sommes heureux de rectifier : M. Lucien BOYER est toujours bien vivant et même un joyeux vivant. Les grand'classes du Collège, réunies dans la salle des Pas-Perdus, le samedi 19 février dernier, pour jouir de la séance à eux offerte, ont heureusement pu s'en convaincre. A vrai dire, quelques cheveux manquent à l'appel, ce qui lui permet, d'un cœur léger, de proposer à la République une taxe de luxe spéciale sur les longues chevelures, pour faire recette et combler le déficit, en ces temps de crise financière. Mais, comme pour le moine de son poème, chez lui, le « ventre est toujours digne » et l'allure pleine d'allant.

Se souvenant, sans doute, de ce qu'il avait écrit, voici bientôt quatre ans — 23 décembre 1923 — au « Livre d'Or » du Collège, à savoir, qu' « *en Orient, les Frères des Ecoles Chrétiennes sont les vrais soldats de la France* », il commence, une fois en scène, par faire leur éloge dans un petit speech plein d'humour et de sel gaulois, voire montmartrois — puisque citoyen de la République libre de Montmartre — mais sensiblement édulcoré, *ad usum Delphini*.

Il nous présente ensuite, toujours sur le mode badin, ses collaborateurs : M. Robert SIDONAC, du *Théâtre de Paris*, M. Paul CHAUBET, pianiste émérite et chanteur délicat, et M^{me} BERTRANDE, de l'*Odéon*.

Voici le programme varié de cette séance remarquable qui

procura à chacun de multiples sensations, depuis le fou rire jusqu'aux larmes d'émotion :

Marche-Cortège, (M. COLIN) *Orchestre*

Causerie par M. Lucien Boyer

M^r Robert Sidonac

du Théâtre de Paris :

Le Raseur, de NOEL-NOEL.

Les Soirées Mondaines, de NOEL-NOEL.

Après la Bataille, de VICTOR HUGO.

Le Beau Voyage, valse (V. JACOBI)..... *Orchestre*

M^r Paul Chaubet

du Perchoir :

Le Petit Navire, d'EDMOND MISSA.

L'Aviateur, de GABARROCHE.

Les Refrains de nos Grand'Mères, de GABARROCHE.

Ké-Sa-Ko, fantaisie (M. CHAPUIS).... *Orchestre*

M^{me} Bertrande

du Théâtre National de l'Odéon :

Du mouroin pour les petits oiseaux, de LUCIEN BOYER.

Les Confitures, de G. SECRÉTAN.

Marionnettes, (GARERI) *Orchestre*

M^r Lucien Boyer

Chansonnier :

Dans ses Œuvres.

La Chanson improvisée, Sketch comique.

Finale de la Revue de Lucien Boyer :

Montmartre à la Nègre

Mon Paris, (J. BOYER et V. SCOTTO) *Orchestre*

M. SIDONAC obtint un franc succès dans ses deux chansons et surtout dans sa parodie d'*Après la Bataille* de V. Hugo. Avec M. Lucien BOYER comme souffleur, nous avons eu, pendant quelques minutes, un duo vraiment hilarant et propre à dérider l'hypocondriaque le plus endurci.

Après l'intermède, tourni par l'orchestre, et quelques histoires cocasses débitées par M. Lucien BOYER sur le ton du plus grand



M. Lucien Boyer.

sérieux, c'est Monsieur Paul CHAUBET qui se met au piano. D'une voix prenante, claire et délicatement nuancée, il émeut grandement l'auditoire avec *le Petit Navire*, *l'Aviateur* et les vifs *Refrains de nos Grand'Mères*, par trop vifs même et quelque peu trop délurés. Ces « Grand'Mères » étaient rudement à la page et en chantaient de bonnes.

Et puis, c'est Madame BERTRANDE qui a tenu, quoique un peu fatiguée, à nous chanter quelque chose. Elle obtient un vif succès dans *les Confitures* et dans *Du mouron pour les petits oiseaux*.

Arrive enfin le tour de M. Lucien BOYER : *Mon Paris*, *Valencia* et *les Russes de Montmartre* font fureur et déclenchent des tempêtes d'applaudissements. La mimique expressive du chanteur n'est pas étrangère au succès.

Comme clou de cette séance, les quatre artistes miment le finale de la revue de Lucien BOYER : *Montmartre à la nègre*. Contorsions désopilantes, jazz endiablé, rien n'y manque. Les applaudissements crépitent, cependant que l'orchestre reprend *Mon Paris*, et que chacun se retire, content d'avoir passé quelques instants de folle et franche gaieté.

AUDI.

Comme suite à notre compte rendu, nous sommes heureux de publier ici le suivant poème de Lucien BOYER :

Le Casque de Roland.

Un dimanche, suivi d'un moine au ventre digne,
Roland, comte d'Angers, chevauchait dans la vigne,
Car la vigne, déjà, grimpait sur les coteaux,
Et le vin vieillissait dans les jeunes châteaux.
Et les buveurs chantaient tout le long de la Loire
La gloire de l'amour et l'amour de la gloire.

Soudain, dans l'or mouvant qui poudrait l'horizon,
Précédés d'un héraut, portant flamme et blason,
Roland vit s'avancer des cavaliers, avecques
Un homme qui portait la mitre des évêques :
« Je suis Turpin, dit-il ; votre oncle l'Empereur,
Au pays Sarrazin veut porter la terreur !...
Il vous mande et je dois vous conduire à sa porte :
Partons !... Mes cavaliers vous serviront d'escorte ! »

Et Roland contempla, dans la splendeur du soir,
La vigne que jamais il ne devait revoir.
Sans dire un mot, il descendit de sa monture,
Sur un cep vigoureux cueillit une bouture,
Prit son casque, l'emplit de terre et de gravier,
Et comme un vigneron, lui, l'illustre guerrier,
Il y planta ce « fils » de la vigne angevine,
Puis, joyeux, confiant dans la bonté divine,
Pour donner force et vie à ce brin de printemps
Il partit le front haut et les cheveux flottants !

Huit jours il chevaucha la tête découverte.
Le moine, près de lui, portait la plante verte.
Chaque fois qu'un ruisseau traversait le chemin
Roland prenait de l'eau dans le creux de sa main
Et la vigne, durant ce voyage fantasque,
Fit comme le guerrier !... elle but dans un casque

Et le huitième jour, on fut au bord du Rhin.
L'Empereur, entouré de tous les suzerains,
Attendait son neveu. Il vint, la tête nue,
Et dit : « Sire, acceptez cette plante menue,
Qu'avec mon dévouement je dépose à vos pieds :
Elle met du soleil dans le cœur des guerriers ! »

Charlemagne voulut que la plante magique
Fût cultivée avec un zèle liturgique.
Suivi de son évêque et du moine Schomberg
Lui-même, il la planta sur la Johannisberg.

Roland, comte d'Angers, reprit son casque vide...
Frémissant à l'éclair de son œil intrépide,
L'avant-garde partit au galop des chevaux
Et ce voyage-là finit à Roncevaux...

Mais la vigne poussait... Du haut de sa montagne,
Elle voyait le Rhin rouler dans la campagne,
Dénombrait avec soin les fentes du rocher
Où ses vrilles pourraient, quelque jour, s'accrocher,
Mesurait les coteaux, sondait chaque ravine
Et pensait... « Aussi vrai que je suis Angevine,
J'aurai ce pays-là : ses plaines, ses vallons
Seront un jour peuplés de mes beaux raisins blonds !
Bientôt ce fleuve noir aura l'or qui lui manque :
L'or des coteaux d'Anjou, l'or de la vigne franque ! »
Et lorsque l'Empereur revint, tout éploré,
La vigne de Roland donnait du vin doré !

Germain, soyez moins fiers quand vous chantez sa gloire
Car votre vin du Rhin, c'est du vin de la Loire.

LUCIEN BOYER



Sur le Canal de Suez. Photo A. Habra.
(Photo primée).

“ Comment j’ai tué mon enfant ”

Samedi, 5 Mars 1927.

Nombreux sont ceux qui lisent et apprécient les romans contes et nouvelles de l’auteur qui signe Pierre L’ERMITE. Et beaucoup qui ne le connaissent pas directement par ses œuvres de plume en ont sûrement entendu parler. Ses articles du samedi, dans la *Croix*, écrits à l’emporte-pièce, sur un sujet d’actualité, font toujours prime. C’est dire la qualité rare de cet esprit prime sautier qui ne recule devant aucune bonne initiative.

Un abbé LOUTIL, actif et entreprenant, doublé d’un Pierre L’ERMITE à la plume alerte, que ne peut-il réussir dans le champ d’activité confié à ses soins ? Si les catholiques de France avaient beaucoup de ces curés, leurs affaires n’en iraient pas plus mal.

Si St. Paul revenait au monde, dit-on, il se ferait journaliste. Les catholiques, longtemps, ont méconnu la puissance de la presse et ont hésité à se faire journalistes. St. Paul, de nos jours, en resterait-il au stade du journalisme ? Pourquoi ne se ferait-il pas cinéaste ? St. Paul se ferait cinéaste et ... radiophoniste.

Et l’abbé LOUTIL, *alias* Pierre L’ERMITE, s’est fait cinéaste, voire vedette de l’écran, puisque nous l’avons vu, sur la toile blanche, figurant l’abbé Firmin. Mais les catholiques n’ont pas encore réalisé l’importance du cinéma ! ... Un curé à l’écran, un vrai, cela paraît un peu neuf, reniflent les timorés. Jésus mangeant avec les publicains et les pécheurs, scandalisait les pharisiens. — Il est vrai que depuis, les chemins cheminant, nous avons vu un cardinal-archevêque au studio ... — Que ne verrons-nous pas, d’ici quelque temps ?

Mais les entêtés s’obstinent toujours à se boucher les yeux et les oreilles : *oculos habent, et non videbunt* ... dit le psaume, des idoles païennes. Que de gens sont idoles sur ce point ! ... Cela réussira-t-il ? Un film à bonnes intentions peut-il avoir quelque valeur marchande ?

Pourquoi pas ? Et puis, qui ne risque rien, n’a rien !

Pierre L’ERMITE a osé et il a réussi. Chacun a loué son film. Il a été applaudi dans beaucoup de cinémas de France et du monde. Alexandrie l’a vu dans ses salles mondaines, avant de venir échouer, ou plutôt rebondir dans notre salle des Pas-Perdus.

A *Comment j’ai tué mon enfant* d’autres créations tout aussi réussies sont venues s’adjoindre. *La grande Amie* a paru à l’affiche et il n’y a pas de motifs pour que cela ne continue pas.

Nous sommes heureux d'avoir pu applaudir cette œuvre d'apostolat d'un nouveau genre, très belle à tous les points de vue. Le thème en est fort et tonique qui nous fait voir la déchéance et la punition finale d'un jeune homme, sourd à la voix de sa conscience pour obéir au séduisant mais fallacieux appel du monde, de la chair et du sang. Morale de l'ilotte ivre, mais combien tragiquement illustrée ! L'intrigue, assez mince, suffit pour atteindre son but. Lolita triomphe seulement pour très peu de temps : les triomphes de ce genre sont ordinairement peu durables. Dans ces sortes de jeux, Dieu se réserve toujours la dernière manche.

Quant à la présentation, les prises de vues de plein air sont de toute beauté. Les photographies rehaussées de teintes variées sont faites pour donner la nostalgie des paysages de France à ceux qui les ont une fois contemplés.

Le sacrifice ultime du malheureux, obsédé de la vision de sa vie manquée, fait peine à voir ; plus d'un œil embué, laisse glisser un pleur. Œuvre émouvante et saine qui n'émeut pas en vain et qui fait réfléchir.

*
* *

Pour atténuer quelque peu l'idée mélancolique dégagée par ce film, nous assistons ensuite à une petite pièce comique au possible.

Ce qui du fifre vient, s'en va par le tambour,

dit le bon Cyrano. Nous espérons qu'il en restera tout de même quelque chose.

Voici le titre et les personnages de la pièce :

Mentons Bleus

Scène de la vie de Cabots, de G. COURTELINE
et D. BONNAUD

PERSONNAGES :

Rapeteaux	MM. S. ELIAS
Rondouille	F. CÉPICH
Monsieur Réfléchi	J. ZÉNIÉ
Emile, garçon de café	M. ZOGHEB

M. ELIAS est étourdissant de brio, dans le rôle de Rapeteaux, acteur de trentième ordre qui veut nous faire croire qu'il a joué le « jeune premier » dans toutes les grandes pièces de l'époque. Il se raconte sans fin ni mesure, dans un flot de salive et de paroles.

Heureusement que, pour supporter le choc, il a un rude partenaire dans la personne de M. ZÉNIÉ, incarnant M. Réfléchi.

Quiconque doute ou pourrait douter de sa « *capacité* » — dans tous les sens du mot — n'a qu'à le voir dans cette pièce, où sa soif inextinguible, son flegme imperturbable devant les débordements de Rapeteaux, ses attitudes ultra-comiques déclenchent presque automatiquement les applaudissements enthousiastes.

Emile, le garçon de café dont M. ZOGHEB tient le rôle, a fort à faire pour lui fournir de la bière en quantité suffisante. Les bocks ne font que passer, tandis que les soucoupes s'empilent à la barbe de Rapeteaux toujours discourant.

Un autre, qui paraît sidéré par l'éloquence enflammée de Rapeteaux, c'est Rondouille le bien nommé, aux contours arrondis, calme, placide en son coin, rôle muet par excellence, qui plie d'abord sous l'avalanche des souvenirs de son compagnon, mais éclate, à la fin, ne pouvant plus se contenir. C'est la revanche et la colère du mouton enragé. Et ce pauvre Rapeteaux, convaincu de flagrant mensonge et de bourrage de crâne, qu'est-ce qu'il prend pour son rhume ! . . . Pris entre deux feux, entre RONDOUILLE-CÉPICH d'un côté et ZÉNIÉ-RÉFLÉCHI de l'autre, chacun lui tombe dessus, littéralement à bras raccourci ; il ne peut plus y tenir et s'effondre lamentablement.

La pièce finit dans un brouhaha indescriptible et du dernier comique. Nos félicitations sans réserves vont aux dévoués et sympathiques acteurs qui ont joué leur rôle à merveille.

ALCESTE.



La marine française

chez les Frères d'Alexandrie.

C'est le mercredi, 20 Avril, que la Division Navale Française du Levant, en tournée dans la Méditerranée orientale, a jeté l'ancre dans le port d'Alexandrie.

Commandée par le Capitaine de Vaisseau DUMONT, en remplacement de l'Amiral BOUIS, victime d'un accident d'automobile en Syrie, elle comprend les unités suivantes, échantillons modernes et types réussis de la marine française : le croiseur *Duguay-Trouin*, les contre-torpilleurs *Chacal* et *Tigre*, les torpilleurs



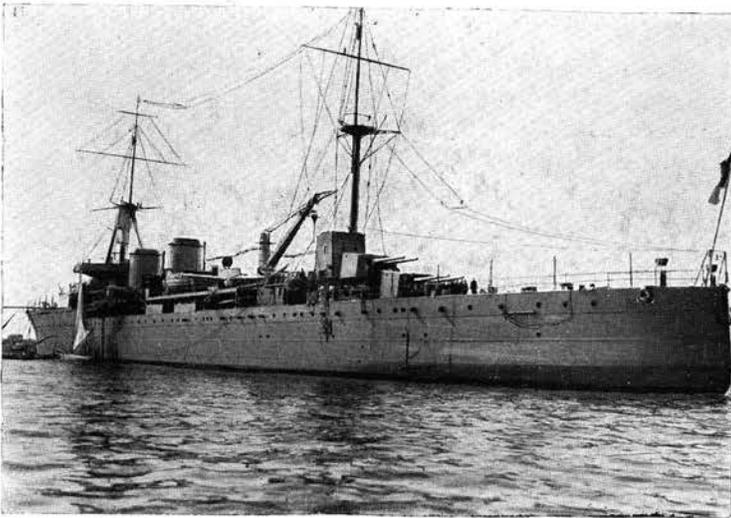
Le Commandant DUMONT et son Etat-Major Photo Pasquet
sur le chantier du nouveau Collège Saint-Marc à Chatby.

Tempête et *Simoun*, les Sous-marins *Requin* et *Souffleur*. Elle a fait, en ville, une excellente impression, tant par la tenue impeccable des officiers et marins que par l'intérêt suscité par les belles unités qui la composent.

Toute la Colonie française a tenu à fêter de son mieux, et le Collège Sainte-Catherine au tout premier plan, le personnel de la Division, officiers et marins.

Le Vendredi, 22 avril, les Frères du Collège se trouvaient, pour y chanter le *Libera*, à l'émouvante cérémonie qui eut lieu au cimetière latin où reposent les restes des soldats français morts dans les hôpitaux d'Alexandrie, des suites des blessures reçues aux Dardanelles.

Ainsi que le comportait le programme des réceptions de la Division Navale, le Commandant DUMONT et son Etat-Major, accompagnés de M. GIRIEUD, consul de France, de MM. MATHIEU et GRÉDY, députés de la Nation, de MM. de SUSINI, MORIN, LEBSOHN, FAVENC, etc . . . étaient reçus, le samedi, 23 Avril, à 11 heures, sur le chantier du nouveau Collège Saint-Marc, à Chatby. Guidés par le Frère Directeur du Collège Ste-Catherine et par Messieurs RAIMONDI et HABERT, ingénieurs, les visiteurs suivirent avec beaucoup d'intérêt les explications données sur la marche



Le Croiseur « Duguay-Trouin ».

Photo Calvi.

des travaux et la fabrication de la pierre artificielle. La construction, encore au rez-de-chaussée, donne déjà l'impression d'un monument imposant et de belle venue. Les vastes cours intérieures s'encadrent de superbes arcades et un splendide panorama sur la mer fait désirer l'achèvement de cet établissement scolaire qui fera honneur à la ville d'Alexandrie et à la France.

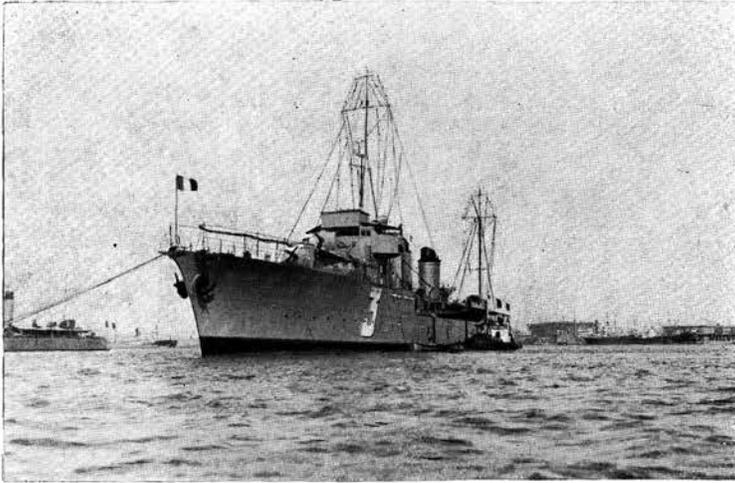
Au Collège Sainte-Catherine, le Frère Directeur présente d'abord le corps enseignant — les élèves étant en vacances — puis, dans une adresse de circonstance, il souhaite la bienvenue à la Marine française, rappelle les noms des illustres amiraux qui ont honoré l'Établissement de leur présence, expose l'œuvre accomplie par les Frères depuis 1847, date de leur fondation en Egypte, le développement du Collège Ste-Catherine, la création de sept succursales, l'établissement des Ecoles gratuites qui ins-

truisent actuellement 818 élèves, l'organisation des études, l'ouverture des Cours de Droit et de l'annexe de l'École des Travaux Publics de Paris, etc. La statistique de la population scolaire, particulièrement suggestive, est soulignée : sur les 3155 élèves instruits par les Frères d'Alexandrie, on compte :

1480 Egyptiens ; 540 Italiens ; 351 Grecs ; 379 Anglais ou Maltais ; 147 Français et 249 divers.

1726 Catholiques ; 787 Orthodoxes 332 Israélites ; 310 Musulmans.

Le Commandant DUMONT loua cette grande œuvre d'éducation



Le Contre-Torpilleur « Tigre ».

Photo Calvi.

caractérisée par un large esprit de tolérance, en même temps que désignée à l'estime du public et des familles par sa constante et progressive prospérité.

Après s'être recueilli un instant devant les plaques commémoratives qui portent les noms des 11 professeurs et des 15 élèves du Collège morts au champ d'honneur, le cortège visita les locaux, puis passa au buffet et apposa sa signature au *Livre d'Or*.

Voici les quelques lignes que le Commandant DUMONT y inscrivit :

« En souvenir du passage de la Flotte Française, tribut de remerciements et d'admiration pour la belle œuvre si française accomplie en Egypte par les Frères des Ecoles Chrétiennes. »

Signé : C^t DUMONT.

Dans la soirée du lendemain, dimanche 24 avril, dans le splendide décor de la pelouse du Salamlek, maison de campagne du Collège, une Fête sportive des mieux organisées fut offerte à 200 marins et sous-officiers de la Division Navale : courses de 100, 200, 400 mètres, courses humoristiques, tir à la corde, etc., au total dix-sept numéros inscrits au programme, et dont la parfaite exécution était récompensée par l'attribution aux gagnants, de lots variés et de souvenirs d'Égypte.

Le bouquet de la soirée fut le match de foot-ball : équipe du bord contre celle du Collège. Cette dernière eut la victoire, mais elle se dessaisit des prix attribués en faveur des marins.

Après un goûter plantureux et appétissant, 200 voix d'hommes acclamèrent, en un formidable hurrah, les organisateurs de la réception, auxquels le Commandant DUMONT rendit un flatteur témoignage de reconnaissance.

*
* *

Quelques jours plus tard, le Frère Directeur du Collège recevait les deux lettres suivantes :

COLONIE FRANÇAISE
ALEXANDRIE

Alexandrie, le 27 Avril 1927

Monsieur le T. C. F. Directeur
du Collège Sainte-Catherine.

En Ville.

Monsieur et Cher Frère,

Nous tenons à vous exprimer tous les remerciements de la Colonie Française pour l'accueil aimable que vous avez bien voulu réserver à nos Marins lors de leur récent passage à Alexandrie.

Toute notre Colonie a déjà pu apprécier les sentiments patriotiques qui ont toujours animé le Collège des Frères d'Alexandrie, mais il lui a été particulièrement agréable de les voir se manifester au profit de nos Marins, et nous vous en sommes tous infiniment reconnaissants.

Veillez agréer, Monsieur et Cher Frère, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

*Signé : GRÉDY, MATHIEU,
Députés de la Nation.*

DIVISION NAVALE DU LEVANT

Beyrouth, le 4 Mai 1927

—
ÉTAT-MAJOR

—
CABINET
N° 37/Cab.

Le Contre-Amiral BOUIS

Commandant la Division Navale du Levant

Au Frère CYPRIEN,
Directeur du Collège Sainte-Catherine
Alexandrie

Mon Frère,

J'ai l'honneur de vous exprimer toute la gratitude des officiers-mariniers et marins que vous avez bien voulu recevoir dans votre établissement.

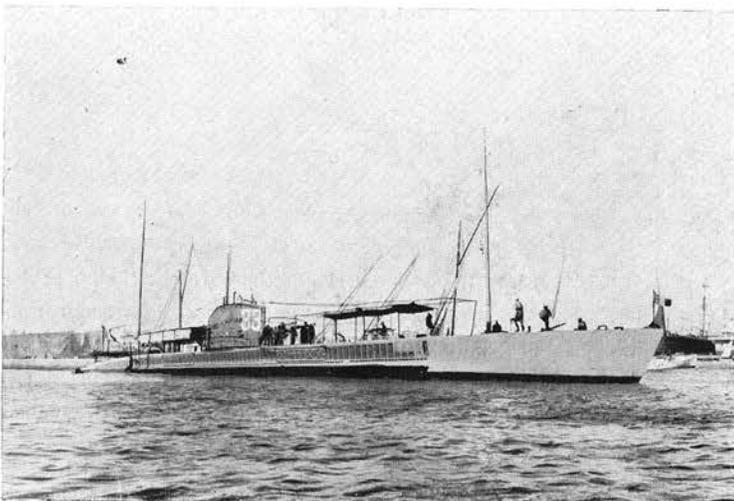
Tous ont été enchantés de la façon aimable et généreuse avec laquelle ils ont été reçus et je vous prie d'en accepter tous mes remerciements.

Veuillez agréer, Mon Frère, l'expression de mes sentiments très distingués.

P. O. Le Capitaine de Frégate, PONCELIN DE RAUCOURT,
Chef d'Etat-Major.

De tels documents se suffisent à eux-mêmes et se passent de commentaires.

SCRIPTOR.



Le Sous-Marin « Souffleur ».

Photo Calvi.

Visite de M. Jean Marx

Le jeudi, 28 avril, les élèves du Collège, massés dans la grande cour, recevaient M. Jean MARX, Directeur du Bureau des Ecoles dans le Service des Oeuvres françaises à l'Etranger, au Ministère des Affaires Etrangères.

Très avantageusement connu comme ami des Frères et de leurs Oeuvres dans le Levant, soit à Constantinople, soit à Paris, il fut chaleureusement accueilli aux accents de la *Marseillaise*, jouée par l'harmonie du Collège.

Ayant ensuite pris place aux côtés de M. F. GIRIEUD, Consul



M. F. Girieud, T.C.F. Cyprien, M. Jean Marx, T.C.F. Itale,
Consul de France. Directeur du Collège. Sous-Directeur du Collège.
Photo Pasquet.

de France, sur l'estrade préparée pour la circonstance, M. BETCHER, Président de l'Académie, lui adressa le discours suivant :

Monsieur le Directeur,

C'est avec joie que nous vous recevons parmi nous, car nous savons que c'est en ami que vous venez, et c'est comme tel que nous vous souhaitons la bienvenue.

Vous voyez ici, rassemblés devant vous, plus d'un millier d'élèves de toutes nationalités, de toutes religions et de toutes langues, communier dans l'amour de la culture française qui leur est dispensée avec dévouement, avec amour, par des maîtres zélés jusqu'au sacrifice.

Cette culture que nous avons choisie comme la plus propre à développer le libre jeu de nos facultés et à faire de nous des hommes dans toute l'acception du terme, nous sommes reconnaissants à la France de nous en faire bénéficier.

Tout ce qui touche à cette culture nous est cher à bien des égards. Aussi avec quel enthousiasme ne recevons-nous pas ceux qui, à des titres divers, en sont les artisans !

Des écrivains, comme BARRÈS — qui, hélas ! n'est plus et que tout le monde regrette — comme Pierre BENOÎR venu plus récemment sur les pas de Barrès, des professeurs français de l'Université Egyptienne, d'illustres marins qui ont passé, émerveillés devant notre jeunesse, hier encore la Division Navale de l'Amiral Bouis, tous ces voyageurs d'Orient sont pour nous, en quelques sorte, le trait d'union qui nous rattache à la patrie de nos maîtres, à qui s'adresse en premier lieu notre reconnaissance pour la dévorante activité qu'ils mettent au service de notre formation morale, intellectuelle et physique.

Cette reconnaissance va ensuite au pouvoir qui les favorise par une aide



M. Jean MARX visitant les chantiers de Chatby (Collège Saint-Marc).

T.C.F. Directeur. M. Jean Marx. M. Raimondi. M. F. Girieud.
Photo Pasquet.

efficace — nous le savons — et que nous espérons voir se continuer. Elle s'adresse particulièrement à vous, Monsieur le Directeur, dont les hautes et délicates fonctions ne vous laissent rien ignorer de ce qui touche aux Ecoles du Levant, et qui savez apprécier à leur juste valeur les services rendus par nos maîtres à la cause de la civilisation et dont la France bénéficie.

Ce vieux Collège, fondé en 1847, est le premier établissement d'éducation française établi en Egypte. Parti de très peu, ses murs sont aujourd'hui trop étroits pour contenir la toujours plus nombreuse population scolaire qui s'y presse. Aussi avec quelle joie voyons-nous s'élever dans la banlieue d'Alexandrie le nouveau Collège Saint-Marc, vaste et bien aménagé, qui pourra continuer et perfectionner l'œuvre accomplie ici, pendant ces quatre-vingts ans d'inlassable et fécond labeur.

Les aînés d'entre nous ne pourront jouir — ou très peu de temps — des commodités du nouvel établissement et ils le regrettent. Mais ils sont heureux de laisser

leurs cadets s'imprégner de cette culture qui leur est chère, dans un établissement si bien approprié à sa destination et qui fera honneur, nous en sommes convaincus, à nos maîtres et à la France.

C'est dans ces sentiments de reconnaissance et d'espoir, que nous vous réitérons nos souhaits de bienvenue et que nous crions de tout cœur : Vivent les Frères ! Vive la France!....

M. Jean MARX répondit quelques mots émus, soulignant la grandeur de l'œuvre accomplie par les Frères des Ecoles Chrétiennes en Egypte, œuvre qu'il connaît bien, ses fonctions le mettant en rapports suivis avec le Secrétaire Général de l'Institut, le T. C. Frère GORDIEN, ancien Directeur du Collège Sainte-Catherine. Sa réponse pleine de sympathie fut accueillie par de vifs applaudissements.

MM. Raymond STÉFANI et Paul CHALHOUB déclamèrent ensuite, le premier la *France Croisée* de Gabriele d'Annunzio, et le second la *France* d'André Chénier. Un dernier morceau fut joué par l'harmonie et M. Jean MARX passa au salon.

Il traça au *Livre d'Or* les lignes suivantes :

« En souvenir de mon passage à Alexandrie et de la visite faite à ce beau Collège qui a rendu de si éclatants services à la cause française. Et avec l'espoir de voir, à un prochain voyage, le Collège Saint-Marc terminé, digne épanouissement de l'œuvre poursuivie en Egypte par les Frères depuis quatre-vingts ans. »

Alexandrie. 28 avril 1927.

Signé : JEAN MARX.

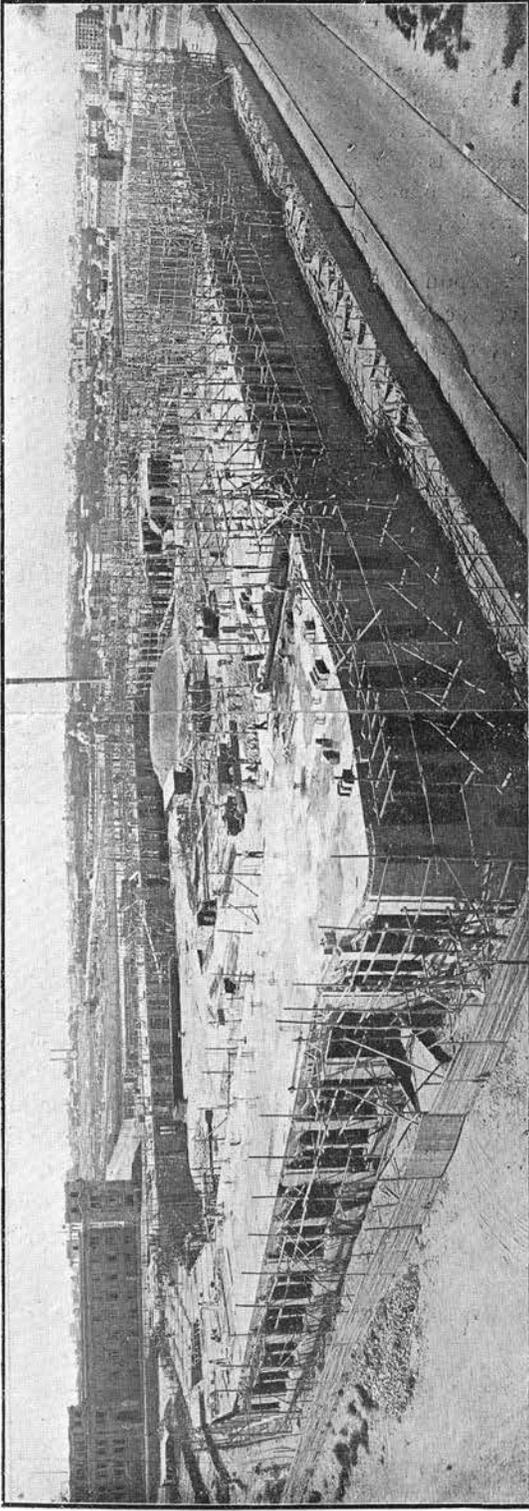
Guidé par le Frère Directeur du Collège et suivi de M. le Consul de France, il fit ensuite une tournée dans les classes, s'intéressant vivement aux leçons données et trouvant partout un mot aimable à l'adresse des professeurs et des élèves.

La visite des classes terminée, il fut, peu après, conduit au chantier de Chatby, où la construction du nouveau Collège Saint-Marc eut le don de piquer au plus haut point son intérêt.

L'éclosion d'une pareille œuvre ne peut, en effet, laisser indifférent tout véritable ami de la France et même de l'Esprit tout court.

HARRY.





LES CONSTRUCTIONS DU NOUVEAU COLLÈGE SAINT-MARC, A CHATBY

Photo Pasquet.

visitées, le 23 avril, par le Commandant Dumont et son Etat-Major, le 28 avril par M. JEAN MARX, Directeur du bureau des Ecoles dans le service des Œuvres Françaises à l'Étranger, au Ministère des Affaires Étrangères, et le 11 mai par Sa Grandeur Mgr. COLOMBAN DREYER, Vicaire Apostolique du Canal de Suez.

Avec nos Artistes

C'est avec beaucoup d'appréhension que j'assume toute la responsabilité de cette chronique théâtrale. Et pourtant, Dieu sait si je suis amateur de l'art sous toutes ses formes, et si j'aime, jusqu'à la passion, le métier d'acteur !

Non, je ne trouve rien de plus attrayant, de plus captivant que ces heures passées sur les planches, les jours inoubliables des répétitions et des séances. Oh ! se travestir, se maquiller, s'étudier, préparer son jeu pour l'interprétation de tel passage dans ce rôle de page, de seigneur ou de bohémien, que l'on voudrait rendre, que dis-je, incarner jusqu'à donner le change ; puis, dans les clartés éblouissantes des rampes, sous le feu dévorant de mille regards qui trouent l'obscurité d'une salle comble, s'entendre parler ; être en quelque sorte son propre témoin à soi-même, tant on est *l'autre* et plus soi : quelle satisfaction douce et profonde, quelle jouissance plus complète !...

Je passe sous silence les ovations délirantes d'un public ému et conquis ..

Quoi qu'il en soit, autant je me passionne pour toutes ces choses, autant je me trouve sec et froid dès l'instant où il me faut prendre la plume pour trousser un article de l'envergure de celui que vous avez l'obligeance de lire présentement. Il est si difficile de porter un jugement qui satisfasse et les acteurs et le public, et qui se maintienne dans les limites voulues sans attenter à l'inté-



M. J. ZÉNIÉ, dans le rôle de Beppo.

Photo Bonguardo.

grité de la vérité. Oui, avec quelles précautions faut-il avancer dans ce dédale des convenances et... des susceptibilités !

Enfin ! trêve aux appréhensions de cette sorte, et surtout n'aggravons pas notre sort en prêtant à Pierre ou à Paul des états d'esprit mal conformé, ou des bizarreries de caractère en tout semblable à celui du porc-épic. Pour s'en convaincre, que l'on



M. M. MICHALLA, dans le rôle de José-Maria.

Photo Bonguardo.

consulte la liste de nos acteurs qui, presque à chaque séance, figurent au programme des fêtes récréatives données au collège, ou ailleurs ; Monsieur Pas Commode et Monsieur Ronchonoux y sont toujours absents. Il n'en est pas de même de Monsieur Sulfisant qui se sent, et qui voudrait — eh ! mon Dieu ! modestie mise à part — se complaire égoïstement dans une atmosphère lourde d'encens.

Je dois avouer cependant, que ce Monsieur, s'il a jamais existé, a fait tant et si bien, qu'à cette heure il semble avoir totalement disparu.

Ainsi donc, devant moi, le champ reste libre ; plus de fantômes menaçants, plus d'obstacles à redouter, et partant toutes mes craintes du début sont vaines. Alors pourquoi ce luxe de paroles inutiles ?

« Au fait, au fait, au fait !

— Ho ! vous êtes si prompt ! Voici le fait ».

Cette année, nous avons donné deux pièces fort intéressantes : *Les Piastres Rouges*, et *Brouillés depuis Wagram*.

Les Piastres rouges ! Ces pauvres piastres rouges qui ont eu tant de succès pourtant jusqu'à voir leur cinquième en deux mois et qui faillirent ne jamais être jouées !

Cette pièce, mise sur le chantier au début de novembre 1926, fut abandonnée, puis reprise, pour se voir de nouveau reléguée aux calendes. Quand, un beau jour, on reparla de séance, puis

de pièce nécessairement, et comme la commande était urgente et que le temps faisait défaut, on songea à la recluse qui, en moins d'une semaine, reprit si bonne forme qu'elle aborda gaîment la scène et connut le triomphe.

Oui, le succès fut grandiose. Quoi d'étonnant ! les acteurs, triés sur le volet, n'eurent qu'à être eux-mêmes pour atteindre un succès foudroyant.

On joua le 26 avril, puis le 3 mai et le... etc., au total cinq représentations.

On a dit que :

M. R. DAYEM a joué avec bonheur le rôle de Don Miguel, l'ainé des Alavarez, qui devant les emportements scandaleux d'un cadet sans honneur se dresse, tel un héros qu'inspire et que conduit une âme cornélienne ; José Maria a fourni à M. M. MICHALLA l'occasion de déployer heureusement toutes ses ressources de personnage tragique, et cela malgré



Trois pages des « Piastres Rouges ».

Photo Bonguardo.

de longues tirades faites plutôt pour refroidir l'action.

M. J. ZÉNIÉ dans Beppo, le bohémien, a donné la parfaite incarnation de l'usurier, âme damnée de toutes les affaires les plus véreuses qui soient.

MM. S. ELIAS, J.-B^{te} ORSINI, Y. DEMECH, et M. MASSABKI furent des seigneurs de tumultueuse envergure, vrais spadassins, viveurs et ferrailleurs.

Quant à MM. J. VIVANTE, R. COULON, P. CHALHOUB, G. ZIMMÉRIS et H. KAIM, aux allures franches de jeunes pages effrontés, ils tinrent, avec le respectable majordome Bartoloméo

(F. CÉPICH), fervent adorateur du dieu Bacchus, la note sémillante au cours de ce sombre drame castillan.

A citer encore et à louer ensemble : MM. P. SFEIR, M. et A. BONGUARDO, G. NAHOUL et A. ARFANIS dans leur rôle d'alcade et d'alguazils.

Il y eut un mot aimable pour les délicats intermèdes : *Volubilis* (M. COLIN), *Le Petit Duc* (Ch. LECOCQ), *Fantaisie Japonaise* (M. CHAPUIS), qui furent donnés par l'orchestre du collège dont on connaît la valeur artistique.

Bref, la Direction fut si enchantée de tant de gloire qu'elle parla de détente récréative peut-être bien nécessaire à l'économie



A Aboukir, avant l'exploration de la presqu'île. Photo Bonguardo.

générale des acteurs. Elle (la direction) poussa l'obligeance jusqu'à mettre à leur disposition la grande auto du collège. Il ne s'agissait plus que de s'entendre sur le temps et le lieu.

A cet effet, on crut bon de nommer un comité d'organisation ; on délibéra, sans délibérer, attendu que chacun avait jugé d'avance dans son for intérieur, que nul autre que Brother PETER n'était plus apte à une charge de si haute importance : *right man, right place*, et que seul il avait assez de capacité pour absorber tout le Comité.

On se reposa donc sur les initiatives et les décisions sans réplique du Comité introuvable qui, sans tarder, fit connaître le processus de la matinée.

Nous y voici :

Par un bel après-midi d'avril, une vingtaine de jeunes gens,

en tenue d'excursionnistes, prenaient place dans l'auto la plus confortable du collège Sainte-Catherine.

Bro. PETER était là, ainsi que Frère FÉLIX.

Près du chauffeur, et gardant jalousement le dépôt à lui confié, IBRAHIM du Cercle, avec tout le sérieux, toute la gravité d'un bon maître d'hôtel, surveillait une montagne de petits paquets joliment bien arrangés et qui fleuraient bon...

Bref, l'auto démarra.

Vous dire si dame Gaité était de la partie serait chose superflue : les fronts rayonnaient, et les langues, la bride sur le cou,



Nos artistes en promenade à Aboukir.

Photo Bonguardo.

tenaient tête au moteur qui dévorait l'espace ; on riait, on chantait, on se remplissait d'air, on se grisait d'azur...

C'est à cette allure, et dans le chatoiement des couleurs vives qui papillotaient autour de notre véhicule trépidant et ronflant, que nous fîmes la route d'Alexandrie à Aboukir, non sans avoir exploré, un temps trop court, hélas ! celle qui aurait pu nous conduire à Rosette...

Mais, nous voici à Aboukir.

Nous jetons un coup d'œil sur la baie qui scintille, puis nous marchons droit au fort extrême de la presqu'île qui recouvre et défend le cap des Zéphyr.

Au lieu de parcourir la crête battue par les vents du large, nous suivons la dépression sablonneuse qui s'allonge resserrée, ainsi qu'un étroit couloir, jusqu'à la première enceinte du fort. Une fois engagés dans cette sorte de Thermopyles, et pour en éviter toutes les ardeurs tropicales, nous piquâmes des deux, et comme une rafale, nous pénétrâmes dans la redoute et l'envahîmes sans coup férir, criant, hurlant... Il n'en fallut pas davantage pour mettre sur pied la garnison qui, à cette heure caniculaire, dormait à poings fermés.

Elle crut à une attaque. En un clin d'œil, surgissant des



« La gaité battait son plein... »

Photo Bonguardo.

vomitoires pleins d'ombre, des hommes tout de blanc habillés, firent alors irruption dans la cour intérieure, courant sus à l'ennemi lequel se vit entouré et cerné de toutes parts. Déjà les matraques prenaient des airs de bataille... L'affaire allait être rude quand, un assiégé de sens droit et rassis, plus rompu aux vicissitudes de la vie, se constitua l'arbitre entre les deux camps où il rétablit la paix.

Nous n'eûmes le cœur en liesse que lorsque nous eûmes franchi la dernière ligne de fortification. Nous venions de passer un très mauvais quart d'heure. Aussi fallait voir nos mines, un instant glacées d'effroi, reprendre couleur et vie. C'est alors que nous sentîmes le besoin de parler fort et de rire aux éclats.

Et nous voilà longeant la rive de la baie d'Aboukir jusqu'au point où nous rencontrâmes Bro. PETER dans le sérieux affairément d'un pique-nique en préparation.

Le site est pittoresque : une palmeraie fournie, quelque maigre verdure, de la brise ; après, roulant un sable fin, la vague lente et bleue murmure sa chanson.

Mais l'heure n'est point aux rêveries, car la table est dressée ou plutôt étendue à même le sol. On s'accroupit ou l'on s'étend sur le côté, à la mode antique, puis chacun se met gravement à l'ouvrage.

Tout se passa fort bien. Pour tous renseignements s'adresser à la Maison *Peter & Co.*

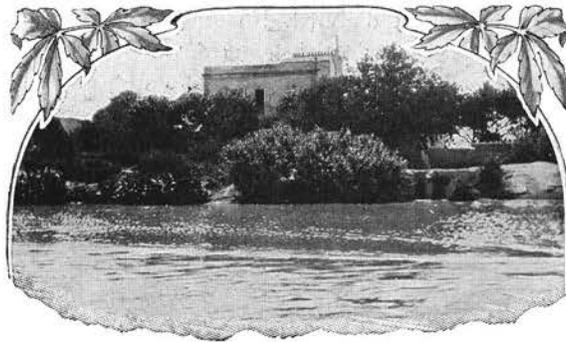
La gaîté battait son plein, quand l'heure avancée nous força à lever la séance.

On se mit en route très satisfait.

Les chants furent alors de la fête ; et tandis que le moteur ronflait sous le capot, notre âme épanouie exultait sa reconnaissance et sa joie.

Ça. *Messieurs* les artistes ! à quand pareille randonnée ? !...

JEAN-JEAN.



Triduum en l'honneur de la béatification

du Bienheureux Frère Salomon

*« Cloches, larguez vos carillons de Fête,
« Cloches, chantez l'Hymne des saints Martyrs... »*

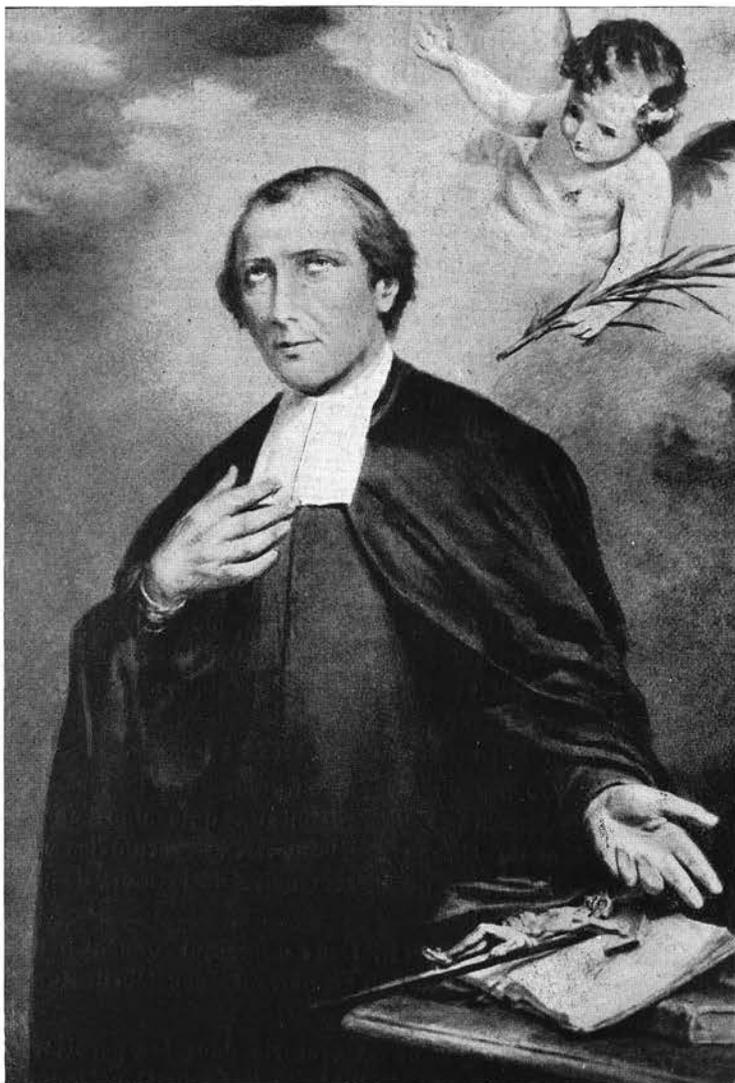
Partie de Rome, sur les ailes puissantes du carillon de Saint-Pierre, le 17 octobre 1926, la gloire des saints Martyrs tombés aux Carmes en septembre 1792, fait depuis lors le tour du monde. Les diocèses, ceux de France au premier rang, exaltent les évêques et les prêtres ; les communautés religieuses, leurs membres qui ne courbèrent pas leur front sous le sceptre de « la Bête ». L'aurole de l'un d'eux parmi ces derniers — le plus modeste sans doute — rayonne en un plus grand nombre de lieux, parce qu'il naquit, à ce fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, beaucoup de frères, un peu partout sur les divers points du globe, au cours du siècle écoulé.

A son tour, les 13, 14 et 15 mai 1927, notre collège Sainte-Catherine d'Alexandrie entra dans l'immense concert et chanta son couplet dans les mille symphonies qui, depuis huit mois, montent de la terre au ciel, vers le trône du bienheureux Frère SALOMON. Il remplit son rôle avec l'ampleur, la richesse, la distinction, le bon goût de tradition dans cette Maison. L'art, l'éloquence et la piété, la musique et la poésie se disputèrent à l'envi l'honneur de glorifier le saint Martyr.

L'art décoratif tout d'abord. En quelques jours, une basilique improvisée s'élève dans la cour de la première division, capable d'abriter des milliers de fidèles. Autour de l'autel, se massent, compacts, arbustes et fleurs. Tentures et tapis encadrent le grand tableau du Bienheureux montant vers la gloire. Postés ensuite sur de hauts mâts vêtus de rouge, ils forment une longue nef centrale et débordent sur les bas-côtés, tandis que, dans les ficus, verts chapiteaux de vivantes colonnes, les drapeaux en faisceaux piquent leurs flammes multicolores. C'est à la fois imposant et gracieux à souhait.

La piété. Elle surtout s'épanouit en ces jours privilégiés. Communions très nombreuses et très ferventes aux messes de 7 h. 30 ; imposante et si religieuse liturgie de saint Jean Chrysostôme, célébrée par Sa Grandeur Mgr. ANTONIOS FARAGE, vicaire général du patriarcat grec-catholique en Egypte ; messes pontificales où officient, le samedi, Sa Grandeur Mgr. IGINO NUTI,

vicaire apostolique d'Égypte, le dimanche, Sa Grandeur Mgr. Colomban DREYER, vicaire apostolique du Canal de Suez, forment



BIENHEUREUX FRÈRE SALOMON

un ensemble assez difficile à réaliser ailleurs et qui donne à ces fêtes un caractère de gravité sereine et joyeuse si convenable en cette solennelle occurrence.

A l'éloquence, Mgr. Dimitri ALOUCHE, le Rév. Père GIUSTINIANI, S. J., prêtent leur voix et leur cœur pour exalter le saint religieux, l'héroïque martyr. Mgr. ALOUCHE associe, avec allégresse, l'Eglise d'Orient aux honneurs que l'Eglise d'Occident décerne à ses élus ; le R. P. GIUSTINIANI sait mettre lumineusement en relief, dans la vie et la mort de son héros, de nobles et fortes leçons pour la chère jeunesse qui l'écoute attentive.

Le soir, changement de scène. Une toile de fond descend devant l'autel. Comme aux beaux jours du Moyen-Age, le chœur devient scène ; aux pompes liturgiques succèdent les tableaux d'un triptyque moins exclusivement religieux.

La poésie s'y présente d'abord sous les espèces d'une vigoureuse composition largement brossée : *De l'Hécatombe à la Gloire*. A la manière de Chénier, l'auteur, un Frère des Ecoles Chrétiennes, y trace, des bourreaux, des portraits " noirs de leur ressemblance " ; puis il s'attendrit sur les innocentes victimes que les martyrs des premiers siècles viennent accueillir au seuil des célestes parvis. Monsieur G. KOLLER, délégué de la S. C. F. et membre du comité du Cercle des Anciens Elèves, a dit cette belle œuvre avec un art consommé.

Au centre vient la musique. Son rôle fut double ; double aussi sa moisson de lauriers. Dès le matin, morceaux d'harmonie, messe à quatre voix, grand chœur, cantiques orchestrés, avaient rehaussé l'éclat des cérémonies liturgiques. Dans l'après midi, un groupe de cent exécutants, soutenu par un puissant orchestre, interprète en perfection : *La Terre promise*.

La Terre promise de Massenet forme, dans la série des grands concerts donnés au Collège depuis une quinzaine d'années, le digne pendant du *Déluge* de Saint-Saëns exécuté les 17 et 18 mai 1919 à l'occasion du bi-centenaire de la mort de saint Jean-Baptiste de la Salle.

Saint-Saëns et Massenet !.. Deux noms qui sonnent haut et clair à toute oreille tant soit peu au courant des célébrités musicales modernes.

Trois parties composent cet oratorio dont les paroles, en prose, sont le texte même de la Bible au livre du Deutéronome.

I. — L'Alliance.

La première partie redit l'alliance de Jéhovah avec son peuple. Le narrateur emprunte la chaude voix du sympathique baryton Monsieur J. COHEN, un très ancien élève du Collège.



Sa Grandeur Mgr. DREYER, vicaire apostolique du Canal de Suez, entourée d'un groupe de ses paroissiens, actuellement élèves pensionnaires au Collège Sainte-Catherine. Photo U. Dorés.

« *Les Israélites étant au deça du Jourdain, Moïse fit venir tout le peuple et lui dit : Le Seigneur notre Dieu a fait alliance avec nous à Horeb.* »

« *Nous avons entendu sa voix* » répond le chœur, au milieu des cuivres de l'orchestre et des roulades des cordes, rappelant fort à propos le fracas du tonnerre et l'éblouissement des éclairs du Sinaï.

Une délicieuse mélodie, caressante comme la brise des plaines de Chanaan, accompagne les promesses divines que retrace le baryton :

« *Écoutez, Israël, vous passerez le Jourdain pour vous rendre maître de ces nations plus nombreuses et plus puissantes que vous.* »

Le passage le plus remarqué de cette partie fut certainement celui des malédictions que prononçaient les lévites — un groupe d'altos et de ténors chantant à l'unisson — et auxquelles répondaient les « *Amen* » bien nuancés du peuple d'Israël; la mélodie en est tout à fait caractéristique et l'accompagnement de cymbales et de triangle très original.

« *Maudit celui qui n'honore pas son père et sa mère — Amen !
Maudit celui qui fait égarer l'aveugle dans le chemin — Amen.
Amen. Amen !...* »

Puis la voix du baryton se fait suppliante.

« *Obéissez et vous serez béni, béni dans la ville et béni dans les champs..* »

Quelques phrases du chœur à voix nues, courtes, mais très riches d'harmonie, terminent cette première partie :

« *Accomplissons sa loi et nous serons bénis ; souvenons-nous !...* »

II. — La Victoire.

Cette partie est surtout descriptive ; un silence profond règne tout autour des murailles désertes. Silence plein d'anxiété que l'orchestre traduit en une fugue aux contours tourmentés, entrecoupée de quelques phrases du chœur :

« *Cependant Jéricho restait fermée !* »

Cette fois, c'est un ténor qui remplit le rôle du narrateur.

Dans une tessiture très élevée et en un langage impérieux, M. Egizio GASPARO exprime les volontés de Jéhovah :

« *Vous, Prêtres, prenez l'arche d'alliance et que sept autres prêtres la précédant sonnent les sept trompettes du jubilé . . .* »

tandis qu'à l'orchestre percent déjà le motif de la « Marche du septième jour » et celui des « Trompettes de Jéricho ».

Elles éclatent enfin, en accents vibrants et prolongés et reprendront jusqu'à sept fois leurs appels guerriers. A l'orchestre, des thèmes variés relient l'une à l'autre les sonneries des trompettes : c'est le défilé de l'armée sous les murs de la ville assiégée. Après la cinquième sonnerie, les thèmes se superposent d'une façon très ingénieuse jusqu'à ce qu'enfin une septième sonnerie plus retentissante et plus longue, suivie des cris formidables et superbes du chœur : *Jahvé ! Jahvé ! . . .* entraîne la chute des imprenables murailles au milieu du vacarme épouvantable des tambours et des cymbales, de la grosse caisse et du tam-tam.

Le chœur vocifère alors des anathèmes contre « celui qui relèvera et rebâtira Jéricho !

*« Que son premier-né meure !
Qu'il perde le dernier de ses enfants ! »*

Quelle ardeur terrifiante dans ces imprécations !

Les sopranos surtout, furent admirables dans leur « *Qu'il meure !* » sur un *si* naturel aigu qu'ils lancèrent à trois reprises successives, avec entrain et sans le moindre effort.

III. — Chanaan.

Une pastorale ouvre cette troisième partie. Le thème de la promesse y reparaît tantôt à un instrument tantôt à un autre, formant une petite pièce symphonique très délicate et fort bien tramée.

Le chœur qui suit, d'allure grandiose d'où émergent par endroits les fortissimos des cuivres, produit un effet saisissant.

L'enthousiasme grandit, les sonorités de l'orchestre s'amplifient et vous soulèvent :

« Voici la Terre Promise, le Seigneur vous la donne avec la paix. »

Soudain, les voix se taisent, seuls les accords de l'orgue, lentement se répandent sur la foule, y créant une atmosphère de recueillement. Une voix de soprano sort des coulisses : voix angélique et lointaine :

« Peuple béni de Dieu, partagez-vous cette terre... Retournez dans vos tentes avec beaucoup de bien, avec de l'or, de l'airain et du fer... »

Des acclamations répétées couvrent la voix :

Gloire à Dieu !

puis un chœur fugué très savamment construit et brillamment enlevé termine cette œuvre magistrale.

Pour clore ce petit compte rendu, nous émettrions volontiers un vœu : celui que des œuvres de cette envergure soient reprises dans la salle de fête du nouveau Collège St.-Marc, car c'est dans une salle de concert qu'il convient d'entendre ces chefs-d'œuvre ; trop de détails se perdent dans notre immense cour, surtout lorsque par surcroît nos bonnes cloches paroissiales viennent par excès d'allégresse, jeter à toute volée, leurs notes joyeuses, bruyantes même, et ma'foi quelque peu intempestives.

Enfin, dernier tableau, non le moins goûté, une courte et fine Comédie à trois personnages : *Brouillés depuis Wagram*, clot la journée sur des sourires attendris de sainte émotion. Messieurs ZÉNIÉ, CÉPICH et VIVANTE, s'y affirment, une fois de plus, artistes.

Les voilà passés, comme tant d'autres moins notoires. ces brillants et pieux 13, 14 et 15 mai ; passés, mais non disparus, car leur souvenir chantera longtemps dans notre mémoire. De longtemps, nous l'affirmons, sans crainte, les Elèves, les Maîtres, la foule des Parents et des Amis qui participèrent à ces solennités, n'oublieront le Triduum en l'honneur du Bienheureux Frère SALOMON.

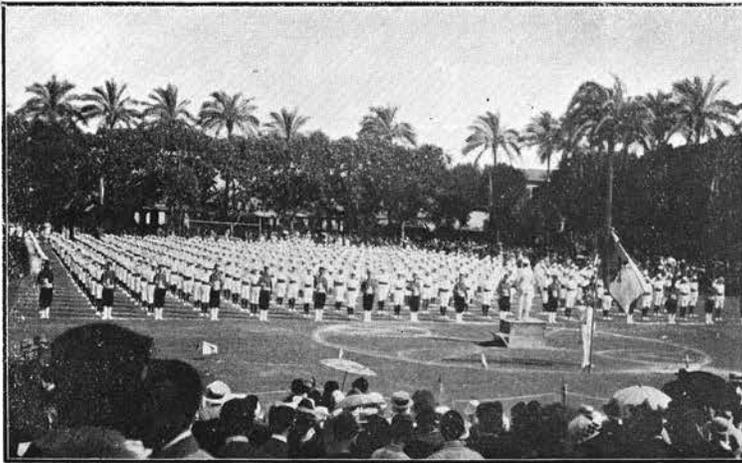


Le Conseil de la Congrégation de la Très Sainte Vierge.

Photo Ginivisian.

Fête Sportive

Une pelouse au gazon vert encadrée de palmiers où s'accrochent des faisceaux de drapeaux, des oriflammes ; des estrades en amphithéâtre derrière lesquelles se dresse un mur de toiles chamarrées d'arabesques et qui protège du soleil des toilettes claires et chantantes ; autour de la piste que limite un cordon de petits drapeaux fichés en terre, s'entassent, se pressent les 3 à 4000 personnes qui n'ont pu accéder aux estrades : tel est le site merveilleux, unique peut-être, où s'est déroulé, dimanche, 12 juin, sous le Haut Patronage de S.A. le Prince OMAR TOUSSOUN,



Le salut au drapeau.

Photo Bonguardo.

le magnifique programme de la fête sportive organisée par le collège Ste-Catherine.

A la Présidence, M. FRÉDÉRIC GIRIEUD, consul de France.

Au Comité d'Honneur :

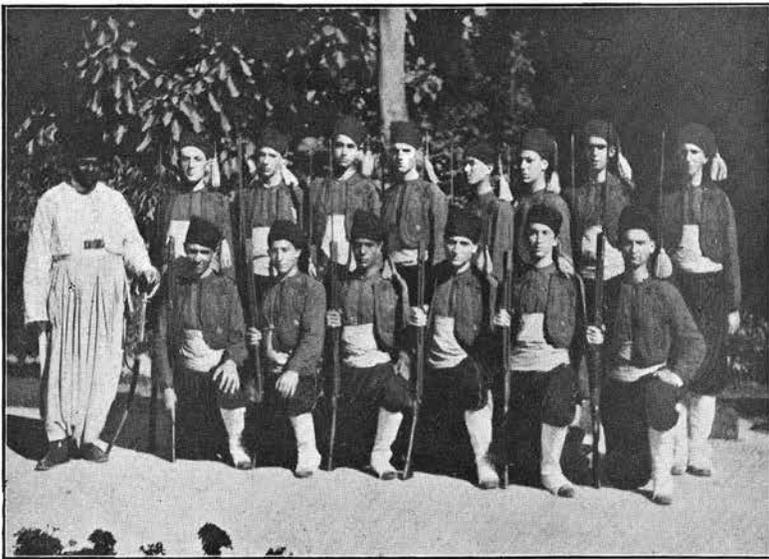
S.A. le prince Abbas Ibrahim Halim, président d'honneur ; S.E. Zananiri Pacha, vice-président d'honneur ; M. J. P. de Susini, président ; M. J. Morin, vice-président ; M. Emm. Naudi, trésorier ; S.E. Ahmed bey Abd-el-Kader ; MM. R. de Bourgues, Léopold Jullien, Elie F. Shamà, P. Grédy, Docteur R. Briend, H. Harrington bey, E. Alessandrini, J. Desvernois, Maître Aziz Antoine, J. Coatsworth, E. F. Haselden, Charles Luzianovich, Maître Antoine Ayoub.

Au Jury :

S.E. Emine Yehia Pacha, président d'honneur ; Monsieur E. Gaudaire, président ; M. E. Bourre, juge-arbitre ; M. Emm. Naudi, commissaire du concours ; M. G. Saunier, secrétaire ; M. E. Finney, starter.

Juges : MM. M. Herman, B. Favodon, A. Lanzetta, Captain W. L. Mason, E. Jaouich, J. Kédémos, A. Yelkendjoglou, P. Bonett.

Chronométrateur : M. Aly Mokless.



Nos zouaves.

Photo Bonguardo.

Service Médical : M. le Docteur A. Cégan.

Photographe : M. U. Dorès.

Devant l'estrade d'honneur, une table où l'on admire plus de 130 prix gracieusement offerts, dont 23 coupes de valeur.

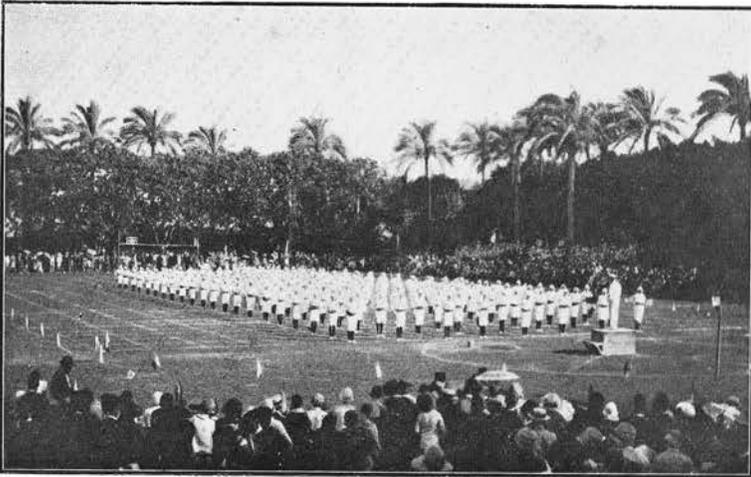
A 15 h. 30, un roulement de plusieurs tambours qui se répercute derrière les lourds massifs de verdure, annonce l'arrivée de 400 gymnastes élégamment pris dans leur costume blanc que barre en rouge une large ceinture.

Les voilà qui défilent quatre à quatre, précédés d'une section de beaux zouavés, musique en tête, aux accords vibrants de Sidi-Brahim. La colonne s'allonge et s'engage dans la piste ; bientôt elle se fractionne, puis avance sur quatre rangs. A un

commandement de son chef, Monsieur ARTHUR ELMAS, les quatre groupes, bras tendus latéralement, se déploient, tandis que sur les côtés, trois drapeaux aux couleurs de la France, du Pape et de l'Égypte, viennent prendre place sur le front de l'immense échiquier gazonné ; après le défilé, le salut : l'effet est grandiose, il impressionne.

Puis se succèdent, dans un ordre parfait et durant trois bonnes heures, les vingt-cinq numéros du programme :

Second défilé et mouvements d'ensemble des 7^{me}, 8^{me}, 9^{me} et 10^{me} classes ;



Mouvements d'ensemble.

Photo Bonguardo.

Mouvements d'ensemble avec haltères ;

Trois leçons de boxe française ;

Tournoi des zouaves dans leur brillant uniforme.

Voici le temps des courses de relais à bicyclettes, de basket ball pour les Pensionnaires, des courses de 60, de 200, de 400, de 800 et de 1500 mètres, alors qu'ont lieu les exercices aux barres parallèles ou à la barre fixe.

En un mot, un ensemble d'exercices variés et fort intéressants.

Voici la liste complète des heureux gagnants au cours de cette belle fête sportive :

Course de relais à bicyclette : Les rubans rouges (classes commerciales).

Course de relais : 1^{re} la classe de quatrième B.
2^{me} la classe de quatrième D.

Basket ball : Le camp des rubans rouges.

La flûte enchantée : MM. J. Zacaropoulos, R. Gibara.

Course de 200 mètres :

Section B : MM. E. Capponi, M. Laras, C. Balestrieri.

Section C : MM. G. Boudon, G. Dapéry, R. Ambra.

Section D : MM. L. Pini, V. Sabbagh, F. Pini.

Lutte à la perche : Classe de 6^{me} A.



Foot ball (Première Equipe).

Photo Ginivisian.

80 mètres haies :

Section C : MM. G. Boudon, J. Bouliotis, G. Dapéry.

Section D : MM. L. Pini, F. Pini, M. Micillo.

Course de 60 mètres :

Section A : MM. C. Smyrniadès, A. Dépéto.

Section B : MM. S. d'Ambra, C. Balestrieri.

Section C : MM. G. Dapéry, M. Asfar.

Section D : MM. K. Kaledjian, G. Boudon.

Section E : MM. L. Pini, N. Christofidès.

Ball and spoon race : MM. K. Nubar, V. Takla, A. Cagliariini.

La cueillette des balles : MM. J. Patania, E. Samuelson.

Course de 400 mètres :

Section B : MM. F. Pini, E. Cassar, S. d'Ambra.

Section C : MM. A. Kédémos, U. Giardina, R. Bonguardo.

Section D : MM. L. Pini, N. Christofidès, F. Pini.

Cerceaux : MM. H. Sultan, C. Politi.

Course de 800 mètres :

Section B : MM. F. Nadim, P. Zouros, J. Patania.

Section C : MM. M. Asfar, G. Tchiboukdjian, J. Bouliotis.

Section D : MM. L. Pini, G. Nicolaidès, A. Canelopoulo.



Foot ball (Deuxième Equipe).

Photo Ginivisian.

Course d'obstacles : MM. L. Pini, V. Sabbagh, G. Rossi.

Course des canards : MM. J. Pantazoglou, S. de Polo,
M. Kassem.

Course des Anciens (1.500 m.) :

MM. G. Yardella, R. Zottich, F. Abd-el-Messih.

Traction à la corde : La classe de Troisième A.

Les épreuves suivantes ont eu lieu en séance privée sous le contrôle de MM. E. Naudi, P. Bonett et Captain W. L. Mason.

Saut en longueur :

MM. L. Pini	6 m. 02
F. Pini	5 m. 285
G. Boudon	5 m. 11

Saut en hauteur :

MM. L. Pini	1 m. 62
U. Giardina	1 m. 56
G. Boudon	1 m. 54

Lancement du disque :

MM. K. Kaledjian	26 mètres.
L. Pini	24 m. 40
R. Stephan	22 m. 32



M. Arthur ELMAS
Professeur de gymnastique au Collège Sainte-Catherine.

Lancement du javelot :

MM. L. Pini	38 m. 10
R. Stéphan	35 m. 73
F. Pini	33 m. 44

Lancement du poids.

MM. L. Pini	8 m. 92
K. Hokikian	8 m. 32
R. Stéphan	8 m. 24

Gymnastique artistique : Première Section :

1 ^{er} M. R. Stéphan,	Coupe en argent.
2 ^{me} M. S. de Polo,	Médaille d'argent.
3 ^{me} M. S. Douros,	Médaille de Bronze.

Deuxième Section :

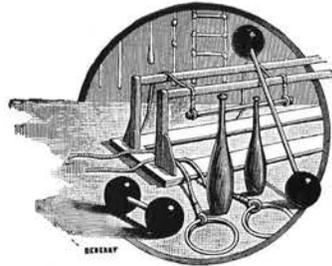
1 ^{er} M. E. Samuelson,	Médaille d'argent.
2 ^{me} M. G. Dapéry,	Médaille de Bronze.

La Coupe du premier championnat, présentée par S.A. le Prince OMAR TOUSSOUN, a été décernée à M. L. PINI. La coupe du deuxième championnat, don de Sa Seigneurie le Prince ABBAS IBRAHIM HALIM, fut décernée à M. RICHARD STÉPHAN.

M. FRÉDÉRIC GIRIEUD remit au jeune DAPÉRY, une médaille grand module, offerte au troisième champion, par Monsieur le Consul de France.

A 18 heures 45, cette fête si brillante prenait fin avec les mouvements d'ensemble qui reproduisaient les exercices de ceux de la fête fédérale des Sociétés de Gymnastique de France (Angers 1927). Ils furent exécutés avec une précision, un ensemble que devaient nous donner ces 400 jeunes athlètes si bien formés, si bien entraînés par leur distingué professeur, Monsieur ARTHUR ELMAS, Officier d'Académie et professeur diplômé du Cours Supérieur d'éducation physique de Paris.

A ce maître de valeur, nos sincères félicitations, et à ses excellents élèves nos plus chaleureux applaudissements.



Retraites de fin d'Etudes

Cette année, la maison de Campagne a hébergé tour à tour deux groupes de retraitants. Du 8 au 12 mai, ce furent d'abord les vingt-trois élèves catholiques de la 2^me année commerciale, puis du 16 au 29, ce fut un nombre égal d'élèves du cours moderne qui vinrent chercher dans la solitude les moyens de devenir forts pour « vaincre le Mauvais ». Les uns et les autres ont été particulièrement favorisés, car la parole convaincue,



Retraite de fin d'Etudes.

Photo Ginivisian.

ardente et lumineuse du R. P. DERVIEUX, S. J., les a abondamment pourvus d'armes pour soutenir les combats de la vie.

En sollicitant la précieuse faveur de suivre les saints exercices pendant trois jours complets, nous n'aurions jamais osé soupçonner les résultats produits dans cette solitude. C'est pendant cette retraite, me semble-t-il, que se font les transformations d'âme les plus décisives. Ceux qui, n'ayant pas vu de très près l'œuvre intérieure qui s'y accomplit, liront les impressions que certains en ont écrites, mais ils auront toujours quelque peine à ne pas trouver hyperbolique le langage de l'enthousiasme. D'autres, au contraire, ceux qui ont vécu ces jours, ceux qui ont essayé de dire leurs souvenirs, trouveront que les récits les mieux faits, les ana-

lyses les plus pénétrantes n'expriment que bien imparfaitement ce qui se passe dans les cœurs. On peut l'affirmer sans crainte, il se fait là, de véritables miracles dans l'ordre moral.

Tout a été dit de ce que présentent de particulièrement propice à la sanctification du jeune homme, le cadre et les circonstances de ces retraites : les chers Frères qui viennent avec nous pour achever de nous prodiguer leur dévouement ; la grande et belle maison qui nous accueille, et qui, dans son isolement, dans son silence, avec ses arbres et ses fleurs nous invite déjà à un recueillement joyeux et paisible ; les allées ombrues, où tout nous porte à la réflexion et aux saintes pensées ; la chapelle, pleine d'air et de lumière, où le corps n'éprouve point de gêne et où l'âme goûte plus de liberté ; l'entraînement de l'exemple, le spectacle de ces jeunes gens qui vivent comme des moines dans l'exercice du silence et de la prière ; les instructions et les entretiens entièrement adaptés aux besoins particuliers des auditeurs. Mais, rien de tout cela ne rend entièrement compte du travail mystérieux qui s'accomplit au fond des consciences. Par-dessus tout, il y a la grâce de Dieu qui soulève les âmes et qui, par une conduite inexplicable de son amour, semble devenir ici plus sensible et plus agissante. C'est elle qui donne aux détails les plus insignifiants en apparence, à une parole entendue ou lue, une éloquence qui vous remue et vous force à réfléchir.

Pour combien d'entre nous cette chère solitude n'a-t-elle pas été comme un chemin de Damas, d'où nous sommes revenus tout changés et dont le souvenir restera toute la vie une source de force et de lumière ?

UN RETRAITANT.



Conférence Saint-Marc

Nous vivons à une époque où tous les titres et tous les droits sont contestés. Il est pourtant juste de reconnaître qu'il n'est encore venu à l'esprit de personne de contester les traditions. Or donc, pour être fidèles à nos traditions, les membres de la conférence Saint-Marc ont procédé à la constitution de leur Bureau dès la première semaine de la rentrée d'octobre, car le soulagement de la misère n'admet ni retard ni négligence. Et, à ce point de vue, il n'est que justice de constater que les séances hebdomadaires pendant les vacances ont eu lieu avec une régularité digne de tous éloges. Que les membres sortants trouvent dans cette affirmation l'expression de notre bien vive gratitude pour le bon exemple qu'ils n'ont cessé de nous donner à nous, les nouveaux, à qui ils ont légué un glorieux passé de onze années en nous invitant à le faire fructifier.

Les fonctions du bureau ont été assumées par ordre d'ancienneté. Ainsi : Monsieur A. HABRA est devenu notre président ; M. L. YELDA, notre vice-président ; M. A. ZÉNIÉ, notre secrétaire ; et M. M. BONGUARDO, notre trésorier.

La vitalité de notre œuvre se traduit par l'intérêt des rapports présentés aux réunions hebdomadaires par les membres visiteurs. Au cours de l'année, les élèves qui nous ont fait le plaisir de venir assister à nos réunions ont été agréablement surpris d'entendre les plaidoyers de leurs amis en faveur des familles qu'ils visitent. Ils ont pu se rendre compte que la charité rend éloquent.

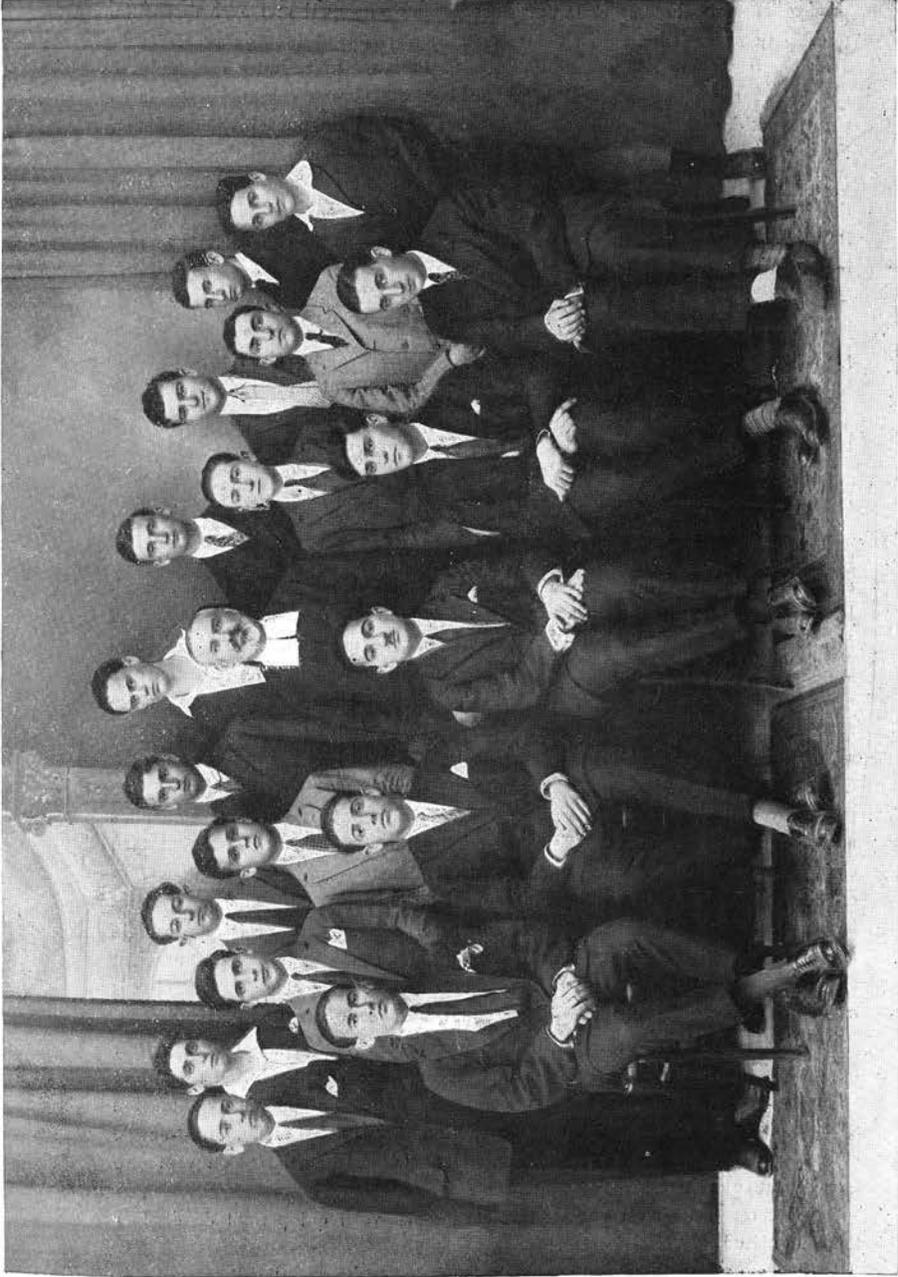
Quant aux autres, en lisant notre rapport annuel, que le *Lotus* se fait un plaisir de reproduire *in-extenso*, ils se rendront compte de ce qu'est notre œuvre à laquelle ils manifestent tant de sympathies et qu'ils subventionnent si libéralement. Nous n'en voulons pour preuve que la dernière quête faite dans les classes qui a rapporté P.T. 3.520.

Nous sommes heureux de saisir cette occasion pour réitérer à nos généreux Bienfaiteurs notre cordial Merci.

Rapport lu à l'Assemblée Générale du 1^{er} Mai 1927.

Très Chers Frères,
Messieurs et chers Confrères,

Nous possédons, dans la société de Saint-Vincent de Paul, une vieille relique dont nous ne saurions trop apprécier la valeur. Aussi ancienne que notre société elle-même, elle est demeurée dans le présent, le plus noble, le plus solide, le plus régulier et le plus actif des mécanismes. Je veux parler de notre règlement.



LES MEMBRES DE LA CONFÉRENCE SAINT-MARC.

Photo Givivisian.

Ce qui fait son originalité et son prix, c'est à la fois l'élévation du but qu'il propose au jeune homme et la puissance des moyens qu'il met à sa disposition pour l'atteindre. Tandis qu'ailleurs, on s'efforcera avant tout de préserver les âmes, de les détourner du danger, de les fortifier contre les luttes inévitables et d'en attacher le plus grand nombre possible aux pratiques essentielles de la vie chrétienne, dans la société de Saint-Vincent de Paul on nous invite hardiment à une œuvre de progrès et de conquête. Il ne s'agit pas seulement de se défendre, il faut attaquer. Il n'est pas question seulement de ne pas tomber dans l'abîme, il faut monter à l'assaut des sommets. Il ne faut pas seulement lutter pour soi, il faut encore aider les autres. C'est pour cela que dans notre société le nombre importe moins que la qualité.

Il a fallu la foi profonde et la belle confiance dans la générosité de la jeunesse d'un Ozanam et de ses compagnons, pour oser espérer que des jeunes gens, mêlés constamment aux agitations et à la fièvre de travail et de plaisir qui tourmentent nos grandes villes, pourraient porter si haut leurs ambitions et les réaliser. Mais aussi quels secours admirables notre règlement ne met-il pas à leur portée ?

S'il est impossible de nier l'opportunité et l'excellence du but poursuivi dans la société de Saint-Vincent de Paul, on est en droit de se demander cependant s'il se trouve en assez grand nombre des âmes capables de la comprendre et de se donner à elle. L'idéal qu'elle propose risque, semble-t-il, par sa beauté et son élévation mêmes, de rester inaccessible à des jeunes gens de notre temps, excellents sans doute, mais inconstants et légers, comme on l'est à leur âge et surtout à Alexandrie. Les faits seuls peuvent montrer ce que vaut cette objection si naturelle. Notre nombre à cette réunion suffirait à répondre. Assurément les quelques rares membres qui en 1863 se réunissaient pour jeter les bases de notre société à Alexandrie n'auraient jamais osé prévoir qu'un jour notre ville compterait huit Conférences. Mais pourquoi remonter si haut ? Il y a quelques années à peine, quand le conseil particulier convoquait aux différentes réunions prévues par notre règlement, nous-mêmes, nous étions étonnés de trouver que nous n'étions qu'un fort petit nombre. Aujourd'hui, grâce à Dieu, les choses ont bien changé. Après chaque étape franchie, il est vraiment réconfortant de nous rencontrer nombreux dans les différentes églises ou chapelles pour offrir aux fidèles l'exemple de catholiques vraiment convaincus. D'autre part, je crois que le divin Maître doit jeter sur nous des regards de complaisance et dire intérieurement aux jeunes gens qui nous voient approcher de la sainte Table : « Ceux-ci sont mes fils bien-aimés : imitez-les ». Ce résultat mérite une attention particulière.

Messieurs et chers confrères, ma situation ne me permet pas de vous fournir des statistiques. D'ailleurs on s'en méfie beaucoup aujourd'hui. On fait remarquer volontiers, lorsqu'il s'agit d'œuvres comme la nôtre, qui poursuivent un but spirituel, qu'elles ont encore moins d'importance. « Il est si facile, dira-t-on, de constituer des listes et de les allonger. Il en coûte si peu, lorsqu'on veut être aimable ou se débarrasser d'un importun. »

Cette remarque n'est pas sans valeur ; mais, voici qui permet de dissiper toute inquiétude.

Il est des statistiques qui enregistrent des sacrifices. Celles-là, nul n'a le droit de les contester, et elles confirment la valeur des autres. De ces statistiques,

Dieu merci, nous en possédons. Elles sont de ce genre, par exemple, celles qui nous font connaître le nombre de présences aux assemblées générales, aux réunions hebdomadaires, le nombre de visites faites aux pauvres.

Il faut autre chose que de la complaisance, Messieurs et chers Confrères, pour venir à une réunion comme celle-ci. Certainement, ce matin, un bon nombre d'entre vous aurait préféré jouir d'un repos prolongé après une longue semaine de dur travail. Il faut des convictions, un ferme désir du bien de son âme et du soulagement de la misère, pour venir chaque semaine à la réunion et ainsi s'arracher aux joies de la famille ou aux distractions de joyeuses réunions. Il en faut plus encore pour consacrer chaque semaine une partie de son temps au pauvre et s'en aller le visiter dans sa misérable demeure pour lui apporter, avec le secours matériel, la parole consolatrice qui le résigne à son sort.

Ce sont là des résultats fort beaux. Ils sont certains. Ils s'imposent à nous avec l'évidence des mathématiques. Il est donc prouvé que la société de Saint-Vincent-de-Paul nous a fait du bien, Messieurs et chers Confrères, et que nous en avons fait aussi par elle et pour elle. Nous sommes donc sûrs que Dieu nous bénit. Mais qu'il nous reste de raisons d'avouer notre humilité et notre ignorance ! Nous ignorons certainement le plus beau du bien qui s'est fait, ce qui serait le plus intéressant à connaître et le plus utile pour nos âmes, ce que Dieu et ses anges sont seuls à connaître tout à fait.

Nul n'a inscrit en un livre où nous puissions aller les lire le nombre et la beauté des prières qui sont montées de nos cœurs vers le trône de Dieu. Nul n'appréciera l'importance des victoires que chacun de nous a remportées sur lui-même. Nous ne saurons jamais ici-bas les aumônes discrètes et généreuses de certains confrères qui sont sorties de leurs mains moins riches que leurs cœurs ; les dévouements cachés de certains autres, les entreprises individuelles d'apostolat des plus fervents d'entre nous. Ce sont bien là pourtant des fruits de la société. C'est par elle au moins que Dieu les a fait mûrir. Mais Celui qui veut que notre main droite ignore ce que fait notre main gauche, tient le plus souvent ces œuvres cachées, comme s'il craignait qu'elles ne perdissent quelque chose de leur délicatesse et de leur fraîcheur à être ainsi exposées au grand jour de la curiosité publique.

Rien du reste, dans notre règlement, n'est fait en vue d'attirer l'attention. Quand nous nous réunissons, ce n'est point pour une action extérieure et bruyante, c'est pour une œuvre tout intérieure de sanctification ; nous nous perdons ensuite dans la foule des hommes, chacun agit d'une manière anonyme et pour Dieu seul. De temps à autre quelques-uns de nos efforts sont partiellement mis en lumière, comme si Dieu voulait simplement rappeler aux distraits que d'autres richesses plus grandes et plus belles existent dans le secret.

Notre œuvre, Messieurs et chers Confrères, est donc prospère, elle est féconde et semble riche de promesses. Nous qui sommes les benjamins de cette grande société, nous sommes fiers de lui appartenir : fierté faite de reconnaissance et d'amour, fierté de ceux qui se sentent de grands devoirs et qui sont résolus à les remplir en appelant à leur secours le plus de membres possible. Sous ce rapport nous ne nous plaignons pas. Notre recrutement est assuré ; bien des demandes sont rejetées, car notre nombre est limité aux familles visitées. Ce qui est fort regrettable c'est que nous voyons un bon nombre de nos anciens

confrères qui promettaient d'être d'excellents membres de la société, et qui l'ont désertée totalement. En nous quittant, ils ont fréquenté pendant quelques semaines l'une des Conférences de la ville et ont disparu à tout jamais. N'y a-t-il pas un remède pour enrayer ces désertions en masse ?

Vous fournir des détails sur ce que nous faisons à la conférence Saint-Marc, Messieurs et chers Confrères, serait répéter ce que nous entendons dans les différents rapports au cours de l'année. Qu'il me suffise de vous dire que nous nous efforçons de ressembler à nos aînés en imitant vos exemples.

Vous vous demandez peut-être comment nous obtenons nos ressources. Voici. Elles sont de deux sortes : les unes sont celles de toute conférence, ce sont les produits des quêtes hebdomadaires et des dons, ainsi que la participation au conseil particulier qui nous est versée par la conférence Saint-Jean-Baptiste de la Salle sous la forme de 30 bons de Fourneau par semaine, soit une somme fixe de P.T. 1.560 par an. Les autres ressources nous sont tout à fait spéciales. D'abord, une fois l'an, nous faisons une quête générale dans les classes du collège. Cette année-ci, elle a produit la belle somme de P.T. 3.520 ; c'est un record. Ensuite nous organisons une loterie. Il s'agit de placer les billets. Nous pouvons dire que tout le collège est mobilisé à cet effet, et c'est une vivante émulation entre membres et élèves pour placer le plus de billets possible. Ici aussi nous avons eu un record cette année-ci. Le produit net a été de P.T. 5.188.

Si à ces deux chiffres j'ajoute une douzaine de livres qui nous sont versées par les Lauréats aux divers examens ainsi qu'une dizaine de livres produites par la vente de vieux papiers, je trouve la magnifique somme de plus de L.E. 100 fournie directement par les élèves du collège. Pour être complet sur ce chapitre, je dois ajouter qu'ils ont abondamment pourvu de vêtements et de chaussures notre vestiaire. Vous voyez, Messieurs et chers Confrères, que l'avenir ne nous inspire aucune crainte pour nos finances. Qu'il me soit permis de traduire ici notre reconnaissance à l'égard de nos chers camarades en leur exprimant notre très vive et très profonde gratitude.

Nos recettes totales se sont montées à P.T. 18.758 et nos dépenses à P.T. 14.963,5.

Messieurs et chers Confrères, je viens d'abuser de votre bienveillante attention. Aussi j'ai hâte de finir. A tous ceux qui directement ou indirectement prodiguent leurs sympathies aux membres de la conférence Saint-Marc, nous adressons nos chaleureux remerciements. Nous remercions aussi Dieu qui nous a fait la grâce de consacrer la meilleure partie de notre jeunesse à poursuivre un si noble but. Nous ne pourrions en avoir de plus heureux ; nous y connaissons les vraies joies, ces joies pures pour lesquelles il n'est point de regrets ni d'amertumes, celles qui embaument la vie entière et qui ont leur épanouissement dans l'éternité.



Examens Officiels

ÉCOLE FRANÇAISE DE DROIT DU CAIRE

Session de Décembre 1926.

Licence en Droit.

MM.	MM.
Alphonse NEIROUZ <i>Assez Bien</i>	Jacques PALLIA
Victor RODRIGUEZ	Khalil CHEBOUB
Fauzi KHALIL	Mustapha FARID
Ibrahim LABIB	Geo. PASSADEOS <i>Admissible</i>
Mohamed SALEM	

Baccalauréat en Droit (2^{me} partie).

MM.	MM.
Antoine CHRISTOMANOS <i>A.B.</i>	Alfred NAWAWI
Gaston BORROMEIO	Francis CHAFIK <i>Admissible</i>
Gabriel HURI	Alexandre ZARIFFEH »
Michel STYLIANOUDIS	Labib BARSOUM »

Baccalauréat en Droit (1^{re} partie).

MM.	MM.
Raymond GARGOUR	Armand TAGHER <i>Admissible</i>
Gabriel TRABOULSI	Constantin SKYRIANNIS »
Eustratios SIRDARIS	Michel VALARAKIS »
Nicolas MABRO <i>Admissible</i>	

COURS TECHNIQUES SUPÉRIEURS **de l'École Spéciale des Travaux Publics de Paris**

Candidats admis en 1^{re} année Technique
à la suite des Examens présidés par Monsieur Frédéric GIRIEUD,
Consul de France à Alexandrie.

MM. Nicolas PASTIDÈS	<i>Mention Bien</i>
Oscar ROSSETTO	<i>Mention Assez Bien</i>
Yvan ORSINI	
Rodolphe DE LEO	
Antoine HABRA	

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

(Session de Juin 1927)

Deuxième Partie :

Mathématiques.		Philosophie.	
MM.		MM.	
Maurice BOUSKELA	<i>A.B.</i>	Marcel AOUAD	<i>A.B.</i>
Georges BETCHER		Alexandre ISCOVICH	
Assad FARÈS		Charles MIRZA	
Yvon MILIN		Louis YELDA	
Georges OUZOUNIAN		Armand GERMAIN	
Robert KFOURY	<i>Admissible</i>	Henri MESCIACA	
Joseph GARGOUR)		

Première Partie :

Sciences - Langues Vivantes.

MM.		MM.	
Emile ALEXANDRE	<i>A.B.</i>	Fernand GÉRASIMO	<i>A.B.</i>
Gérald VIVALDI	<i>A.B.</i>	Issa HADDAD	<i>A.B.</i>
M. Antoine ZACAROPOULO <i>A.B.</i>			

MM.	MM.
Tewfik DIB	Georges KHOURI
Henri AZOUZ	Aimé ORFALI
Edouard LANZILLO	Louis BORSINI
Jean MARCOULIDÈS	Aziz AMAD
Charles GÉMAYEL	Marcel AZAR
Alfred SCHMALZBAUER	Yehia SAFWAT
Guido DI GIORGIO	Noël CHATEAUMINOIS
Alexandre PEPITONE	Edouard TAHTADJIAN
Alphonse FIORANI	Edouard RISGALLA
Epam. PAPADOPOULO	Victor FIANI
Joseph BONETT	Olando COEN
Fouad KHATTAR	Félix SALAMA
Georges MANOLI	Victor AZOUZ <i>Admissible</i>

COURS COMMERCIAL

Le **Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales** est délivré par M. le Ministre du Commerce de France aux Candidats qui ont obtenu la moyenne de $\frac{13}{20}$ aux Examens organisés par le Consul de France.

Les Candidats ayant obtenu la moyenne $\frac{11}{20}$ reçoivent le **Certificat d'Etudes Commerciales**.

Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales.

MM. Zaven EPRÉMIAN	MM. William FARAH
Nicolas AYOUB	Théophile IRANI
Henri RABBATH	Michel MILONADIS
Paul ECKERLIN	René ZARB
Démétrius PARASKÉVAS	François SABELLA
Fouad SÉROUPHIM	Léonidas PHOTIADÈS
Raymond GOHARGHI	Antoine ASFAR
Nicolas DJOURASCOVITCH	Ayoub ABBAS
Tewfik MANSOUR	Germain BRUGIATELLI
Eustratios SIRDARIS	Lazare CASSARKIS
Hector ERBA	Mario MICILLO

Certificat d'Etudes Commerciales.

MM. Charles KARAM	MM. Mirri BASMADJIAN
Edouard CORBI	Marcel BONGUARDO
Jean SARKIS	Elie ZAMARIA
Edouard SABBAGH	Fauzi MATTA

SOCIÉTÉ DE COMPTABILITÉ DE FRANCE

(Session 1927).

MM. Paul ECKERLIN	MM. Zaven EPRÉMIAN
{ Edouard CORBI	{ Mirri BASMADJIAN
{ Henri RABBATH	{ Mario MICILLO
Nicolas DJOURASCOVITCH	{ Eustratios SIRDARIS
Démétrius PARASKÉVAS	Fouad SÉROUPHIM
Léonidas PHOTIADÈS	Tewfik MANSOUR
François SABELLA	Théophile IRANI

M. René ZARB.

INSTITUT STÉNOGRAPHIQUE DE FRANCE

Session du 23 Juin 1926

STÉNOGRAPHIE (Vitesse)

50 Mots :

MM. André GAUCI	<i>Bien</i>	MM. Politi LOÏSIDIS	<i>Bien</i>
Edouard SABBAGH)	Attilio BUCALO	<i>A.B.</i>

60 Mots :

M. Michel SACY	<i>Bien</i>	M. Léon MANSOURIAN	<i>A.B.</i>
M. Samuel MENACHE	<i>Assez Bien</i>		

70 Mots :

MM.		MM.	
Léonidas PHOTIADÈS	<i>T.B.</i>	Antoine ASFAR	<i>Bien</i>
Pierre MILLOVICH)	Paul ECKERLIN)
Jean-Baptiste MIRCO	<i>Bien</i>	Edouard KHOURI	<i>Assez Bien</i>
César BEYDA)	Léon HAMAOUÏ)
M. Edouard MUSTACCHI	<i>Assez Bien</i>		

80 Mots :

MM.		MM.	
Emm. ZANGARAKIS	<i>Très Bien</i>	Honoré BRIFFA	<i>Bien</i>
Mayer LISBONA)	Willy CHIKHANI)
Edouard GUESSARIAN)	Maurice IRANI)
Charalambos DILAVERI)	Alexandre SEDNAOUI)
Bichara ABSI)	Nicolas ZAYAT)
Armand MICHACA)	Charles ZACAROPOULOS	<i>A.B.</i>
René SANTARELLI)	Emile CHOUGHANI)

90 Mots :

MM.		MM.	
Hubert GAERTNER	<i>Très Bien</i>	Mahmoud BASSIOUNI	<i>Bien</i>
Emile GDEI)	Mirri BASMADJIAN)
Zaven EPRÉMIAN)	Germain BRUGIATELLI	<i>A.B.</i>
Théophile IRANI	<i>Bien</i>	Ezzet CAROUBA)
Hector ERBA)	Lazare CASSARKIS)
M. Georges YARED	<i>Assez Bien</i>		

100 Mots :

MM.		MM.
Fouad SÉROUPHIM	<i>Très Bien</i>	Nicolas DJOURASCOVITCH <i>Bien</i>
Robert AÏRUT	»	René ZARB »
Henri RABBATH	»	Edouard CORBI <i>Assez Bien</i>
Michel MILONADIS	»	Démétrius PARASKÉVAS »
Abbas AYOUB	»	Henri DOUMMAR »
Charles KARAM	<i>Bien</i>	Jean SARKIS »
François SABELLA	»	Micillo MARIO »
Raymond GOHARGHI	»	Edgard KHOORI »
Nicolas AYOUB	»	Jean WILLIAM »



Cours Techniques Supérieurs.

RÉSULTATS DES EXAMENS OFFICIELS

pour l'année scolaire 1925-1926

COURS DE DROIT

COURS TECHNIQUES SUPÉRIEURS

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS

DIPLOME SUPÉRIEUR D'ÉTUDES COMMERCIALES

ÉLÈVES ADMIS :

Cours de Droit.	{	Baccalauréat (1 ^{re} partie).....	3	}	16		
		Baccalauréat (2 ^{me} partie)	5				
		Licence.....	8				
Cours Techniques Supérieurs.	{	Mathématiques Spéciales.....	5	}			
Baccalauréat français.	{	Première partie.....	37	}	55		
		Deuxième partie {	Mathématiques			8	}
			Philosophie			10	
Etudes Commerciales.	{	Diplôme supérieur.....	22	}	45		
		Certificat.....	8				
		Certificat (S.C.F.).....	15				
TOTAL.....					<u>121</u>		

RÉSUMÉ DES RÉSULTATS GÉNÉRAUX

OBTENUS PAR LE COLLÈGE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES TITRES OFFICIELS

Licences en Droit	36
Baccalauréats (Première Partie).....	549
» (Deuxième Partie)	326
Diplômes d'Etudes Commerciales.....	239

Au Palmarès

PRIX FONDÉS A PERPÉTUITÉ

PAR

S. M. FOUAD I^{er}, Roi d'Égypte

A L'OCCASION DE LA VISITE

DONT IL DAIGNA HONORER LE COLLÈGE SAINTE-CATHERINE

LE 16 NOVEMBRE 1921

ET DÉCERNÉS AUX ELÈVES LES PLUS MÉRITANTS

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1926-1927

Ces PRIX ont été attribués à :

MM. LOUIS YELDA, du Collège Sainte-Catherine.

ZAVEN EPREMIAN, du Collège Sainte-Catherine.

VICTOR FAKHOURI, de l'Ecole Gratuite Sainte-Catherine.

JOSEPH SCHEMBRI, de l'Ecole Gratuite de la Sainte-Famille.

PHOTINU PHOTIOS, de l'Ecole Gratuite de la Sainte-Famille.

JOSEPH EID, de l'Ecole Gratuite Saint-Joseph de BACOS.

PRIX SPÉCIAUX

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD,

Consul de France

Décerné à M. GEORGES OUZOUNIAN, de la Classe de Philosophie.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE OGER,
Visiteur

Décerné à M. JOSEPH GARGOUR, de la Classe de Mathématiques.

PRIX DE MATHÉMATIQUES

OFFERT PAR

Monsieur LÉON EYROLLES
Directeur de l'Ecole Spéciale des Travaux Publics

Décerné à M. N. PASTIDÈS, de la Classe de Mathématiques Spéciales.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE D'ALEXANDRIE

Décerné à M. ZAVEN EPRÉMIAN, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

OFFERT PAR

LE COMITÉ D'ALEXANDRIE

Décerné à M. HENRI AZOUZ, de la Classe de Première.

PRIX DE COMPTABILITÉ

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE ISMAÉLIS,
Assistant du Supérieur des Frères, ancien Directeur du Collège

Décerné à M. PAUL ECKERLIN, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

SON ALTESSE LE PRINCE OMAR TOUSSOUN

Décerné à M. ISSA HADDAD, de la Classe de Seconde D.

PRIX DE LANGUE ANGLAISE

OFFERT PAR

Mr T.A.F. CRITCHLEY

Directeur de la Banque Ottomane

Décerné à M. HECTOR ERBA, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE GRECQUE

OFFERT PAR

M. MICHEL SALVAGO

Président de la Communauté Hellénique

Décerné à M. MICHEL MILONADIS, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ITALIENNE

OFFERT PAR

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DANTE ALIGHIERI

Décerné à M. MARIO MICILLO, de la 1^{re} Année Commerciale.

PRIX D'HISTOIRE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE CYPRIEN

Directeur du Collège

Décerné à M. MARCEL AOUAD, de la Classe de Philosophie

PRIX DE STÉNOGRAPHIE

OFFERT PAR

M. GEORGES KOLLER

Délégué Général de l'Institut Sténographique de France

Décerné à M. NICOLAS DJOURASCOVITCH,
de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE DACTYLOGRAPHIE

OFFERT PAR

M. LADISLAS POLNAUER

Consul de Hongrie

Décerné à M. HENRI RABBATH, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE CYPRIEN, Directeur

A L'ÉLÈVE PENSIONNAIRE LE PLUS MÉRITANT DE CHAQUE SECTION

Première Section : M. ANTOINE HABRA, du Cours Technique.

Deuxième Section : M. DÉMÈTRE PAPANICOLAOU, de la Classe 3^e A.

Troisième Section : M. RENÉ BONGUARDO, de la Classe 5^e A.



LES ANCIENS ET AMIS

Succès

Ecole spéciale des Travaux Publics de Paris.

MM. Annibal BARATTA, Achille ILUTIN, Joseph MANZONI, ont obtenu le diplôme d'Ingénieur Electricien-Mécanicien.

Ont été admis en 2^{me} année : MM. Antoine NAHOUL, Mohamed TÉLÉMAT, Richard TRIGACI (Section Mécanique-Electricité) ; Jean NAHOUL, Eugène RAIMONDI (Section Travaux Publics) ; Léon BARCELON, Alexandre MABRO, Joseph STIPANOVICH (Section Bâtiment).

Ont été admis en 1^{re} année : MM. Félix ADORE, Nicolas RISGALLA (Section Mécanique-Electricité) ; Henri CHALHOUB (Section Travaux Publics) ; Grégoire MARCOULIS (Section Bâtiment).

Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris.

M. Christian GERMAIN a obtenu le diplôme d'Ingénieur des Arts et Manufactures.

M. Réginald CAMILLERI a été admis en 2^{me} année.

Ecole Nationale des Ponts et Chaussées de Paris.

M. Habib BÉCHARA a été admis en 3^{me} année, et M. Elian KHOURI en 2^{me} année.

Ecole supérieure d'Electricité de Paris.

Admission : M. Hubert SABBAGH.

Ecole spéciale de Mécanique et d'Electricité de Paris.

M. Michel ASCAR a été admis en 2^{me} année.

Institut de Chimie appliquée de Paris.

M. Georges SARKIS a été admis en 3^{me} année.

Ecole nationale d'Agriculture de Grignon.

M. Joseph ANHOURY a été admis en 2^{me} année.

Faculté des Sciences de Paris.

M. Hubert SABBAGH a obtenu le diplôme de Licencié ès-sciences, et M. Michel ASCAR le certificat d'études supérieures de mathématiques générales.

Faculté de Médecine de Paris.

M. Jean RISGALLA a obtenu le diplôme de Docteur (Thèse soutenue : *Existe-t-il des cholecystites amibiennes* ?).

M. Albert BARDA et M. Joseph HAGE ont été admis en 5^{me} année, et M. Lucien SAVIGNON en 1^{re} année.

Faculté de Médecine de Bordeaux.

M. Chafik MATTA a obtenu le diplôme de Docteur (Thèse soutenue : *Traitement opératoire précoce des pleurésies purulentes aiguës*).

Faculté de Médecine de Lyon.

M. Ernest SUMBATI a été admis en 4^{me} année.

Faculté de Médecine de Beyrouth.

M. Emile ANAWATI, Docteur en Médecine, Chef de Clinique à la Faculté, attaché à la Maternité.

MM. Charles CHOUERI, Emile BADDOUR, Alexandre SAYOUR et Sélim BACKOUM ont passé avec succès les épreuves du P.C.N.

Ecole de Pharmacie.

M. Alfred ANAWATI, Docteur en Pharmacie, chef de laboratoire de l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu.

M. Georges ANAWATI a reçu le diplôme de Pharmacien.

Admission : M. Alexandre PHOTIADÈS.

Faculté de Droit de Paris.

M. Michel POHOSKI a été admis en 2^{me} année.

Faculté de Droit de Nancy.

M. Edouard MUSSAWIR a été admis en 1^{re} année.

Ecole libre des Sciences Politiques de Paris.

M. Michel POHOSKI a été admis en 2^{me} année.

Ecole de Chimie Industrielle de Lyon.

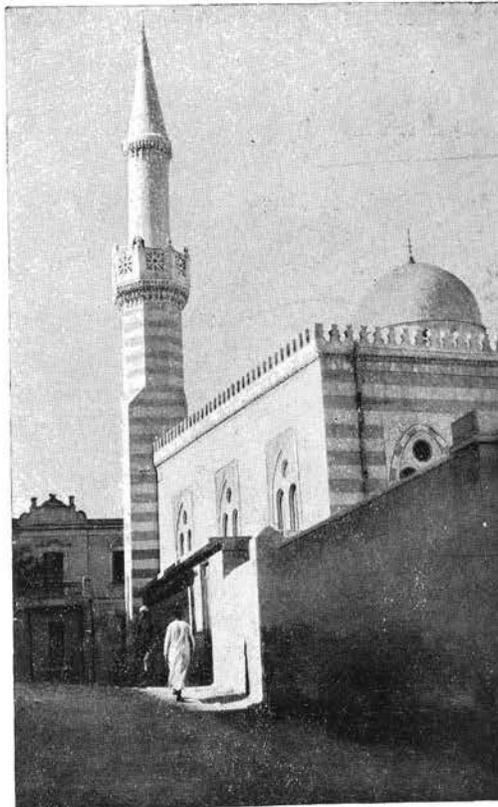
Admission : M. Georges ANAWATI, en 2^me année.

Divers.

M. Achille HUTIN a été affecté au 105^e Régiment d'Artillerie lourde et désigné comme officier de liaison et transmission à Bourges.

M. Vahé ASDVADZADOUR, ingénieur des Arts et Manufactures, a obtenu une première médaille de solfège et une première médaille de vocalises au Conservatoire national de Musique de Paris.

M. Robert PONGE a obtenu le diplôme de l'Ecole interalliée des hautes Etudes Sociales de Paris.



La Mosquée d'Ibrahimieh. *Photo Bonguardo.*
(*Photo primee*)

Distinctions

Nous avons appris avec plaisir la nomination de **M. François d'Angelis**, consul de France, au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur.

*
*
*

La *Réforme* du 27 avril nous faisait connaître la distinction suivante :

« Sa Sainteté le Pape PIE XI a conféré à notre excellent concitoyen et ami, **M. Elie F. Shamà**, la 3^{me} classe de l'Ordre de Pie IV



M. Constantin Aloï
Secrétaire Général du Conseil Sanitaire, Maritime et Quarantenaire.

La distinction lui a été remise par Mgr. Andrea CASSULO, délégué apostolique, avant son départ pour l'étranger.

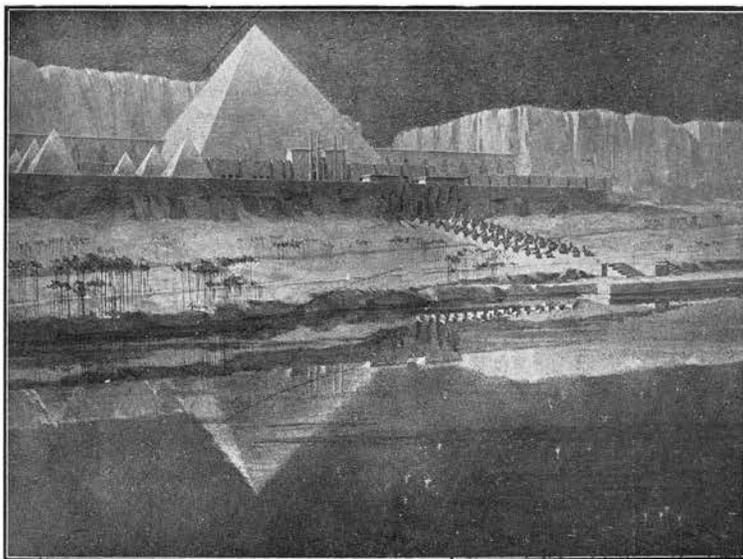
« Les nombreux amis que M. E. F. SHAMA compte en Égypte seront heureux d'apprendre la distinction dont il a été l'objet ; il

a toujours contribué aux œuvres de bien sans aucune distinction de culte ou de nationalité et nous l'en félicitons sincèrement.

« Cet ordre institué par Pie IV et qui tire son appellation de son nom est le plus élevé des Ordres de mérite civil institués par la Papauté ».

*
* *

Le 2 mai, l'officiel annonçait que **M. Constantin Aloï**, secrétaire général du conseil Sanitaire, Maritime et Quarantenaire, avait reçu, du gouvernement français, le grade de Commandeur du *Nichan Iftikhar*.



Essai de reconstitution du Labyrinthe d'Egypte.

De Paris, nous apprenons que **M. Léon Azéma**, l'un des architectes du collège St-Marc, vient d'obtenir au salon des artistes français — section d'architecture — une médaille d'Honneur pour son *Essai de reconstitution du Labyrinthe d'Egypte* dont a parlé notre numéro de janvier.

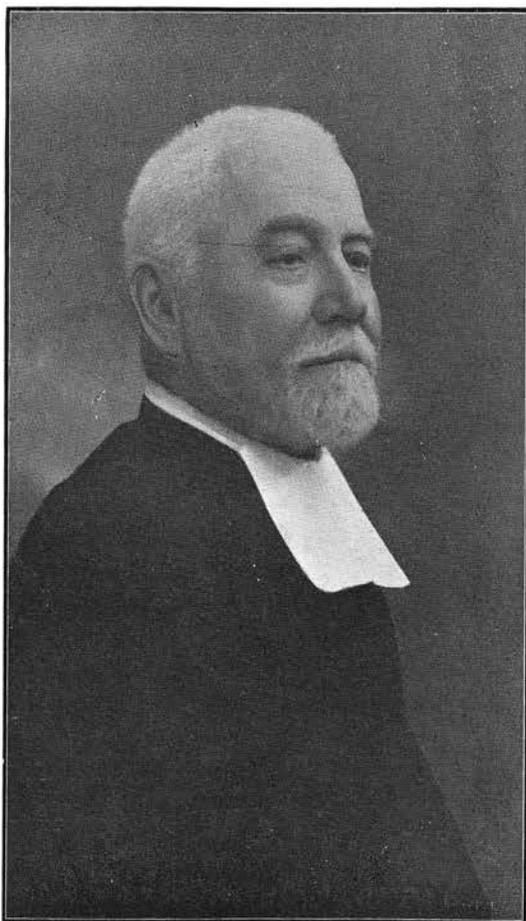
*
* *

L'Institut Sténographique de France a décerné la médaille de vermeil à **M. Georges Koller**, expert-comptable agréé par le tribunal consulaire de France, directeur délégué de la société de comptabilité de France ;

et la médaille de bronze aux **Chers Frères Ignace-Bruno et Imier-Félix**, professeurs de sténographie au collège S^{te}-Catherine.

*
* *

Le 26 juin, dans la salle des pas-perdus du collège, devant les élèves de la 1^{re} division réunis pour le concours général de



Le T. C. Frère AMÉDÉE-JEAN.

Photo U. Dorès.

déclamation, le T. C. Frère OGER, visiteur, remit au **C. Frère Amédée-Jean**, au nom de l'Alliance française, une médaille de bronze, grand module, pour ses cinquante années d'enseignement en Egypte.

A ces « Anciens » et Amis, le *Lotus* est heureux et fier de présenter ses sincères félicitations.

L' " A B C "

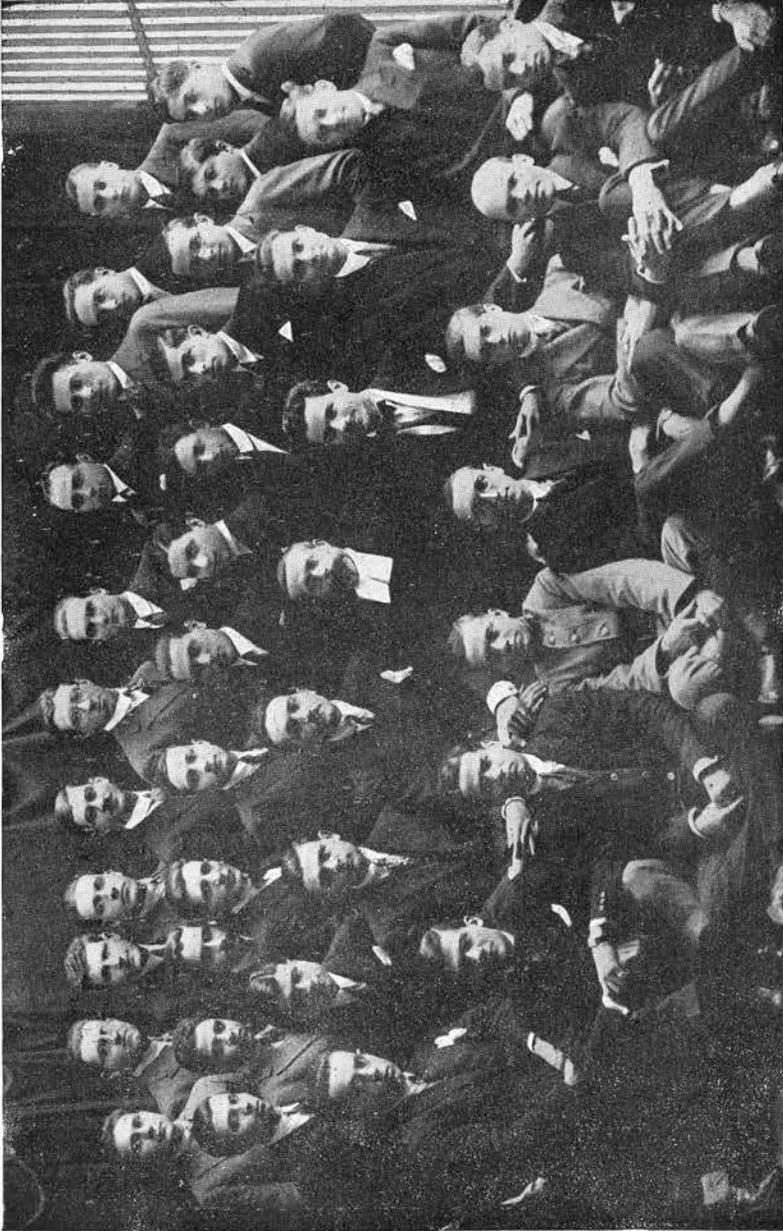
La mode est aux abréviations. Pour les lecteurs du *Lotus* qui n'arriveraient pas à percer le secret des trois initiales, si familières à notre enfance pourtant, qui forment le titre de ces lignes, disons tout de suite qu'elles désignent le groupe des Anciens Elèves des Frères d'Alexandrie (A), Beyrouth (B) et du Caire (C), qui continuent leurs études à Paris. On peut voir un bon nombre d'entre eux sur la photo reproduite ci-contre. Ils sont réunis autour du T. C. F. GORDIEN, ancien directeur du collège Sainte-Catherine, aujourd'hui secrétaire général de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Les deux tiers des membres de l' « A B C » sont d'anciens élèves de Sainte-Catherine ; leurs sympathiques physionomies nous sont bien connues : nous les saluons avec joie.

Très dispersés dans l'immense ville qu'est Paris, à cause même de la diversité des Ecoles ou Facultés dont ils suivent les cours, les membres de l' « A B C » se retrouvent périodiquement auprès du T. C. F. GORDIEN dont ils reçoivent toujours avec le plus grand plaisir les aimables invitations. Rien de plus réconfortant pour des étudiants privés tout au long d'une année — de plusieurs années parfois — des douceurs de la vie de famille, comme ces rencontres de camarades où l'on parle du passé, du collège, des études, des examens, des projets d'avenir, des choses d'Orient, où l'on se communique les nouvelles reçues de là-bas et où l'on rit aussi de bons coups, cela va sans dire.

C'est pour accroître la cohésion de leur groupement que les Anciens Elèves des Frères d'Alexandrie, de Beyrouth et du Caire ont eu l'heureuse idée, l'année dernière, de se constituer en une petite Association — l' « A B C » a compté une cinquantaine de membres cette année — avec un Comité ainsi composé : Eugène RAIMONDI, président ; Léon BARCELON, vice-président ; Michel POHOSKI, trésorier ; Mohamed TÉLÉMAT et Emile ACAR, conseillers.

Parmi les principales réunions de l' « A B C » au cours de l'année 1926-1927, mentionnons le dîner de janvier que suivit une bien amusante tombola, le thé très joyeux de la mi-carême, celui qui fut donné en l'honneur des Chers Frères OGER, ABSALON, SAMUEL et Isaïe-MICHEL, de passage à Paris ; la réunion du mois de mai dans les salons de l'Hôtel Majestic pour la réception du groupe par S.E. FAKHRY Pacha, Ministre d'Egypte à Paris, et enfin le dîner de fin d'année scolaire. Ces deux dernières réunions furent particulièrement intéressantes. Le *Lotus* en parlera dans son prochain numéro.



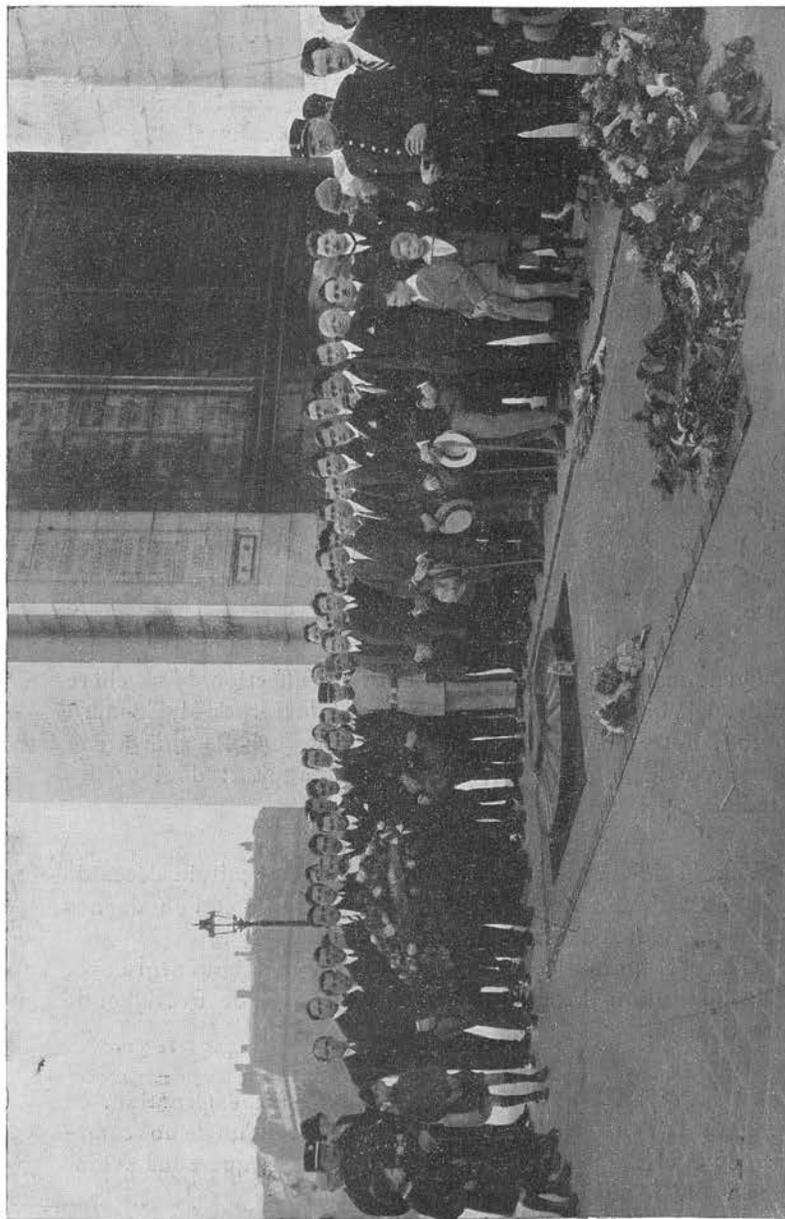
Les Anciens Elèves de Sainte-Catherine, étudiants à Paris, et avec eux quelques « Anciens » des collèges de Khorontish au Caire, et du Sacré-Cœur à Beyrouth (*noms en italique*), groupés autour du T.C.F. GORDIEN (Avril 1927).

1^{er} RANG : MM. M. Kadri, M. Mouktar, J. Barrés, R. Camilleri, L. Savignon, M. Pohoski, M. Ascar.

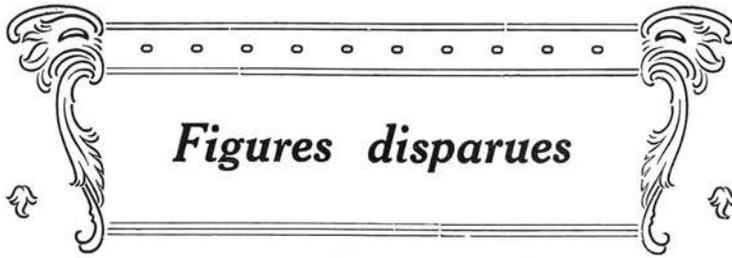
2^{es} RANG : MM. N. Risgalla, E. Khouri, M. Télémat, E. Raimondi, J. Ilage, C. Nemei, E. de Lucovich.

3^{es} RANG : MM. B. Guenjiian, H. El Dib, E. Finjiianjian, G. Marcoulis, A. Mabro, R. Birbarah, H. Chalhoub, F. Lagnado, I. El Ahdab, G. Maftouh, N. Guenjiian, E. Menassa.

4^{es} RANG : MM. E. Habet, E. Acar, J. Anhoury, B. Elmi, L. Barcelon, J. Stipanovich, R. Trigaci, H. Sabbagh, A. Nahoul, B. Aslanides, G. Sarkis.



Les Anciens Elèves de Sainte-Catherine, étudiants à Paris, au Tombeau du Soldat inconnu (18 mai 1927).
Après que le C. F. GORDIEN eut prononcé quelques mots, Monsieur EUGÈNE RAIMONDI, au nom de ses camarades,
fleurit la tombe d'une magnifique gerbe de roses rouges.



Figures disparues

C'est dans la pénétrante fraîcheur des matins que le jardinier, du rosier qui fleurit, détache les plus belles fleurs.

Jésus, divin Jardinier des Cieux, Lui dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, — fleurs délicates et tendres, fleurs toutes resplendissantes de la féconde rosée de la grâce, — Il vient à l'aube naissante des vies qui s'annoncent belles ; Il vient au milieu du jour ; et, sur le tard, Il vient encore ; Il vient à toute heure, et Il cueille les âmes qui fleurissent pour en embellir la demeure de son Père.

*
**

C'est ainsi que le 5 février, Il cueillait, pour la transporter dans les parterres célestes, la belle âme de notre petit ami **Robert Sayegh**, qu'une grippe emporta après 15 jours de souffrance.

*
**

Quelques jours après, Il ravissait à l'affection de sa chère famille, déjà bien éprouvée, **Philippe Jaouich**, le frère de M. Édouard JAOUICH, notre professeur et ami. Il rendit sa belle âme à son Créateur, à l'âge de 27 ans, après une longue et douloureuse maladie.

*
**

Vers la fin du mois de mai, on nous annonçait le décès de **Khalil Craissati**, directeur de la Maison Karam, et l'un de nos anciens présidents d'Académie.

Ceux qui furent de sa promotion se souviennent encore avec quelle distinction il remplit, en 1896, la charge de Président de notre Société.

*
**

Et le 12 juin, nous étions tous dans la consternation, en apprenant la mort aussi soudaine qu'imprévue d'un de nos camarades de la classe de Troisième, **Jean Perricone**, que nous avions vu, la veille au soir, florissant de santé.

C'est en prenant son bain de mer, le dimanche matin, fête de la Sainte Trinité que notre jeune et regretté camarade quitta subitement ce monde pour entrer dans son éternité.

Que vers le ciel nos prières montent ardentes et nombreuses,
pour ces chers disparus.

Nos sincères condoléances aux familles que ces deuils ont
trappées.



Jean PERRICONE



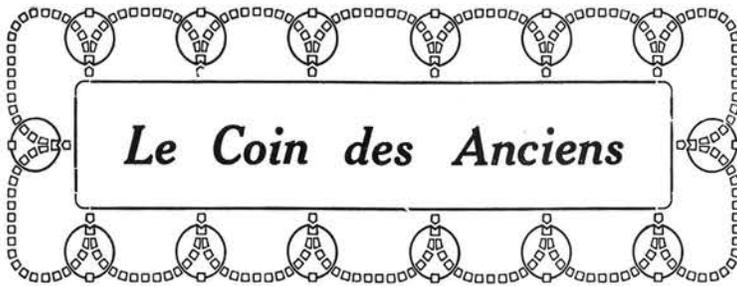
En dernière heure, nous apprenons la mort très regrettée de **Jean Coutier**, ancien élève du collège Sainte-Catherine, et brillant académicien (année 1919-1920). Avec quelle aisance et quelle pureté de diction il interprétait les beaux passages de nos meilleurs écrivains ! Nullement étranger aux finesses de la langue française, sa plume excellait à en révéler l'élégance et la clarté.

C'est quelques mois après son incorporation qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui vient de l'emporter : la tuberculose. Réformé, il alla dans un sanatorium, en Alsace ; l'opération du pneumo-thorax qu'il subit l'année dernière à Strasbourg n'arrêta pas le mal.

Il est mort le 6 juin, en Suisse, après de longues souffrances, bien chrétiennement supportées.

À ses chers parents inconsolables, nous présentons nos sincères condoléances.





Sur les pas de BARRÈS

« Liban, terre de souvenirs et pleine de semences... »

M. BARRÈS.

DÉPART.

O Barrésiens, méfiez-vous des pèlerinages inspirés par votre maître. Ses yeux injectés ne voient pas comme les vôtres ! et vous ne reconnaîtrez rien de ce que vous êtes venus voir... Méditez de lui cette pensée : « Ce ne sont pas les gens vulgaires qui nuisent au chef-d'œuvre. Ils passent comme des troupeaux innocents. Mais les délicats corrompent peu à peu l'atmosphère des lieux célèbres, en y laissant quelque chose de leur personnalité. » J'ai de tous temps, appelé l'instant, où, libre de toute entrave, je pourrais m'élançer sur les pas de BARRÈS, à travers les pays du Levant, et confronter sur place mes curiosités avec les siennes.

Voici que cette heure désirée est venue et, tandis qu'avec des gestes hâtifs et joyeux je prépare mon bagage, mes yeux tombent sur la note citée plus haut, que je me souviens avoir prise dans une revue, je ne sais plus laquelle. A la veille de partir, modeste pèlerin, sur les pas de mon maître et d'entreprendre en quelque sorte mon *Enquête aux pays du Levant*, à la veille de réaliser un rêve longtemps caressé, il semble qu'il y aurait pour moi, opportunité à me rappeler ces phrases qui me mettent en garde, en m'aidant à me débarrasser de toute idée préconçue quant à ce que je vais voir et peut-être sentir. Malgré tout, pour rien au monde, je ne veux renoncer à subir l'influence de Barrès. Je lui demande de me servir d'introduit. Tant pis si mon ton s'en ressentira. Je veux être, avec lui, d'une passivité relative.

Aussi, à mon léger bagage, je n'oublie pas de joindre les deux volumes de l'*Enquête*. De tous mes compagnons de route, ils seront

ceux que je consulterai avec le plus d'attention et le plus de bienveillance. Je regarderai un peu à travers eux et par eux.



La première étape de mes rêves et de mes désirs est à présent franchie : nous longeons lentement la côte égyptienne. Je prolonge mon regard sur Alexandrie que je viens de quitter. De loin, elle a l'air d'un jouet, avec les pâtés blancs de ses maisons et sa surface si plate, que les deux monticules de Fort-Napoléon et de Kom-el-Dick prennent l'aspect d'inaccessibles hauteurs. Nous voilà à présent devant les sables de la plage de Ramleh, vite franchis... Encore des sables, une terre basse, des dunes jaunâtres où croissent quelques palmiers. Aspect monotone, toujours le même. Il n'a jamais varié ! Tel il apparaissait au marchand des trirèmes phéniciennes, tel il paraît, aujourd'hui, au passager placide de nos modernes paquebots. Je ne sais pas pourquoi la vue de cette terre, écrasée de soleil, donne une étrange idée de calme et de durée. La monotonie revêt, ici, figure d'éternité. Sous l'apparence tranquille semble se cacher un mystère dont les siècles sont complices...

Mais tandis que je rêve, accoudé au bastingage, la ligne jaune et rose disparaît à l'horizon. Pleine mer. Je me promène un instant sur le pont, puis je rentre. Je voudrais pouvoir, si possible, recueillir mes pensées et fixer toute mon attention sur l'objet de mon voyage.

Qu'important les circonstances qui ont présidé à mon départ ! La seule chose que je vois, c'est que je vogue vers « cette terre toute bruisante de rêves et de forces non organisées », c'est qu'à mon esprit se promettent des révélations qui m'aideront à satisfaire mes curiosités, toujours en éveil. Barrès m'a, de tout temps, passionné. Rien n'est jamais venu troubler mon admiration pour lui. Je n'avais jamais cherché à vérifier ses expériences, jusqu'au jour, où, la lecture de l'*Enquête* suscita ce désir. Je me suis posé les mêmes questions que lui. Comme lui, j'ai voulu les interpréter. Ma fantaisie, mon esprit, se sont débattus à l'aise.

Mais, aujourd'hui, je vais à quelque chose de plus tangible dont se réjouit mon positivisme : je vais voir et visiter la terre qui recèle tant de problèmes. Mon maître a déjà tracé les étapes que je vais parcourir. Fidèle disciple, je voudrais pouvoir le suivre pas à pas. Comme lui, je voudrais remonter le fleuve Adonis pour évoquer, sur les ruines de leur temple, les Bacchantes d' Afaka ; comme lui, je verrai la sainte Byblos, le Liban, les châteaux des Hachâchins, Damas, l'Oronte, Antioche, le Taurus,

pour aboutir, comme il a fait, au tombeau de Djellal-eddin-Roumi à Konia, où les Derviches mettent encore en pratique les recettes de leur maître pour atteindre la plus haute tension spirituelle. Mes yeux se promèneront sur ces paysages où revivent des siècles d'histoire et sur ces montagnes qui furent le berceau du monde. Et là, où je ne pourrais aller par moi-même, qu'au moins mon intelligence pénètre et se déploie dans un cadre bien fait pour la tenter.

D'autre part, je serai à même de mieux considérer les côtés d'un problème qui, à l'heure actuelle, se soumet à tout esprit amoureux de clarté. La question d'Orient et d'Occident surgit devant celui qui visite ces pays syriens, frontières entre l'Europe et l'Asie, ligne extrême où aboutissent deux civilisations. Là, des missionnaires dispensent un enseignement européen à des intelligences orientales. Que peut-il résulter d'intéressant de ce conflit ? Et l'influence de l'Asie, de quelle façon se fait-elle sentir ? A qui appartient la prépondérance ? Quelles sont les phases de ce combat ?...

Autant de questions que je me promets intérieurement de traiter et qui, pour l'instant, font partie de mon bagage spirituel.

Comme on le voit, mes curiosités sont multiples. Arriverai-je à les satisfaire toutes ? Quoi qu'il en soit, l'aventure vaut la peine d'être tentée. Si j'échoue, le seul fait d'avoir essayé suffira, je pense, à atténuer ma déception.

BEYROUTH.

« Que de parties troubles dans cette société orientale ! Qu'est-ce que cette ardeur qui l'anime et dont les élans peuvent s'égarer si étrangement ? On voudrait tirer ces mystères en pleine lumière et se les rendre intelligibles ; on ne peut se contenter d'une musique indéterminée de souvenirs et du parfum dont cette terre de mort embaume ses sépulcres. »

Enquête, p. II

Il fait un temps splendide. Douceur générale dans l'atmosphère. Nous n'avons pas de brouillard. Plus heureux que Barrès, je verrai donc la côte syrienne dans ses moindres détails. Déjà, à l'horizon, une masse un peu plus bleutée que le ciel se profile. Des traînées blanches la raient par endroits : la neige n'a pas complètement quitté les montagnes du Liban. Je ne sais pourquoi, ce premier aspect de la terre que je vais visiter m'émeut. Nous en approchons lentement et les petites villes blanches, couchées

au ras de l'eau, semblent autant de bijoux encastrés dans la paroi montagneuse.

Je commence à les bien distinguer et, intérieurement, je me les nomme. Voilà le promontoire de Tyr, Saïda, l'antique Sidon, Djouné et sa baie remarquable, Byblos, la moderne Djébaïl et enfin, plus brillante et reine du rivage, Beyrouth !

Les maisons à toiture rouge s'élèvent en pente douce ; vue de la mer, la ville se présente en amphithéâtre. Derrière elle, contrefort formidable, la montagne se dresse, portant à des hauteurs indéfinies ses forêts de pins verts, ses villages et ses rochers. De lourds nuages en couronnent le faite.

Mais je n'ai pas de temps à perdre en contemplation. Les exigences des autorités maritimes me ramènent à un sens plus aigu de la réalité. Je ne voyage pas avec la gloire d'un Barrès et les égards qu'on me doit ressortent du domaine du néant Après les visas d'usage, me voilà dans la barque d'un marinier, pur style oriental. Rien ne manque, même pas le tapis rococo aux franges pendantes, sur lequel je suis assis. Durant le court trajet, je m'entends traiter de prince, de monseigneur et d'excellence, de toute une kyrielle d'appellations, capables de tourner la tête à n'importe qui : l'espoir du bakchiche traditionnel à ces pays d'Orient, rendait mon batelier obséquieux.

Du premier coup d'œil, Beyrouth se révèle ville orientale. Je ne sais quelle tristesse semble peser sur ses maisons. Les rues que je dois prendre pour atteindre l'hôtel, sont étroites, mal pavées, poussiéreuses. Partout flotte cet indéfinissable parfum, propre aux pays d'Asie. Je vois bien quelques bâtiments nouveaux, mais l'ensemble général des maisons est plutôt ancien. Et d'où vient cette couleur grise, jaunâtre, qui enveloppe toutes les choses d'ici ? Une foule affairée se presse dans les ruelles étroites : marchands, portefaix, flâneurs, gendarmes, soldats français, paysans venus de la montagne. Les boutiques — et elles sont innombrables — semblent écrasées sous le poids des maisons qui les surplombent. Et cette poussière ! Et cette chaleur ! Mais quand même, telle qu'elle est, Beyrouth conquiert ma sympathie. Lotti l'aurait aimée. Elle a encore des coins pittoresques de Vieil Orient, de l'Orient romantique qui nous a tous fait rêver. Et je l'aime, parce qu'elle a su conserver quelques restes du passé, parce qu'elle n'a pas complètement déçu les rêves auxquels, dans mes instants d'abandon, je me laissais aller.

*
* *
*

Le temps me manque d'aller visiter l'Université St-Joseph.

Mais, du balcon où je suis installé à rédiger ces notes, j'aperçois les ailes multiples de l'Université Américaine. Elle occupe un immense terrain et semble dominer Beyrouth avec un air de conquête.

Il paraît — je parle d'après les propos qu'on m'a tenus là-dessus — qu'elle est, pour les Ecoles Congréganistes, une redoutable rivale. Elle propage son enseignement à des centaines d'élèves. Chaque année, des médecins, des ingénieurs, des employés de banque, sortent munis de ses diplômes. Elle reçoit des subsides monétaires importants et possède sur pied un laboratoire des plus complets, un observatoire des mieux outillés, un musée phénicien assez remarquable. Ses étudiants lui viennent, outre de toutes les parties de la Syrie, de l'Egypte, de la Palestine, du Hedjaz, de la Perse. Sa population scolaire est ainsi formée d'une grande diversité de races.

Mais pourquoi ne monte-t-il pas à mes lèvres, le cri de « spiritualité » ? C'est que cet enseignement fourni par les professeurs américains, tout imbu des doctrines protestantes, s'il parvient à former d'excellents hommes de carrière, des esprits solidement outillés contre la vie, positifs, lucidement réalistes, ne parvient pas à émouvoir en eux la moindre fibre spirituelle. Sa rigidité toute puritaine l'en empêche. Il manque quelque chose à la base et ce quelque chose ne s'acquiert pas. Il est le propre du génie latin et tient à sa civilisation catholique. Ce qu'on peut remarquer, c'est que la formation vraiment spirituelle de ces pays du Levant est essentiellement française. A ce propos, je me rappellerai toujours avec quel ton, un ancien élève de l'Université Américaine, le Docteur Georges Mouchreck, me disait : « Les Américains feront tout ce qu'ils voudront : la France aura toujours la primauté pour l'enseignement. C'est sa langue qu'on parlera le plus volontiers ». Elle possède ici le domaine des cœurs et des esprits. Et cette amitié ne date pas d'hier. Elle est traditionnelle ; elle remonte aux Croisades.

Pouvons-nous affirmer avec certitude qu'aucun nuage n'est venu la troubler, depuis l'occupation officielle de la Syrie par la France ? Faut-il croire certains bruits, faut-il ajouter foi à certains propos ?

N'importe ! Voilà, tout désigné, un sujet d'enquête. Si je me mêlais le moins du monde de politique, je l'aurais entreprise avec plaisir. Mais je suis ici pour autre chose que des mesquineries. Sur « la terre des mystères antiques », il ne convient que de rêver.

CHEZ LES BACCHANTES.

« Adonis Cédant à l'obsession de ces mystiques syllabes, je continue de penser au fleuve sacré, et je n'aurai de cesse que je n'aie remonté ses méandres sauvages, jusqu'au temple ruiné d' Afaka. C'est là-haut, dans ce sillon profond de la montagne, le point vibrant, la source de vie et le secret du Liban. »

Enquête, p. 82.

Fidèle à la promesse que je m'étais faite, me voilà à Djébaïl, l'antique et sainte Byblos, où je vais pouvoir à l'aise, converser avec les Bacchantes. Moins heureux que Barrès, je ne vais pas les évoquer sur leur parcours, ni remonter avec elles jusqu'à la source du fleuve Adonis, jusqu'au temple sacré d' Afaka. D'où je suis, je puis fort bien les suivre en esprit. Et puis, pour qui veut rêver, peu importe l'endroit.

Byblos ! Il y a comme une résonance solennelle au fond de ces deux syllabes. A me les prononcer, je crois éprouver une sorte d'émotion sacrée ! D'ici, les Bacchantes partaient à la rencontre du dieu. Il est difficile de donner une idée de la marche orgiaque de leur cortège tumultueux. Ici, la frénésie des sens était élevée au rang de sacrement. Elles se frappaient, se déchiraient, s'ensanglantaient à tous les rochers du chemin. Leur sombre mysticisme réclamait ces violences. Elles devaient obéir aux exigences du dieu.

Ne nous arrêtons pas cependant à cet aspect extérieur. Qu'y avait-il au fond de tout ceci ? A quoi rimaient ces saturnales processions ? Et je me redis les phrases de Barrès : « A l'origine de ces brutalités et de ces grandeurs, il y avait un principe religieux. Principe très simple, petite source toujours la même. Non, l'expérience des siècles ne permet pas de maudire et de railler en bloc les extrêmes poussées des frénésies saintes. Cette expérience nous conseille bien plutôt de chercher à dégager la cellule initiale, respectable, paisible, divine, où tout se ramène, c'est-à-dire ce besoin passionné d'entrer en contact avec l'invisible, besoin qui, lui-même, suppose au plus profond de l'âme, une faculté et des antennes ».

Dès lors, une clarté se fait : toutes les brutalités dont ces Bacchantes faisaient preuve ne sont pas au fond si condamnables, puisqu'elles visaient un but divin. Il se peut qu'elles se soient égarées sur les moyens à prendre, mais une recherche si ardente de la présence du divin, ne vous semble-t-elle pas atténuer la valeur de leurs gestes ?

Quant à moi, je les excuse. Il ne faut pas être si sévère avec ces mystiques dévoyées. Leur foi les a égarées. Elles méritent tout au moins notre pitié. Une telle soumission à l'idée du divin rachète bien des choses. L'étincelle sacrée les purifie. Qu'elles se soient laissées aller à de pareils délires, elles ont l'excuse de leur paganisme. Et là, alors, apparaît le bienfait de l'Eglise. Que j'aime pour ma part la magnifique appellation de Charles Maurras, dédiant un de ses ouvrages « à l'Eglise romaine, à l'Eglise de l'Ordre » ! Et je pourrais ajouter : à l'Eglise hiérarchisante et prudente

Je vais promener ma rêverie le long du Nahr-Ibrahim. Les eaux de l'antique Adonis roulent rapides. Comme j'aurais voulu les remonter jusqu'à la source et visiter la gorge sinistre qui les vomit ! Au milieu d'un paysage tout de grandeur et d'inhumanité, le temple du dieu dresse ses débris, derniers restes d'un lieu où la pensée plaça une présence divine ! Mais c'est ainsi partout. Au lieu de nous faire sourire, de telles superstitions doivent nous émouvoir, car elles visaient l'existence d'une force invisible, supérieure, toute spirituelle.

Je regarde avec indifférence ces eaux qui furent autrefois sacrées. Je fais un effort pour ressusciter le dieu qui leur donna son nom. Mais même ce nom est aujourd'hui changé. Les cris des Bacchantes retentiraient en vain sur les bords du Nahr-Ibrahim. Leur attente serait déçue. L'esprit s'est, pour toujours, envolé.

BAALBECK.

« C'est une des plus grandes prières du monde qui se détache là, éblouissante de lumière sur les monts de l'Anti-Liban. »

Enquête. p. 131

Nous sommes partis avant le jour pour aller visiter les fameuses ruines de Baalbeck. Nous chevauchons dans les premières lueurs de l'aube et nos montures, excitées sans doute par la fraîcheur matinale, gaîporent sans fatigue sur la route pierreuse. Notre caravane comprend un guide, un docteur de mes amis, M. Gérard, un Français de Beyrouth et votre serviteur. Nous nous suivons en file indienne. Je me tais. Il convient que je me recueille avant le spectacle qui m'attend.

Je vais voir les restes d'un temple qui abrita la divinité pendant des siècles et qui entendit monter les prières des plus antiques générations. Ce spectacle vaut bien l'hommage de mon silence.

..... Baalbeck !... La lyre des six colonnes du temple de Jupiter tranche l'horizon avec une surprenante netteté. Nous sommes arrivés. Nous grimpons une petite colline. Nos chevaux s'arrêtent : les ruines gisent devant nous.

Ah ! l'amoncellement prodigieux de colonnes, de chapiteaux, de frontons et d'architraves ! Tout est confondu, pêle-mêle, sur le sol. Mais pour éviter les redites, je ne décrirai pas ce spectacle. Je ne réussirai pas à en donner une juste idée.

Le temple debout devait avoir des proportions grandioses. Du reste, cela se voit aisément.

..... En face de ces splendeurs écroulées, j'essaie de formuler l'apostrophe barrésienne : « Parle, ruine sacrée ! Tu n'as pas de cantique ?... » Mais la voix, d'où se ferait-elle entendre ? Subsiste-t-il quelque chose de l'esprit qui animait le temple ? Ces ruines gisant à terre signifient-elles aussi la chute de l'idée qui régnait en maîtresse, ici ? Ces pierres sont-elles devenues un objet de curiosité, un rendez-vous de touristes, ou bien portent-elles encore des ferments de spiritualité ?

J'aperçois les chantiers d'une mission archéologique. On me parle des récentes découvertes : une tête de faune, en pierre, de toute beauté. Le guide m'en détaille les proportions avec l'air de quelqu'un qui fait l'éloge d'une marchandise. Voilà à quoi servent ces restes glorieux : des objets préposés à notre curiosité si vaine.

Une tristesse vous monte au cœur à voir ces temples maintenant déserts, après avoir abrité de grands rêves religieux. Comme tout passe ! Et des divinités de Baalbeck il ne reste rien, rien, si ce n'est cet amoncellement de pierres où vous chercheriez en vain le moindre atome de la pensée qui les habitait. Comme les restes du sanctuaire d' Afaka, les ruines de Baalbeck sont désertes et silencieuses. La voix des Bacchantes s'est tue dans toute la montagne. Les chemins ne conservent plus aucune trace de leurs pas...

Tandis que je réfléchis en silence, laissant mes compagnons aller au gré de leur fantaisie, à l'horizon s'accuse une large barre lumineuse et le soleil, qui apparaît derrière la montagne, vient, de ses premiers rayons, frapper les colonnes du temple de Jupiter. Comme pour les Colosses de Memnon, j'aurais souhaité entendre l'hymne qui chante le jour jaillir de la pierre ainsi caressée... La réalité déçoit mon attente.

Voilà mes compagnons qui reviennent auprès de moi. Nous allons visiter les ruines en détail, simples touristes curieux de voir. Vous connaissez la banalité descriptive de ces sortes de promenades. Je n'aurais jamais cru que ma visite à Baalbeck me ferait si peu de plaisir !

UNE SOIRÉE AVEC LE VIEUX DE LA MONTAGNE.

« C'est vraiment une fleur saisissante de cette civilisation de l'Orient, héroïque et malsaine, avec ses étranges moyens pour multiplier les énergies intérieures. »

Enquête, p. 175.

Dans son inexpugnable repaire d'Alamout, solitaire au milieu du commun de ses gens, ne poursuivant sans cesse que la réalisation d'un formidable dessein, perdu dans son rêve, obstiné, Hassan-ben-Sabâh, le Vieux de la Montagne, songeait à la manière de posséder les hommes et de se les asservir corps et âme. Et de l'immense forteresse, juchée sur sa table de rochers, au milieu d'un paysage sinistre, bien fait pour exciter l'imagination, partaient les ordres, que des émissaires dévoués portaient aux plus lointaines frontières de l'Empire Arabe. Ordres obéis toujours, toujours exécutés ; la volonté du Maître ne devait pas rencontrer d'obstacles. Ses disciples avaient, depuis longtemps, fait le sacrifice de leur vie et brûlaient de trouver l'occasion de mourir pour la Cause.

Transportons-nous à Alamout. Essayons de scruter le mystère de ces lieux. Essayons de pénétrer le secret du Vieux de la Montagne. De quels instruments usait-il pour arriver à s'asservir si complètement la personnalité de ses dévoués ? Quel magnétisme émanait donc de l'homme qui régnait en maître sur des milliers de fanatiques ! Ces histoires nous passionnent. A plus forte raison, le levier qui mettait tout en marche.

Examinons tous les grands mouvements, tous les grands courants qui ont traversé l'Asie, à toutes les périodes de l'histoire. Nous retrouvons à la base, caché ou à jour, le mysticisme comme un des principaux facteurs. Avec les peuplades d'Orient, il faut, tôt ou tard, en venir à une idée religieuse.

Il est un fait : Hassan droguait ses séides et le paradis imaginaire que leur procurait quelques instants le hachiche, il le leur promettait éternellement en cas d'obéissance. Mais, est-ce dans ce grossier subterfuge que nous irons chercher la cause de l'enthousiasme et du dévouement constants des Hachâchins ? On ne conduit pas une foule à un tel degré d'asservissement avec des promesses, si garanties d'éternité fussent-elles. Non. A l'origine de tout ce mouvement, il doit y avoir une étincelle religieuse, qu'une courte vision de l'histoire des Assassins nous aiderait à mieux saisir

Hassan-ben-Sabâh, le fondateur de l'ordre, était un Persan islamisé. Mécontent du joug des conquérants de son pays, secrè-

tement révolté, il cherche le moyen d'assouvir sa vengeance. Bientôt l'occasion se présente. Initié aux secrets de la secte des Ismaéliens, — qui, sous des dehors religieux, travaillait à la ruine de l'Empire Arabe — il parvient rapidement à s'élever au premier rang. Apôtre habile, il ne tarde pas à se faire des centaines de disciples. Il donne l'exemple de la plus grande sainteté et par là conquiert leur admiration. Sa réputation grandissant, il est bientôt à la tête de milliers de fidèles. Aidé par quelques-uns d'entre eux, il parvient à s'emparer du château d'Alamout, immense forteresse dont il fait sa résidence. Peu à peu, étendant son influence, il prend successivement les châteaux de Masʿaf, de Qadmous, d'El-Kaf. C'est alors qu'il commence à agir. Une série d'assassinats s'ouvre, visant les plus hauts dignitaires de l'Empire. Le sultan lui-même périt sous le poignard des Hachâchins. Ses deux fils ne tardent pas à subir le même sort. Un général envoyé pour se saisir de Hassan est tué au milieu de ses soldats et de ses gardes. L'audace des Hachâchins ne connaît plus de bornes. Le Vieux de la Montagne est à l'apogée de la puissance. On traite avec lui comme avec un souverain.

Le pouvoir de Hassan était tel sur ses séides, qu'ils se tuaient sur un signe de lui. Et c'est par là qu'il nous intrigue. Quel ressort touchait-il dans les âmes pour arriver à leur si complète possession ? En dehors du hachiche, il devait y avoir autre chose. Barrès accuse Hassan d'avoir fait la politique du ciel. « Il s'adresse aux forces religieuses dans les êtres. Il cherche l'assistance de Dieu ». Il avait fait de sa lutte contre les Arabes, une guerre sainte. Et en désignant à ses fidèles un but religieux, il les fanatisait. Il se faisait passer pour l'inspiré de Dieu. En lui obéissant, ses disciples croyaient obéir à Dieu. Pour eux, Hassan était infallible. Qu'on était joyeux de se soumettre à sa volonté, puisque ce faisant, c'était la volonté divine qu'on accomplissait !

Criminel de génie, Hassan avait su toucher les âmes avec lesquelles il était en contact. Et peut-être, à la longue, en vint-il lui-même à se croire vraiment le messager de Dieu, chargé d'une mission sainte....

*

* *

Telle est l'histoire des Hachâchins. On croirait, à l'entendre, écouter une légende créée par l'imagination. Mais tout ne revêt-il pas l'air d'un conte, dans le pays des *Mille et une nuits* ?

CONCLUSIONS PRÉMATURÉES.

Voilà, franchies, mes premières étapes. J'ai réalisé une partie de mes désirs et il convient que je me recueille un instant

avant d'achever mon voyage. Qu'on ne s'étonne donc pas de me voir déjà tirer des conclusions. Les quelques considérations générales auxquelles je vais me livrer serviront de prélude à ma méditation dernière. Elles m'aideront à me préparer, encore mieux, à poursuivre le reste du voyage que je me suis proposé.

A Byblos, j'ai constaté la mort d'Adonis et le pleur vain des Bacchantes. Leur temple d' Afaka n'a plus d'âme. Au-dessus du Nahr-Ibrahim ne plane plus l'esprit. Baalbeck m'a donné l'idée d'une antique grandeur et d'anciens rêves religieux. L'aspect de ses ruines gigantesques est solennel et triste. Les dieux ont fui leur sanctuaire, les dieux sont morts. De placides savants examinent les fouillis de pierres, à la recherche de traces plus marquantes encore des cultes de jadis. Mais parviendront-ils jamais à saisir le secret de l'âme de Baalbeck ? Ce secret, ils ne l'étreindront jamais. Il a disparu avec l'âme qui le contenait. Quelle désolation poignante, dans ce qui abrita autrefois la pensée religieuse des hommes ! Une tristesse sans fin plane sur les ruines et si elles ont une poésie, celle-ci ne peut être faite que de lamentations et de désespoir.

Byblos et Baalbeck m'ont partiellement déçu. J'avais espéré d'elles un autre genre d'émotion. Je ne suis arrivé qu'à analyser avec sécheresse le vide qu'elles accusaient. Une fois de plus, mes facultés d'analyse avaient précédé mes facultés de perception ! Je ne veux pas avoir l'air de m'en plaindre. J'ai toujours préféré comprendre, quand j'avais à choisir entre comprendre et sentir.

Mais pourquoi le Vieux de la montagne a-t-il satisfait toutes mes exigences ? Pourquoi donc ses châteaux ont consenti à me livrer leur secret ? Les Hachâchins ont compensé ma première déconvenue. Ce que j'en désirais, je l'ai eu : au milieu du pessimisme que dégagent Byblos et Baalbeck, Masyaf, Qadmous et El-Kaf mettent une note d'un autre ton.



La paix du soir descend sur ma rêverie. J'avais désiré aussi d'autres satisfactions. Mon enquête visait plusieurs buts à la fois. Je constate aujourd'hui que je n'ai pas tout fait de ce que je m'étais promis. Mais quand même, quand j'aurais tout accompli, je constaterais qu'il me resterait encore beaucoup à faire. On n'épuise jamais le cercle de l'action. Je dois donc me contenter de ce que j'ai, heureux encore d'avoir pu le posséder. Et puis, quand au début de mon voyage je me traçais un si beau programme, je n'ignorais pas que la réalité décevrait toujours nos rêves, surtout les plus chers !...

POÈMES



Froidure.

*L'heure a glissé, frileuse, entre les lys mouillés.
De la flûte s'est tû l'appel triste aux ramures,
Et le jasmin, sur qui le vent léger murmure,
Suggère un bruit de fleur aux moucharabiehs.*

*Dans les ruines du soir, l'ombre des feuilles danse.
Il fait froid. Les pigeons sont rentrés sous l'abri,
Et, seul, l'hiver chenu prolonge en ses débris,
La lente obsession des ciels pleins de navrance.*

Attente d'Aube.

*Si tiède est l'aube d'or, Saison, quand tu bourdonnes
Que les grappes mûries croulent parmi les feuilles.
Je t'appelle. Une pluie de lilas nous accueille
Dans l'inquiète paix d'une arrière-automne.*

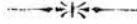
*La lumière a tremblé sur nos cheveux, pareille
Aux eaux qui passeraient le seuil calme des roses.
À la fuite du vent, la ruche s'est déclose
Et l'aube a vacillé d'un essaim fou d'abeilles.*

*Tout ivre dans le sang des grenades gelées,
Le jardin s'abandonne aux bises de l'allée,
Tandis que pour tromper l'attente inassouvie,*

*L'âme pleine d'un bruit confus de frêles tiges,
Nous regardons, unis dans le même vertige,
Un matin éternel se lever sur nos vies.*

NAOUM KHOUGAZ

— L'ÉGYPTE —



Oh ! que ne puis-je, Egypte, à ta vieille beauté
Sertir, comme un bijou, le merveilleux poème
Où tu retrouverais l'azur et sa clarté,
L'allégresse des champs et leur calme suprême !

Le souffle qui m'anime en passant dans mes vers,
Leur donnerait l'éclat de la nature même :
Je dirais tout de toi : tes palmiers et tes mers...
Mais quel que soit mon chant, qu'importe si je t'aime !

Mère pour la douceur de vivre sous ton ciel,
Pour ton air transparent et ton âme clémente,
Pour les dons enviés d'un printemps éternel,
Heureux comme l'oiseau, tout le jour l'homme chante ;

Les refrains qu'il module éveillent le passé.
En l'honneur de ses dieux, l'Égyptien naguère,
En des hymnes empreints du plus grave penser,
Leur répétait des mots plus doux qu'une prière.

« Je t'aime, ô Nil, par mes aïeux discipliné,
Et contraint à porter, des nomes jusqu'aux îles,
Le trésor de la terre, en ton flot incarné,
Au peuple ardent qui vit dans nos champs et nos villes.

« Je te bénis, soleil, astre vivant, seigneur,
Toi qui par tes rayons réconfortes mon être,
Toi qui, si généreux dispenses ta chaleur
Sitôt qu'à l'horizon je te vois apparaître ;

« O père bienfaisant qui donnes à la fleur
La vie et le parfum, la nuance et la grâce,
Toute l'Égypte en fête acclame ta splendeur
Et s'enivre de joie en retrouvant ta face.

« Quand rayonnant et fort tu ressuscites, roi,
Image de ces dieux dont survit la mémoire.
De lumière ébloui, l'âme pleine de toi,
Mon hymne retentit pour chanter ta victoire.

« Ne peux-tu demeurer plus longtemps sur nos bords ?
Car dès que dans les cieus a disparu ta gloire,
Les hommes endormis s'apparentent aux morts...
Reviens, que ta présence exalte leur mémoire. »

O soleil, que le soir embrume la cité,
Que le jour éclatant au firmament renaisse,
En automne, en hiver, comme au cœur de l'été,
Mon pays te chérit d'une égale tendresse.

Au vieux temps de nos rois au nom immémorial,
Peut-être qu'en ces lieux dorés par ta caresse,
L'air était plus léger aux fils du sol natal :
Sur le monde régnait ma patrie en maîtresse.

Mais nul ne peut nier, magnifique pays,
Que ton âme est restée à ton passé fidèle ;
Même si tes élans les plus beaux sont trahis,
Tu n'en gardes pas moins l'espérance immortelle.

Égypte, j'en suis sûr, il renaîtra ce jour
Où l'univers entier apprenait ton histoire :
Et tes fils réunis t'offrant tout leur amour,
Plus belle que jadis tu reverras ta gloire.

M. BARAKATE

Henri Thuile



C'est avec plaisir que les lecteurs du *Lotus* liront l'article suivant que M. Naoum KHOUGAZ, ancien président de notre société littéraire (année 1924-1925) a écrit à l'occasion du départ regretté d'un de nos anciens académiciens, M. Henri THUILE, surnommé, à juste titre, le poète du Mex.

« Aucune œuvre n'est vaine de celles qui imposent à notre pensée le courant essentiel de leur rythme. Et quand les résonances qui la prolongent réintègrent avec une rare félicité, comme chez Henri Thuile, une profusion d'idées et de couleurs dans l'univers des sons, il y a des chances pour que tout ne disparaisse pas de l'écrivain qui la conçut. En marge du problème social, Thuile a projeté sur le ciel d'Égypte un Orient esthétique qui se dessine lentement par tonalités, cadences, pareil à un beau jet de lumière où s'inscrit l'âme de tout un peuple. Il a soumis et acclimaté les choses à sa température morale avec une si grande force de persuasion, que sans rien perdre de leur puissance de vie, elles en demeurent pour toujours touchées de son lyrisme. Tels coins du Mex ou d'Ajamy, il nous sera impossible de les revoir sans tout de suite évoquer le visage méditatif du poète qui les chanta. Témoignage précieux d'un cœur qui vit en parfaite intelligence avec le monde.

« A l'entière sincérité qu'il a mise à révéler les ressources de son âme, je retrouve les motifs de sa piété en face des paysages. Sa ferveur pour l'Orient n'est que le recul d'une sensibilité repliée devant ce qui ne constitue pas un thème à ses vibrations quotidiennes. Il a réconcilié dans une même extase les mouvements contradictoires de son être jusqu'à les fondre en un seul élan vers le beau. Ermite à la manière d'un Bourges, confrontant dans une studieuse retraite les mille poussées de son moi, il a ramené à une conception toute musulmane des valeurs, les questions qui sont pour les Occidentaux une source éternelle de déductions et d'angoisses. La notion barrésienne de la mort, comme elle s'éloigne de ses concepts, lui qui ne voit en elle que l'expression d'une réalité heureuse ! Pareil système ne diminue chez lui aucune gravité dans le pathétique, mais le dirige au contraire tout entier vers une méditation plus aiguë sur les clartés intérieures. Son introspection de poète a ouvert à sa rêverie une vaste glèbe sans borne. Et après l'émouvante, la plaintive détresse

de sa *Lampe de Terre*, je ne vois plus monter de ses phrases amples qu'un psaume de joie et d'apaisement.

« La sérénité de l'artiste, je l'ai tout de suite remarquée quand je le vis pour la première fois. Court de taille, le regard profond et comme rempli de lumière, il semblait sortir d'un monde où nulle passion, nul intérêt matériel ne créerait de conflit entre l'homme et sa destinée. Cette impression me paraît encore plus



M. Henri THUILE.

vivante, maintenant qu'il va nous quitter pour une Provence heureuse, aussi riche, dit-on, de soleil que cette terre d'Égypte où il a vécu dans la quiétude d'un sage à burnous. Il trouvera là-bas sans doute une nature propre à susciter en lui plus d'une émotion, mais je gage qu'il regrette déjà un peu ce Mex qu'il a célébré avec tant de magnificence. Les choses nous paraissent d'autant plus belles que nous avons collaboré à leur harmonie.

« Thuile avait transformé sa bibliothèque en un petit cénacle où se réunissaient chaque dimanche quelques artistes, littérateurs ou peintres, dont sa parfaite urbanité avait su faire des amis.

Cette chaleur qu'il dépensait au service des lettres, il la montrait toute dans ces réceptions d'été, juste assez familières pour ne pas être pédantes. Pierre Benoit qui y passa, garda de ces après-midi un souvenir charmant. Le petit groupe défendait surtout la littérature d'avant-garde : Claudel, Proust et les militants de la *Nouvelle Revue Française*. Appollinaire qui renouvela la poésie moderne y était passionnément discuté et aussi le Carco de *La Bohême et mon cœur* à qui Thuile vouait une admiration spéciale.

« Ces réunions marquent certainement une étape dans l'histoire intellectuelle de ce pays. D'avoir groupé et concilié tant de tempéraments différents, l'effort de Thuile se trouve enrichi d'une signification très précise ; dans ses livres et dans son entourage, il a réussi à créer une atmosphère. Aucune concession au mauvais goût et au snobisme. Il n'a entretenu en lui et autour de lui que le meilleur de son âme. Et l'on peut dire que par son perpétuel souci de se concentrer, de ne rien livrer au public qui ne fût l'effusion exacte de son être, il se rattache aux écrivains de la période symboliste dont le prophète attardé est Paul Valéry.

« Parce que je le classe, n'allez pas croire que Thuile ait dit son dernier mot. Sa carrière commence à peine. Après douze années de silence, son art a mûri. Sans rien sacrifier à sa prédilection pour le rêve, il l'a rendu plus adéquat à l'objet comme l'attestent les morceaux d'anthologie qu'il a parcimonieusement livrés à quelques revues locales. Il se décidera bien un jour à nous donner les livres qu'il a élaborés dans la solitude. Et alors, nous pourrons mieux nous rendre compte du travail de sa pensée et combien, jusque dans les préoccupations les plus accablantes, ce méconnu a gardé vivace l'intelligence de la chose littéraire.

« Déjà son prochain volume de vers nous laisse entrevoir une évolution très nette, le passage de l'élégiaque douloureux à une fantaisie émouvante et ingénue :

*Les ballons comblent les semaines
Des aviateurs fatigués
Et les arlequins en futaine
Jouent aux quilles avec la rosée.*

« On voit que Thuile, bien qu'il ait des antennes très sensibles, sait faire litière de toute technique pour nous éblouir par des images modernes, dignes d'un Paul Morand. Ce côté assez inconnu de son art nous le rend plus proche.

« Pourtant, malgré les apparences, aucune écriture qui vise moins que la sienne à l'effet. Il choisit naturellement ses mots,

les agence, les fond en une harmonie savante d'un timbre très personnel; mais pour lui, le problème du style rejoint celui de la pensée et s'y incorpore. Il orchestre ses évocations, leur communique ce rythme si nécessaire à la beauté et dont le sage a dit qu'il persuade. Notez cependant que le résultat obtenu est très différent des lectures qu'on nous offre d'habitude sur notre pays. Thuile a fréquenté chez les conteurs arabes et a profité de leur commerce. La mesure et la sérénité de ses écrits ont à leur manière une saveur très orientale, encore que le génie latin ne leur soit pas tout à fait étranger. Et le mariage de ces deux tendances, sans rien présenter d'hybride, unit curieusement deux races ensemble et deux esthétiques.

« C'est, je crois, sous ce jour que l'œuvre de Thuile trouvera sa meilleure consécration. »

ΝΑΟΥΜ ΚΗΟΥΓΑΖ.



EXCELSIOR !

*Vous avez jusqu'ici laissé passer les jours,
Comme les flots plaintifs entraînés dans le cours
Paisible du ruisseau qui coule sur les pentes.
Votre cœur a chanté près des sources naissantes,
Et vous avez rêvé contre toute raison
Par delà les pics bleus, d'atteindre l'horizon.
Mais vous avez compté sans cette défaillance
Inhérente à vos jours d'enfant, faits d'espérance.
Cher Ami, vous aurez demain de durs combats
A livrer à tous ceux qui, trop vils et trop bas,
N'ont jamais, comme vous, vécu dans l'innocence.
Aguerrissez-vous donc, soyez plein de vaillance ;
La lutte nécessite un dur entraînement ;
Aujourd'hui, puis demain, faites le mouvement
Qui devra vous donner la victoire finale.
Sursum ! cher ami, que votre âme virginale
Plane dans les hauteurs sereines du ciel bleu
Pour garder votre foi, pour ne chérir que Dieu.
Faites chanter votre âme avec l'âme des choses :
Ame des lis d'argent, âme des fraîches roses,
Ame des soirs d'été d'ineffable douceur,
Ame des êtres chers que l'on porte en son cœur ;
Gardez-en le parfum, la fraîcheur pénétrante,
Le charme ensorceleur, la richesse éclatante !
Ayez la pureté des lis rois des matins ;
Ayez la charité des brûlants séraphins.
Oui, soyez charité qui donne et qui pardonne,
Qui réchauffe et sourit, qui doucement rayonne,
Comme un soleil d'Avril, comme un astre de nuit.
Faites le bien chez tous, en passant et sans bruit
Ayez de l'agnelet la douceur infinie,
Et des ciels d'Orient toute la poésie !
Chantez avec la brise, avec l'étoile d'or ;
Chantez avec l'oiseau dont l'aile prend l'essor ;
Chantez avec le flot qui tremble sur l'abîme ;
Soyez de l'univers une lyre sublime.*

RENÉ.



Le Journal *Le Réveil* du 20 avril, relatait en ces termes l'inauguration du palais de la Délégation Apostolique :

L'INAUGURATION

du Palais de la Délégation Apostolique

« 18 Avril 1927 — Lundi de Pâques. — C'est une date à inscrire en lettres d'or dans les annales déjà glorieuses de l'Eglise d'Egypte.

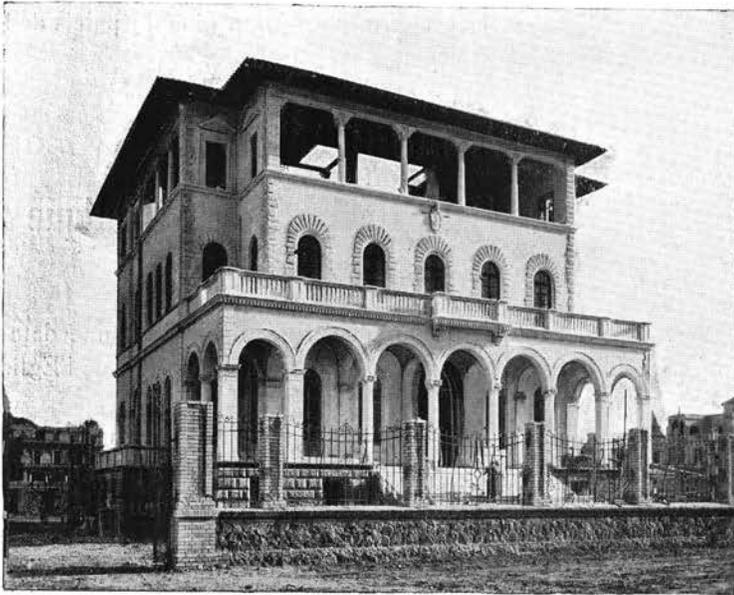
« A l'instar des autres Puissances, le Saint-Siège a maintenant sa Résidence dans la Capitale Egyptienne. Ce n'est pas à dire que depuis hier seulement réside dans la vallée du Nil un Représentant du Souverain Pontife, mais jusqu'en 1921, ces importantes fonctions étaient cumulées avec celles de Vicaire Apostolique Latin d'Egypte dont la résidence est à Alexandrie, rue de l'Archevêché.

« Premier titulaire, sans cumul, de cette haute charge, Mgr. CASSULO se trouvait à son arrivée en Egypte sans résidence attitrée et, sans pour cela négliger tant soit peu les obligations de sa charge, il s'employa dès lors à doter la Délégation Apostolique d'Egypte, d'une Résidence digne des Prélats destinés à succéder dans cette charge si importante. Il y a parfaitement réussi et ses efforts dévoués et désintéressés ont été pleinement couronnés de succès.

« Avant de partir pour son nouveau poste au Canada, il a eu la satisfaction de bénir lui-même cette belle Résidence à laquelle il se consacra six ans durant et qui est son œuvre à lui seul. Il a eu aussi la joie et la consolation d'y passer une nuit, une seule. Mais encore une fois, pour les Catholiques d'Egypte

qui ont connu de près le saint prélat et travaillé à ses côtés pour la gloire du Christ et la grandeur de l'Eglise, ce ne sont pas six ans qu'il a passés en Egypte, ce n'est pas un jour ou une nuit qu'il occupa sa Résidence, ce sont de longues années de nombreux jours et nuits qu'il demeura au milieu de nous, tant restera profondément incrusté en nos cœurs le souvenir ineffaçable de sa bonté toute paternelle et de son admirable dévouement.

« Puisse le Seigneur lui accorder en retour d'abondantes grâces et l'assister toujours dans sa mission sacrée d'Ambassa-



Le Palais de la Délégation Apostolique au Caire.

deur du Vicaire de Jésus-Christ auprès des peuples et des nations de la Terre.



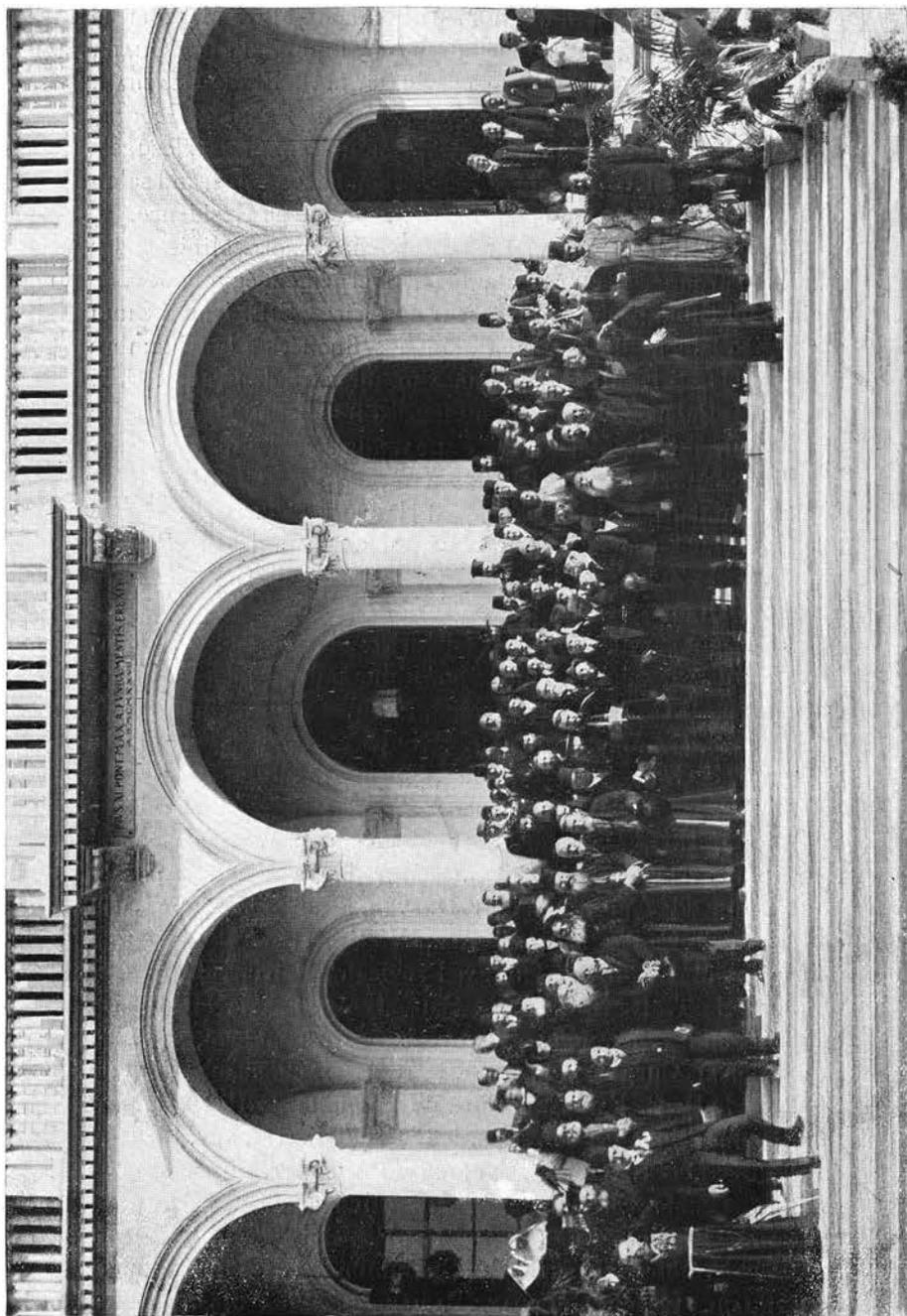
« Il n'est que trois heures trente et déjà le quartier aristocratique de Zamalek, d'ordinaire si calme et si tranquille à cette heure du repos, est mis en émoi par les nombreux équipages et les luxueuses limousines qui se dirigent à la file vers la Résidence du Délégué Apostolique. Le service d'ordre est parfaitement organisé. Constables, agents à pied et à cheval font tous leur devoir sous la chaleur et le soleil accablants. Des mâts enguirlandés sont plantés le long de la route qui mène à la Résidence et les couleurs de toutes les nations flottent à leur sommet.

« Au sommet du grand escalier d'honneur, sous le porche de cette belle colonnade florentine, se tiennent Mgr. MAZZOLI, le distingué Secrétaire de la Délégation, ainsi que Zaki bey GHALI, M. Kamel MEDAWAR, Ragheb bey GHALI, MM. Emile GEACHAM, Wadih BADIR, MOSCATELLI, Afif HABRA, Neguib FRANCIS, Georges SARRAF, Scandar bey SADDIK, Dr. HABACHI, ELHAMI bey, lesquels reçoivent les prélats et les invités et les conduisent au grand salon où S. Exc. le Délégué leur fait les honneurs de sa Résidence.

« Il y avait là S.E. Abdel Khalek pacha SAROIT, Ministre des Affaires Etrangères, représentant le gouvernement égyptien, S.E. Mahmoud SIDKI pacha, gouverneur du Caire, S.E. Ismail SIDKI pacha, Président de la commission des finances à la Chambre des députés, S.E. M. Henri GAILLARD, ministre de France, S.E. le marquis Paterno di MANCHI, ministre d'Italie et M^{me} la Marquise di MANCHI, S.E. le Marquis de FAURA, ministre d'Espagne, S.E. M. Pierre METAXAS, ministre de Grèce, S.E. Ghaffar Khana DJELAL, ministre de Perse, M. Cecil HARCOURT-SMITH, secrétaire à la Résidence, représentant S. E. le Haut Commissaire Britannique, S.E. ZIWER pacha, ancien Président du Conseil, MM. PERSICO, GIRON.

« Le haut clergé d'Égypte était au grand complet : S.G. Mgr. Marc KHOUZAM, administrateur apostolique du Patriarcat copte-catholique, S.G. Mgr. BESTAWROS, Evêque copte-catholique de Minieh, S. G. Mgr. COUZIAN, Evêque arménien-catholique d'Égypte, S.G. Mgr. Jules GIRARD, Vicaire Apostolique du Delta, S.G. Mgr. Pierre AZIZ, Vicaire Patriarcal Général chaldéen-catholique, S.G. Mgr. Jules Behnam KALIAN, Vicaire Général Patriarcal syrien-catholique, S.G. Mgr. NUTI, Vicaire Apostolique Latin d'Égypte, S.G. Mgr. DREYER, le nouvel Evêque Latin de la zone du Canal, M. Paul RIZK, Vicaire Général Patriarcal maronite, Mgr. Philippe GORRA, Provicair Patriarcal grec-catholique, le T. R. P. Saroufin SEH, Supérieur de la Mission maronite en Égypte, Mgr. BERO, Provicair chaldéen, le R. P. SCARTABELLI, Curé de St-Joseph, le R. P. HAGENBBACK, Curé de St-Marc, le R. P. FAILLANT, Curé d'Héliopolis, le R. P. Comm. Don RIBINO, Sup. des Salésiens, le R.P. de MARTINPREY, Recteur des Jésuites, les T.T.CC.FF. CYPRIEN et PHILIBERT, Directeurs des Frères des Ecoles Chrétiennes, le R.P. MICHELON, Supérieur de la Mission de l'Afrique Centrale, les RR.PP. Gabriel RIZK, Joseph BAKHAHE, Antoine AMINE, Roger SHADHOUD, SAKAKINI, KHOUERI, GIUSTINIANI, Joseph GOUBRAN, BASILE, etc. etc., ainsi que les Révérendes Supérieures de toutes les Communautés Religieuses.

« Parmi les notabilités, Mr. Henri NAUS bey, Directeur



L'INAUGURATION DE LA RÉSIDENCE DU DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

général des Sucreries, le baron de BENOIST, agent supérieur adjoint de la compagnie du Canal de Suez, S. E. Antoine MICHAGA pacha, S. E. Youssef CATTAOUI pacha, président de la communauté israélite, S. E. HARARI pacha, le baron MORANA, M^e Aziz ANTOUN, député d'Alexandrie, Mr. le comte de VELLA CLARY, Mr. le comte Sélim de SAAB, MM les Juges Falqui Cao BASSARD, et Gauthero, Comm. MASSRAF bey, Goubran bey MUSCAT Youssef bey HOMSÏ, Ing. Cav. LIMONGELLI, Emile CASSAB bey, Mr. SCARSELLI, Mr. Henri SAGE, professeur à l'Ecole Française de Droit, Mr. Hosni Bey GHALI, l'Emir Khalil BELLAMA, Youssef Bey CASSIS, Comm. YASSA, MM. Mitri SALHANI, Sélim CHIDIAC, Fouad AGKAD, Aziz MESSADIÉ, M^{res} BICHARA TABBAN, Philippe Aziz et Sélim BAHRI, etc. etc.

« S. E. Mgr. CASSULO reçoit tous ses invités avec son amabilité coutumière, et tous les prélats, les personnalités et les notabilités lui présentent leurs félicitations pour cette belle Résidence, véritable bijou de l'architecture florentine, que tout le monde admire et contemple avec joie et émerveillement.

« Les salons et les galeries sont maintenant pleines de monde. A la chapelle de la Résidence, on entonne le *Tu es Petrus* que l'assistance écoute religieusement. Puis S. E. le Délégué, qui a revêtu le surplis pour les aspersions d'eau bénite, parcourt toutes les salles de la Résidence et les bénit une à une. Après quoi tous les invités se rendent sur le grand escalier d'honneur. Sur la façade de la Résidence, un voile couvre la pierre commémorative placée au-dessus de l'entrée. Deux rubans de soie pendent de là-haut jusque sur le perron. Le Délégué en saisit un et confie l'autre à SAROIT Pacha, puis le Délégué apostolique du Saint-Siège, et le Ministre égyptien des Affaires étrangères tirent ; le voile tombe et on lit : « *Pius XI, Pont. Max. a fundamentis erexit A.D. 1927* ».

« Tout le monde applaudit et l'assistance s'écrie : « Vive Sa Sainteté Pie XI ! » « Vive Sa Majesté le Roi Fouad ! » « Vive Mgr. Cassulo ! »

« La joie est à son comble. Là-haut, sur le grand mât de la Résidence, flotte le grand drapeau pontifical jaune et blanc avec la tiare et les clefs de Saint-Pierre.

« La fanfare des Frères de Khoronfish a entonné l'hymne pontifical et l'hymne royal égyptien. Elle nous servira au cours de cette belle cérémonie, les plus beaux morceaux de son répertoire.

« Les invités retournent au salon où Mgr. CASSULO prononce un vibrant discours qui est très applaudi. Mgr. CASSULO invite

alors ses hôtes au buffet placé au secrétariat de la Résidence et le champagne coule à flots.

« Par petits groupes, les personnes présentes visitent en détail la Résidence. Au premier étage se trouvent le secrétariat, la chapelle, le grand salon d'honneur, la salle à manger et deux petits salons. Au second, les appartements du Délégué, du Secrétaire de la Résidence, la bibliothèque, etc. Tous les meubles ne sont pas encore prêts, d'ailleurs la Résidence n'est pas entièrement terminée et Mgr. MAZZOLI, l'actif secrétaire de la Délégation, ne rejoindra Mgr. CASSULO au Canada qu'après son achèvement.

« Vers dix heures, on se groupe de nouveau au salon et S.E. Zaki bey GHALI, juge au Tribunal mixte du Caire, prononce un discours au nom de l'Union catholique d'Egypte. Des applaudissements accueillent ces paroles et, tout ému, Mgr. CASSULO répond par des paroles empreintes de la plus paternelle sollicitude.

« Puis lecture est donnée de la dépêche suivante adressée à Son Eminence le Cardinal GASPARRI, Secrétaire d'Etat du Vatican :

« Le Délégué apostolique, les Vicaires de tous les Rites, les
« Communautés religieuses, les Notabilités et l'Union catholi-
« que d'Egypte, réunis aujourd'hui pour l'inauguration officielle
« du Palais de la Délégation apostolique, en présence du Ministre
« des Affaires étrangères, des autorités et du corps diplomati-
« que, déposent aux pieds du Souverain Pontife, S.S. Pie XI,
« leurs hommages de fidèle et respectueuse soumission, remerciant
« le Saint Père d'avoir doté l'Egypte d'une si belle résidence
« pour son représentant et implorent la bénédiction aposto-
« lique. »

« Encore des applaudissements, puis les invités prennent congé de Mgr. CASSULO en se donnant rendez-vous pour le lendemain à la gare du Caire, car le Délégué s'embarquera à Alexandrie pour Rome et le Canada.

« Ainsi se termina cette émouvante et brillante cérémonie qui restera profondément gravée dans nos souvenirs. »



Bibliographie

L'Égypte d'Aujourd'hui Le Pays et les Hommes

par HENRI LORIN

Correspondant de l'Institut de France,
Professeur à l'Université Égyptienne.

imprimé, en 1926, par l'Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, pour la société royale de géographie d'Égypte.

Comme le déclare l'éminent géographe lui-même dans l'avertissement qui préface son ouvrage :

« D'innombrables études, en des genres multiples et pendant une longue série de siècles, ont été consacrées à l'Égypte. Il m'a semblé toutefois qu'il n'existait pas encore un ouvrage de caractère général et de proportions maniables, où seraient dégagés les traits spécifiques essentiels d'une physionomie si particulière quel que soit l'objet des desseins personnels de quiconque désire connaître quelque chose de ce pays, science, littérature, art ou enseignement, agriculture, industrie ou commerce, affaires ou politique, tourisme même, chacun n'est-il pas intéressé à s'en faire une idée d'ensemble, dans le cadre de laquelle il pourra plus exactement régler son activité, diriger ses travaux ou goûter son plaisir ».

L'ouvrage, de 220 pages, comprend 4 parties : la première traite de la géographie générale de l'Égypte : le Nil, les déserts, le climat, la population ;

la deuxième nous promène de région en région, depuis Ouadi-Halfa jusqu'à la mer, les livrant avec les particularités saisissantes qui donnent à chacune sa physionomie propre ;

la troisième parle de l'économie traditionnelle de l'agriculture, de l'irrigation pérenne et des nouveautés conséquentes, de la culture d'aujourd'hui et des progrès prochains ; des mines et carrières, des communications, du commerce extérieur et des débuts industriels ;

enfin, la quatrième et dernière partie donne, en une trentaine de pages, la géographie politique de l'Égypte, ce qui complète l'étude historique placée en tête de cet ouvrage richement doté d'illustrations, de cartes et de portraits qui en font une œuvre de toute première valeur.

Voici un spécimen de description régionale : la région et le port d'Alexandrie.

C'est à bon droit qu'Alexandrie a pris le nom de son fondateur, et que sa place principale, à l'époque contemporaine, a reçu celui de Mohamed-Aly ; car elle doit à son créateur grec toute sa magnifique fortune ancienne et n'est pour ainsi dire ressuscitée, après plusieurs siècles de léthargie, que sous la main novatrice du chef de l'actuelle dynastie royale. Tous deux ont compris ce que, sur ce site très particulier, devait se proposer une grande ville ; tous deux l'ont liée au Nil, afin de la faire participer à la vie de l'Égypte et du même coup, doubler par des facultés de relation la valeur spécifique de l'organisme égyptien ; nous aurons en somme tout dit d'Alexandrie, lorsque nous aurons expliqué ce qu'elle fut et ce qu'elle a pu devenir du fait d'Alexandre autrefois, du fait de Mohamed-Aly de nos jours.

L'île rocheuse de Pharos, ouverte en croissant sur la Méditerranée, était une étape des marins phéniciens, dès l'époque homérique ; en face, sur la terre ferme, se trouvait un village de pêcheurs, Racotis. Alexandre de Macédoine, ayant conquis l'Égypte (332-331 avant J.-C.) voulut la rapprocher du monde grec ; à cet effet, il confia à l'ingénieur Dinocrate le soin de fonder là une ville, à laquelle il donna son nom. Ce plan fut développé par Ptolémée I^{er}, qui réunit l'île au rivage par une chaussée appelée Heptastade, puis par Ptolémée II (285-247), constructeur de la haute tour, éclairée la nuit, qui a pris le nom de l'île ; le sommet de ce premier phare, dit-on, atteignait 200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La cité d'abord marchande, puis rapidement intellectuelle et artistique, devint sous les Ptolémées une riche métropole, dont l'éclat contribua certainement à fixer sur l'Égypte l'attention de Pompée, puis de César, d'Antoine et d'Auguste. Gréco-romaine, elle poursuivit ses destinées brillantes ; les ruines que notre époque y a découvertes remontent à cette période de son histoire ; égyptien à titre secondaire, le très curieux musée d'Alexandrie est justement appelé gréco-romain.

Le pont de l'Heptastade, jeté sur une mer peu active formait obstacle sur le courant de Gibraltar dont les dépôts l'élargirent à l'ouest d'une plage, ainsi que nous le constatons aujourd'hui à Port-Saïd ; il s'est amplifié en un quartier ; les habitations ont peu à peu comblé la plaine côtière jusqu'aux monticules qui la dominent de quelques mètres, l'un que couronne aujourd'hui le fort Caffarelli, le kom ech-Chougafa où furent creusées des catacombes dès l'époque gréco-romaine, la butte sur laquelle se dresse le monolithe en granit d'Assouan improprement dénommé colonne Pompée ; nous sommes fondés à penser, d'après diverses découvertes, qu'une banlieue de villes s'avancait à l'est, vers le kom el-Dikka, où plus tard fut élevé un fort turc.

Abrité par l'Heptastade, ouvert au nord-est, le port ancien suffisait au mouvement commercial d'alors. Mais les conquérants arabes ne se souciaient pas des nouveautés qui arrivent par la mer ; ils laissèrent tomber le commerce d'Alexandrie, puis les Turcs entourèrent la ville d'une enceinte et cessèrent d'entretenir le canal qui l'unissait au Nil.

Au rapport de Clot-bey, Alexandrie n'avait plus que 8.000 habitants, lors du débarquement de Bonaparte ; elle était souvent envahie par des bandes de Bédouins pillards ; il fallait une escorte, pour se rendre du port à la colonne Pompée.

Mohamed-Aly conjura le mauvais sort : il fit creuser le canal Mahmoudieh, ramenant les eaux du Nil à Alexandrie, et traça un nouveau port à l'ouest de l'Heptastade ; il est le fondateur de l'Alexandrie moderne, qui avait 60.000 habitants à la fin de son règne et qui en compte presque un demi-million aujourd'hui. Deux croissants ouverts l'un à l'ouest, l'autre à l'est, un troisième l'antique Pharos, béant au nord et qui s'appuie sur les pointes septentrionales des deux premiers, tel est en raccourci schématique le plan de la ville d'aujourd'hui.

L'ancienne ville, sur la presqu'île de jonction de Pharos avec la terre ferme et le rivage continental où elle s'enracine, forme la ceinture intérieure du nouveau port, qui est le croissant de l'ouest ; elle est habitée surtout par des indigènes, mais une série de rues rectilignes, percées au XIX^e siècle, l'ont aérée et banalisée ; les ruines militaires de Pharos, qui datent des Turcs, s'encadrent plus naturellement dans ce paysage de « marine » du levant que les silhouettes de quelques mosquées ; point de quartier, dans Alexandrie, où l'islam s'affirme avec éclat, comme au Caire.

Le palais royal de Ras-el-Tin est un grand édifice bordant la mer ; les casernes, l'hôpital militaire, les bâtiments du service des Phares qui l'avoisinent, sur la pointe occidentale de Pharos, n'ont aucun caractère architectural ; de là du moins le regard embrasse l'ensemble du port, dont il devine aisément l'extension prochaine.

Le port est la raison d'être d'Alexandrie ; nous verrons plus loin comment il acquiert peu à peu l'outillage nécessaire à ses fonctions modernes. Marquons ici qu'il commande toute la vie de la cité. D'abord, il entoura les bassins par où le canal Mahmoudieh joint la navigation intérieure à celle des navires de mer ; les quais s'assortirent des terres-pleins, des magasins et des bureaux indispensables ; le damier d'un quartier d'affaires fut accolé aux vieilles rues arabes, éventrées par des voies plus larges, où les maisons prenaient jour sur des cours plutôt que sur l'extérieur ; de même l'activité indigène se tourna vers le dehors.

Bientôt des voies de chemin de fer furent posées sur le dallage des quais : la gare des marchandises de Gabbari, dont les rails rayonnent tout autour du port, jusqu'au palais de Ras-el-Tin, réédita en grand, pour les relations par terre ce que l'embouchure du Mahmoudieh avait inauguré pour les échanges par eau.

Le Minet el-Bassal, Bourse de Commerce, s'ouvrit à proximité des chounas (entrepôts), des usines de pressage du coton, des hangars douaniers et administratifs, du mouillage des paquebots, du triage de Gabbari. Suivant les types connus des « Echelles » levantines (seules, les proportions diffèrent), Alexandrie rapproche autour de son port, les établissements de tous genres que commandent les mouvements des navires, et le service à terre de leur personnel.

En nous éloignant du port vers l'intérieur, nous rencontrerons d'abord le quartier européen : sorte de faubourg confortable jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il fut très atteint par les émeutes de 1882, mais trop hâtivement restauré depuis ; il n'est même plus, tant le déplacement vers l'est est rapide, le centre de la cité.

La place Mohamed-Aly ou des Consuls, ombreuse et de belles dimensions, est réunie par une courte avenue promenade au boulevard en corniche qui se déroule sur le rivage de l'ancien port des Ptolémées. Elle confine d'une part au quartier Sainte-Catherine, celui de la « rue des Sœurs », des grandes écoles chrétiennes, des galeries couvertes entre de hautes maisons, de l'autre aux voies bor-

dées d'élégants magasins et de comptoirs plus austères qu'annonce la vieille Bourse des Valeurs. Là commençait, il n'y a que peu d'années encore, la zone suburbaine ; la gare des voyageurs, qu'il faut aujourd'hui déplacer et agrandir, était à la limite des maisons compactes ; de même, le long de la mer, parmi de larges vacants, coupés de fondrières, des immeubles dispersés poussaient au hasard ; l'actuelle station d'où part le tramway de Ramleh confinait à la campagne qui, comme en beaucoup de villes égyptiennes, se joint à la ville par des cimetières.

Ramleh, en arabe signifie « sable ». Alexandrie doit, en effet, aménager les dunes de sa banlieue orientale, pour assurer le logement de sa population toujours croissante.

En même temps, elle améliore l'antique Heptastade, où sévit une vraie fièvre de construction. A l'ouest, par delà les extensions commerciales et industrielles du port, citernes à pétrole, quarantaine, abattoirs et tanneries, elle allonge sur un bombement rocheux la lignée discontinuée des chalets estivaux du Mex. Mais c'est vers l'est que porte le grand essor du mouvement.

Devant une façade de jardins et de villas, le canal Mahmoudieh était, sous le règne d'Ismail, la promenade favorite des Alexandrins ; il avait été tracé sans raideur et offrait d'agréables perspectives, jusqu'aux magnifiques parcs fleuris Nouzha et Antoniadis, devenus depuis, du fait de libéraux donateurs, propriétés municipales.

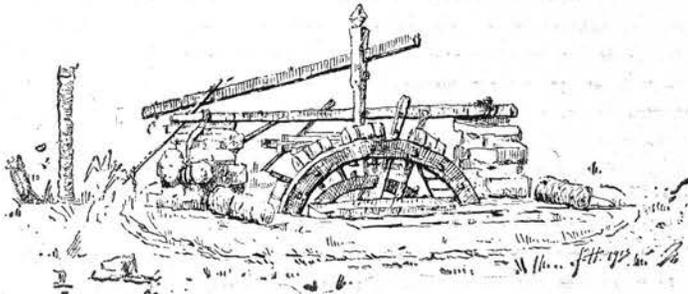
Aujourd'hui, ces rives sont délaissées ; les maisons neuves, dont certaines sont de vrais palais, ont couvert la butte de kom el-Dikka, et franchi la porte de Rosette, qui n'est plus qu'un souvenir ; l'Hôtel de Ville d'Alexandrie est, non loin du Musée, l'un de ces édifices. Puis elles ont dépassé les monticules des cimetières ; le lycée français d'Alexandrie, de prospères écoles grecques, ont pu s'établir là, sans surprendre les familles de leurs élèves ; un peu plus loin, ce sont les terrains de courses et de sport de Sidi-Gaber, puis les villas de Bulkeley, où s'installent en été les ministères égyptiens et les diplomates du Caire, le casino et les bains de mer de San Stefano, le palais royal de Montazah, dans un admirable parc de fleurs et de grands arbres, d'autres plages plus populaires, jusqu'à celle d'Aboukir, d'où l'on aperçoit les palmeraies de Rosette.

Le revers intérieur des dunes participe à ce mouvement ; des ouvriers y élèvent leurs petites maisons, encadrées d'un potager ; des ingénieurs municipaux, à la recherche d'espaces libres, y tracent des jardins, y installent l'usine d'élevage et filtrage des eaux, des écoles primaires, qu'envahit aussitôt une clientèle enfantine toujours plus nombreuse. Tout le terrain que limite au sud le canal Mahmoudieh passe ainsi progressivement de la banlieue bâtie à la ville agglomérée.

Le lac Hadra, sur la lisière orientale des jardins Antoniadis, a été concédé à une entreprise de dessèchement ; des pompes en épuisent l'eau, qui passe en siphon sous le canal Mahmoudieh, et va se perdre dans le Mariout ; on prévoit déjà la vente des lots à bâtir sur les terres à peine conquises. Tout ce travail, bien que très morcelé, est dirigé suivant une méthode en quelque sorte spontanée ; il réalise une appropriation urbaine des terres « barari, » que l'on s'efforce d'ailleurs de gagner à l'agriculture ; il repose sur une évacuation des eaux stagnantes et une adduction d'eau douce ; la banlieue balnéaire d'Alexandrie mourrait de soif, sans le Nil, c'est l'indigence de l'eau potable qui retarde l'essor de certaines plages d'ailleurs fort agréables, par exemple celle d'Aboukir.

La croissance d'Alexandrie ne pouvait manquer de transformer les environs de la ville. La décadence de la cité, pendant la plus grande partie des temps modernes, suffit à expliquer comment les cultures avaient reculé, depuis l'époque des Ptolémées et des empereurs romains. Une population de plusieurs centaines de mille habitants, comme celle d'Alexandrie, au dire de Pline, ne s'accommode point d'une banlieue stérile, tandis que dans un gros village, ce qu'était Alexandrie à la fin du XVIII^e siècle, chaque famille peut assurer directement sa subsistance, aux portes de son habitation.

L'activité restaurée du port a divisé le travail, attirant un grand nombre d'ouvriers indigènes, ruraux d'hier et désormais exclusivement consommateurs des produits de l'agriculture : elle a renforcé les colonies européennes, plus exigeantes pour la satisfaction de leurs besoins quotidiens. Certes, l'importation, désormais plus facile, y pourvoit en partie, mais la présence d'une clientèle assurée a stimulé des initiatives locales, et voilà comment une campagne cultivée se développe autour d'Alexandrie, l'histoire reproduisant après Mohamed-Aly ce qu'elle avait déjà fait après Alexandre.



LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

depuis sa fondation (17 Octobre 1888)

MM. Alfred Tilche	1888-1889
Léopold Jullien	1889-1890
Michel Charbin	1890-1891
Husseïn Héral	1891-1892
Alfred Lian	1892-1893
Alexandre Vivaldi	1893-1894
Tewfick Gergeoura	1894-1895
Halil Craissati	1895-1896
Elie Toriel	1896-1897
Mourad Arian	1897-1898
Fernand Braun	1898-1899
Emin Gabriel	1899-1900
Edmond Braun	1900-1901
Franklin Bernard	1901-1902
Paul Lévy	1902-1903
Jean Thuile	1903-1904
Aziz Antoine	1904-1905
Mario Monferrato	1905-1906
Antoine de Zogheb	1906-1907
Georges Tasso	1907-1908
Victor Sisto	1908-1909
Elie Cangellaris	1909-1910
Nicolas Zahar	} 1910-1911
Elie Malouf	
Gabriel Ackaoui	1911-1912
Jacques Messéca	1912-1913
Albert Shama	1913-1914
Réginald Zarb	} 1914-1915 1915-1916
Félix Savidis	
William Farès	1917-1918
Armand Bellanti	1918-1919
Gabriel Sarrouf	1919-1920
Rafi Aboussouan	1920-1921
Robert Sabbagh	1921-1922
Raymond Arcache	1922-1923
Jules Pensa	1923-1924
Naoum Khougaz	1924-1925
Alfred Amad	1925-1926
Georges Betcher	1926-1927

Les anciens numéros du LOTUS sont vendus aux prix suivants :

Nos 2, 3, 4, 5, 6, 7.....	chacun	P.T.	1
„ 8, 10, 11, 12, 13, 14	„	„	3
„ 15, 16, 17.....	„	„	5
„ (18-19), (20-21), (22-23), „ (24-25), (26-27), (28-29), „ (30-31), 33, 35, 36, 37,	„	„	15
Les 27 Numéros non épuisés.....	„		160

IMPRIMERIE
DE
L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES
30, RUE SIDI-EL-WASTI
ALEXANDRIE
(ÉGYPTE)